

LA CHANCE DU DIABLE

TOME 2



MARC GODARD



Table des matières

TROISIÈME PARTIE :

DE RETOUR SUR IBRIS **6**

Pendant ce temps, sur Érunane... **33**

QUATRIÈME PARTIE :

DANS L'ESPACE ET SUR TERRE **99**

LEXIQUE **159**

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, avenue Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

La chance du diable

Tome 2

Marc Godard



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Godard, Marc, 1959-

La chance du diable

ISBN 978-2-924594-78-0 (couverture souple : vol. 2)

I. Titre.

PS8563.O75C42 2017

C843'.54

C2017-940065-7

PS9563.O75C42 2017

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture: Elen Kolev et M.L. Lego

© Marc Godard 2016

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-92459-478-0

ISBN ePub:978-2-92459-480-3

ISBN PDF:978-2-92459-479-7

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{ère} impression, mai 2017

TROISIÈME PARTIE :

DE RETOUR SUR IBRIS

1.

Orduc était la capitale de la recherche médicale et pharmaceutique. La ville se trouvait à trois cents kilomètres au sud de Taroune. Accrochée à flanc de montagnes, elle bordait une grande vallée riche en terres agricoles. Dans le complexe d'Obisa, nommé ainsi en hommage à l'un des pères de la médecine moderne, il y avait une salle de conférence de vingt mètres de diamètre, dont les murs tout en verre offraient une vue imprenable sur la vallée et les montagnes environnantes.

Le directeur de ce complexe n'était autre que Polus Ode Fine, celui qui s'était associé à Maëllus pour négocier le projet de colonisation de la Terre. Vingt-six personnes, seulement des hommes, étaient assises à une grande table ronde pour partager un repas.

À l'origine, ils étaient vingt-sept et avaient tous en commun un séjour sur Terre. Cette équipe de scientifiques avait été chargée de mener une étude sur une tribu humanoïde vivant sur un haut plateau éloigné de leur centre de recherche habituel. Les quatre femmes qui composaient ce groupe étaient toutes tombées gravement malades. L'une d'elles succomba avant le départ du vaisseau tandis que les trois autres périrent pendant le voyage de retour. Sur vingt-sept, il en resta donc vingt-trois, que des hommes. Des hommes qui partageaient un secret invouable.

Par la force des choses, six autres hommes furent introduits à ce secret. Le fils de Polus était l'un des vingt-trois. Maëllus avait eu une vision et avait confronté son vieil ami qui lui avait tout révélé. Ils étaient maintenant vingt-neuf à connaître la vérité et dans ce monde où le mensonge était honni, ils portaient cette connaissance comme un fardeau.

Au début, c'était tout simplement l'incapacité de trouver une façon d'expliquer la chose qui les avait empêchés de se confier. Sélagos, le fils de Polus, avait convenu, avec ses compagnons, qu'il confierait l'affaire à son père avant d'en informer quiconque, histoire de prendre son conseil. Les faits, qui avaient subjugué toute l'équipe, s'étaient révélés lors de leur deuxième visite à cette tribu, il y avait douze ans de cela. Trois ans avant cette visite, lors de leur première rencontre avec ce peuple, certains d'entre eux étaient revenus troublés, mais personne n'avait échangé à propos de ce malaise.

Ces hommes étaient des scientifiques et comme ce qui leur était arrivé défiait toute explication rationnelle, ils avaient gardé leur expérience pour eux. Lorsque Maëllus fut mis dans la confiance, il demanda au vingt-trois de n'en parler à personne. Plus encore, il inventa un mensonge pour cacher la vérité et permettre de renouveler l'expérience à grande échelle, ce qui fut très perturbant pour ces hommes qui avaient le sentiment d'être victimes d'une chose aussi invisible que maligne. Maëllus avait dû se montrer très convaincant pour obtenir la collaboration des membres de l'expédition, sans compter celle de Polus et de deux autres membres de son étude au fait de la situation. Le vingt-huitième homme était Ulcé et le vingt-neuvième, Posi, qui était mort sur Érunane.

– C'est un grand jour, messieurs. Mon neveu a réussi. Nous aurons des colons d'Érunane pour Colonia.

– Doit-on se réjouir de la mort de Posi ? demanda l'un de ses interlocuteurs.

– Nous devons nous réjouir de la réussite de sa mission, répondit Maëllus sur un ton moins triomphant. Je n'ai pas encore rencontré mon neveu, mais je suis sûr que Posi n'est pas étranger à ce succès, poursuivit-il en s'adressant de façon plus spécifique à celui qui avait posé la question empreinte de reproches. C'était mon ami. Si sa perte est triste, cela l'est avant tout pour moi. Mais Posi n'était pas homme à pleurer sur lui-même et je suis comme lui. Pleurer sur les morts, c'est pleurer sur soi. Cela ne leur apporte aucun réconfort. Posi est là où il voulait être, avec la grâce de Dieu pour compagne. Doutez-en si ça vous sied, c'est votre droit, mais avant de porter des accusations, demandez-vous si vous possédez la vérité.

Le silence se fit autour de la table, le principal intéressé étant visiblement à court d'arguments.

– Comme Dieu ne semble pas présent à cette table, j'imagine que nous devons tous vivre avec nos doutes, enchaîna Maëllus. Dans trois mois, nous aurons deux mille volontaires et nous pourrions commencer la sélection. Colonia devrait être prêt d'ici un an et mettra un peu plus d'une autre année pour atteindre la Terre. Après cela, nous aurons accompli notre mission.

- Quand le vaisseau Transporteur reviendra sur Ibris, la vérité risque d'éclater au grand jour, signifia un des convives.
- Cela n'aura plus d'importance, car il faudra encore deux ans avant qu'un vaisseau ne soit prêt à retourner sur place. Le processus sera déjà enclenché.
- Peut-être, mais nous serons mis au ban de la société.
- Je me demande encore si nous servons Dieu ou le diable avec cette affaire, lança un autre.
- On parle d'un miracle de la création. Le diable n'a pas le pouvoir de créer. Vous avez tous été touchés. Certains plus que d'autres, mais chacun d'entre vous m'a avoué que la chose lui avait traversé l'esprit. On ne parle plus d'événements isolés, mais d'un phénomène important. Cessez d'avoir peur et vous comprendrez qu'il n'y a que Dieu derrière tout ça. De plus, si la vérité éclate, il n'y a personne qui sera pointé du doigt. Ceux, dont moi-même, Polus et son fils Sélagos, qui sont prêts à porter le blâme, endosseront la honte de ce mensonge.
- J'aurais encore plus honte de me cacher derrière vous, ajouta celui qui s'était inquiété de cette éventualité.

Sur ces mots, un murmure d'approbation fit le tour de la table.

- Nous agissons selon notre conviction. Il est inutile de présumer de l'opinion du peuple à ce sujet. Nous en avons assez discuté pour savoir que la compréhension de ce phénomène serait difficile pour ceux qui n'en ont pas fait l'expérience.
- N'empêche que nous aurions peut-être dû tout raconter, dit un associé de Polus.
- Cela n'aurait servi qu'à soulager votre conscience et à compliquer les choses. Il en allait de l'intérêt de cette découverte de garder le silence.
- Tu vas mettre ton neveu dans la confiance ?
- Non.
- N'est-ce pas malhonnête ?
- Il y a des choses qui ne peuvent s'expliquer. Il faut les vivre.
- Il peut encore refuser d'aller là-bas.
- Je vous l'ai dit... tout comme je savais avant même que vous ne soyez revenus de votre voyage ce qui s'était produit sur Terre, je sais que Manos et Izi iront sur cette planète. Ils ont un rôle capital à y jouer. Par la grâce de Dieu, il m'arrive d'avoir accès à certains éléments qui composent notre futur. Vous en avez déjà eu la preuve. N'allez pas croire que j'ai le pouvoir de changer les choses. Je fais seulement partie de l'histoire qui est déjà écrite. Je n'ai pas décidé de vous imposer ce silence. Je n'ai fait que vous guider dans le sens de ma vision. Le simple fait que ce qui s'est passé sur cette planète ne soit pas encore connu est à peine concevable. C'est donc qu'il y a de grandes forces en jeu. Nous sommes à l'aube de changements majeurs... ici, comme dans cet autre monde. Si certains d'entre vous y voient le mal... c'est peut-être que Dieu a décidé de donner une deuxième chance au diable.
- Est-ce que cela devrait nous rassurer ? s'enquit l'un des scientifiques.
- S'il a besoin d'une deuxième chance pour prouver notre incapacité, c'est sûrement une bonne nouvelle ! conclut Maëllus en affichant un sourire moqueur.

Sentant que Maëllus n'avait pas convaincu tous les membres du groupe, Polus prit la parole.

- Écoutez, aucun d'entre nous n'a la certitude de faire la bonne chose. Mais nous avons tous convenu que c'était la chose à faire. Jusqu'à présent, le plan se déroule comme prévu, ce qui était loin d'être une évidence. Personnellement, j'y vois un signe positif. Je ne vois pas l'intérêt de se remettre en question. Il faut laisser aller les choses et nous aviserons s'il y a lieu. Si l'un d'entre vous a une meilleure idée, qu'il nous le fasse savoir. Autrement, nous devons nous serrer les coudes et continuer de croire en notre projet.

Certains donnèrent leur approbation et personne ne trouva rien à ajouter aux paroles de Polus. La soirée finit tôt, car nul n'avait envie de discuter de ce qui s'était passé sur Terre.

Après quoi, Maëllus suivit Polus à ses appartements, imité par Sélagos et Ulcé. Assis dans de confortables fauteuils, les quatre partagèrent un verre de parmir sous un faible éclairage.

- Tu crois qu'ils arriveront à tous tenir leur langue jusqu'à la fin ? demanda Sélagos à Maëllus.
- Je n'ai pas d'inquiétude à ce sujet, répondit ce dernier.
- Pourquoi ne veux-tu pas mettre Manos dans la confiance ?
- Manos a un caractère très semblable au tien, Sélagos. Si tu n'avais pas vécu le phénomène et

que je te mettais dans la confiance aujourd'hui, comment réagiras-tu ?

Sélagos baissa la tête, sachant qu'il aurait plutôt mal réagi.

– Vois-tu, poursuivit Maëllus, il faut être des fatalistes comme Ulcé, ton père et moi pour accepter ce genre de choses.

– Tu verras ton neveu bientôt ? interrogea Polus.

– À l'heure qu'il est, il doit être arrivé à Taroune avec ma fille.

– Tu dois avoir hâte de la rencontrer ? poursuivit Sélagos.

– Je suis nerveux comme un puceau à la porte d'un bordel, confessa Maëllus en se tournant vers lui.

– En fait de puceau, j'ai vu plus frais, se moqua Polus.

– Ne te moque pas de moi. Ça fait trente-six ans que j'attends ce moment... mais j'ai bien peur qu'elle ait le sentiment que je l'ai abandonnée à son sort.

– Je ne veux pas t'offenser, dit Sélagos, mais il n'y a pas un peu de vrai dans cette idée ?

– Non. À cette époque, on m'avait retiré tout pouvoir. Il aurait fallu intervenir aussitôt après avoir pris connaissance du tour de passe-passe d'Issaël. Mais cela en arrangeait certains de m'attribuer la responsabilité de ce deuxième échec consécutif. Suite à l'assassinat de ma femme, j'ai mis des années avant d'avoir à nouveau une quelconque influence sur le Conseil. Il était trop tard.

Voyant la mine triste de son vieil ami, Polus lui demanda d'un ton sérieux, quasi solennel :

– Parlant de puceau, raconte à mon fils cette histoire de pompier.

– Seigneur... lança Maëllus sur un ton accablé, j'avais dix-neuf ans et disons que je n'étais pas sur la liste des beaux garçons de l'école. J'avais réussi à convaincre une beauté de quatre ans mon aînée de m'initier aux joies de l'amour. Un soir, après quelques verres, elle m'entraîna dans son appartement. Elle enleva sa robe, s'étendit sur le lit, les jambes écartées, et me fit signe de la rejoindre avec cette expression aguicheuse dont seules les femmes ont le secret.

Le vieil homme prit une gorgée de parrir et demeura songeur, pendant que Sélagos, suspendu à ses lèvres, attendait la suite. Mais le silence persista. N'y tenant plus, Sélagos demanda :

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Maëllus posa son verre et tourna à nouveau son attention vers le jeune homme :

– Je n'avais pas encore donné deux coups de bassin à cette déesse que déjà, j'étais sur le point d'exploser. Alors, je me suis retiré pour reprendre le contrôle, mais c'était trop tard. J'ai répandu ma semence sur le bas-ventre de ma belle.

Sélagos ne savait trop s'il devait en rire, mais devant les signaux des trois autres hommes, il réprima cette envie et cacha son malaise. Il ne connaissait pratiquement pas Maëllus, mais c'était un vieillard sérieux et respecté. Malgré tout, il ne put taire sa curiosité.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Elle m'a regardé comme un objet bon marché à peine sorti du magasin qui venait de lui briser dans les mains. Elle a pris des papiers mouchoir et s'est essuyée, sans prendre la peine de m'en offrir. Puis elle a fini le travail, seule, à la main. C'était très humiliant.

– Quel rapport avec cette histoire de pompier ?

– J'y arrivais... Après qu'elle m'eut démontré que j'étais un incapable, elle m'a dit : «J'espère que tu n'envisages pas de faire carrière chez les pompiers». Je lui ai répondu : «Non. Pourquoi ?» Et elle m'a dit...

C'est à ce moment que Polus se leva pour aller remplir son verre. Se tournant vers lui, Sélagos remarqua que son père faisait une étrange grimace qu'il n'arrivait pas à interpréter. Du même ton accablé, Maëllus poursuivit :

– Parce que, quand la baraque est en feu, on ne se contente pas d'arroser la pelouse !

Dans le dos de son fils, Polus éclata d'un rire irrésistible. Lorsque les visages de Maëllus et Ulcé se fendirent d'un grand sourire, Sélagos éclata à son tour.

- Vous me faites marcher depuis le début ! laissa entendre ce dernier, soulagé de constater que Maëllus feignait d'être accablé.
- Pas du tout, rétorqua le vieil homme. Cette histoire est tout à fait véridique.
- As-tu eu droit à une deuxième chance ? demanda le jeune homme.
- Non, pas avec elle. Mais comme à cet âge, j'avais déjà un sens inné de la stratégie, j'en ai choisi une particulièrement laide pour mieux contrôler mon excitation.
- Ça a fonctionné ?
- Au début, oui, mais à un moment donné, j'ai fait l'erreur de fermer les yeux. La maison a encore une fois brûlé toute seule, mais au moins, j'ai sauvé le porche d'entrée.

Cette fois, les quatre hommes, la fatigue et l'alcool aidant, roulèrent de rire. Maëllus tenta d'élaborer, mais Polus, saisi de crampes, le pria de se taire. Quand un semblant de calme fut revenu, Polus demanda à son vieux complice :

- N'as-tu jamais réussi à ne pas laisser brûler la baraque ?
- Certainement ! répliqua Maëllus, faussement insulté. Je m'en souviens comme si c'était hier. En fait, c'est arrivé la semaine dernière avec une jolie femme qui avait un problème d'orgasme précoce. Non seulement j'ai éteint l'incendie, je l'ai même inondée jusqu'au sous-sol. Après coup, elle m'a avoué avoir jeté son dévolu sur moi en pensant qu'un vieux laideron lui permettrait de garder le contrôle de sa libido. Je l'ai regardée bien en face et lui ai dit : «Tu as fermé les yeux, c'est ça ?» Elle est repartie, tout étonnée de ma clairvoyance.

2.

Lorsque Manos et Fila arrivèrent au port, ils furent conduits au bureau du directeur général des installations portuaires. Prénommé Domilas, l'homme était aimable et dégageait l'assurance commune aux êtres doués pour mener leurs semblables. Un peu plus grand que la moyenne et plutôt enrobé, il posa sur ses visiteurs un regard à la fois curieux et affable, avant de leur offrir un verre de rade fraîche et de les inviter à prendre place dans un fauteuil. Manos était pressé de retrouver Izi, mais ne pouvait se soustraire à ces politesses.

– On m'a demandé de confirmer le succès de votre mission dès votre retour au port, bien que personne n'ait daigné m'informer de quoi relevait cette fameuse mission... J'imagine que vous ne m'en apprendrez pas davantage ?

– Ce n'est pas à nous de transmettre ces informations, répondit poliment Manos. D'ailleurs, tant que notre rapport ne sera pas remis aux autorités d'Ibris, nous ignorons nous-mêmes ce qu'il en adviendra.

– Qu'est-ce que j'annonce ? Cette mission est une réussite ou pas ?

– Une réussite, confirma Manos.

– Je l'avais deviné dès que j'ai vu la célèbre *petite vierge* franchir notre enceinte.

– Elle va bien ? interrogea Manos.

– Elle va bien, mais vous aurez peut-être de la difficulté à la reconnaître.

– Comment ça ? s'inquiéta le messenger.

– Rien d'alarmant. En tant que directeur de cette ville, j'ai aussi le devoir de garder certains éléments secrets, s'amusa Domilas.

Poursuivant sur un ton plus sérieux, il demanda :

– Qu'est-il arrivé à vos deux autres compagnons ?

– Katu a été attaqué par un tirbot, et Posi a été exécuté par Zébul.

Domilas ne put empêcher ses yeux de s'écarquiller.

– L'aventure n'a pas été de tout repos ! lâcha-t-il.

– Éreintante, du début à la fin, répondit Fila pour faire comprendre à leur hôte qu'ils avaient davantage besoin de repos que de mondanités.

– Je l'imagine sans peine, compatit Domilas. Un bateau doit vous ramener dès demain à Taroune. Quelqu'un va vous conduire à vos chambres et vous aurez tout l'après-midi pour vous reposer. Cela dit, j'aimerais bien vous avoir à ma table pour le souper.

Bien que Manos n'avait aucune envie d'un souper protocolaire, il était difficile de refuser sans offenser leur hôte.

– Ce sera avec plaisir, mais ne comptez pas réussir à me faire veiller tard. Il doit me manquer trois jours de sommeil avant de redevenir moi-même.

– Je comprends et je l'apprécie d'autant plus. Je vous ferai chercher en fin de journée.

Après s'être levé, Domilas entraîna Manos et Fila vers la sortie, où un homme les attendait pour les conduire à leurs chambres.

– Vous savez où nous pourrions trouver Izi Ko ? s'enquit Manos avant de quitter le directeur.

– Elle a demandé à avoir une chambre contiguë à la tienne, lui répondit Domilas en le gratifiant d'un regard complice. Joli bout de femme, la princesse.

– En effet, approuva Manos en se mordant les lèvres pour ne pas répliquer qu'elle était bien plus que cela.

Accompagnés de leur guide, les deux hommes traversèrent le port à pied, en direction du même complexe qui les avait abrités lors de leur premier séjour. Cette fois, ils furent logés dans de petites chambres individuelles situées au dernier niveau.

Arrivée à sa chambre une heure plus tôt, Izi y avait trouvé de quoi grignoter et une chaise longue pliante. Par la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, elle avait sorti cette dernière pour s'installer au soleil, face à la mer. La terrasse faisait quinze mètres de large et plus d'un kilomètre de long. La jeune femme se trouvait à son extrémité, près du port. Elle pouvait voir la mer, qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de contempler,

ainsi que toutes les activités mécanisées du port, ces énormes bateaux et cargos. C'était pour elle un monde de découvertes, plus riches les unes que les autres.

Malgré toute cette effervescence et ces nouveautés, ce qui l'étonnait le plus, était d'ordre olfactif. Le palais de son beau-père était bien entretenu, mais rien de comparable à la propreté du port et de ses habitations. Sur le mont Éru, il flottait toujours une odeur de crasse. Vêtements sales, corps transpirant mal lavés, sans compter les bouches qui avaient souvent une haleine d'alcool et de dents pourries. Sur les routes, c'étaient les excréments d'animaux qui se décomposaient au soleil et cette poussière quasi constante qui laissait un goût de terre dans la bouche. Elle respirait à grandes goulées l'air salin, comme un délice se renouvelant sans fin.

Des gens sortaient sur la terrasse pour se prélasser au soleil, mais les logements des permanents étaient plutôt éloignés, du côté opposé au port. Si bien des têtes se tournaient vers elle, personne n'osait venir la déranger. Des familles avec des enfants, à quelques centaines de mètres d'elle, profitaient d'un jour de congé.

À un moment, elle vit s'approcher six fillettes âgées d'une dizaine d'années, visiblement intimidées. Malgré tout, leur curiosité prit le dessus sur leur réserve.

– Allez ! Viens, Praline... elle ne va pas nous manger.

Izi sourit intérieurement en entendant cette petite voix autoritaire et décidée. Du coin de l'œil, elle vit la troupe s'approcher jusqu'à sa hauteur. La meneuse, qui devait avoir huit ou neuf ans, l'aborda avec la spontanéité dont seuls sont capables les enfants.

– C'est toi la princesse ?

– Je ne suis la princesse de rien du tout. Je m'appelle Izi.

– Mais... c'est bien toi la *petite vierge* ? répliqua la fillette d'un air indécis.

– Si tu veux, mais je préfère que tu m'appelles Izi, sourit la jeune femme.

– Je vous l'avais dit que c'était elle. C'est papa qui me l'a dit, chuchota la fillette à ses amies, comme si cela suffisait à isoler Izi de son commentaire.

Se tournant vers cette dernière, elle reprit la conversation à pleine voix :

– Moi, je m'appelle Dimi ; elle, c'est Solag ; elle, Manumi ; elle, Akouriase ; elle, Pipa ; et la grande, c'est ma sœur Praline.

Chaque nomination était agrémentée d'un doigt accusateur en direction de la principale intéressée. Izi, qui pour la première fois de sa vie d'adulte, posait le regard sur des enfants, fut émerveillée par leur candeur. Elle n'avait encore jamais vu une telle excitation remplie d'innocence dans les yeux d'une personne.

– Ma grande sœur avait peur de venir te voir, poursuivit la petite fille.

– Je n'avais pas peur, se défendit Praline, je ne voulais pas la déranger. Papa a dit de la laisser tranquille.

Praline n'était visiblement pas contente d'être ridiculisée par sa jeune sœur, qui avait le charme et la hardiesse typique des petites pestes.

– On te dérange ? interrogea Dimi.

– Pas du tout, répondit Izi.

– Hein ! triompha la fillette en se tournant vers son aînée. Je te l'avais dit ! On ne peut pas la déranger, elle ne fait rien !

Devant le ton sans riposte, Praline afficha un air découragé pour dire à Izi :

– Excuse-la, elle a huit ans et elle croit tout savoir.

– Il n'y a pas de mal. Et toi, quel âge as-tu ?

– Treize ans et demi.

– Il y a beaucoup de méchants sur l'île ? demanda l'une des jeunes filles.

Izi n'eut pas le loisir de répondre, car Dimi, frustrée d'avoir perdu la vedette, enchaîna sans lui en laisser le temps.

– Tu es toute seule ?

– Pour l'instant.

– Tu attends quelqu'un ?

– Oui.

– Qui ?

– Mon amoureux.

– Tu viens d'arriver et tu as déjà un amoureux ?

- Je l'ai connu sur l'île.
- Un méchant ?
- Non, il vient d'ici. Il est venu me chercher.

Dimi tendit les bras de chaque côté de son corps et jeta un regard de complicité crasse à ses amies avant de lancer :

- Eh les filles ! Ça mérite un tour d'honneur.

Aussitôt, les fillettes pouffèrent de rire et se prirent par la main pour encercler Izi. Toutes sauf Praline, qui refusa tout net de se joindre aux autres, sous prétexte qu'elle n'était plus un bébé, ce qui n'affecta en rien la bonne humeur du groupe. D'un pas sautillant, les fillettes se mirent à tourner autour d'Izi en scandant en chœur : «Izi a un amoureux, Izi a un amoureux...» Prise d'un fou rire, la *petite vierge* regardait cette ribambelle tourner. Tout cela prenait des allures irréelles suite à la dernière semaine qu'elle avait vécue.

Un homme s'était immobilisé à une quarantaine de mètres du groupe. Parlant d'une voix forte pour se faire entendre à travers le mantra des enfants, il cria :

- Les filles ! Revenez ici. Vous dérangent la dame.

Après que le cortège se soit tu et immobilisé sans pour autant se laisser la main, la meneuse s'écria :

- On ne la dérange pas !
- Dimi, ramène tes fesses ici toute de suite ! Ne me force pas à aller chercher ton père !

Vaincues, les fillettes se lâchèrent la main.

- Viens, Dimi... à cause de toi, mon père va encore se fâcher après moi.
- C'est un rabat-joie, ton père, répliqua Dimi.

Ce qui ne l'empêcha pas d'emboîter le pas au groupe, sans prendre la peine de saluer Izi. De son côté, Praline resta figée sur place, comme si elle hésitait à demander quelque chose à Izi, qui rendit à l'homme le signe de la main qu'il lui adressa avant de partir en prenant deux fillettes par la main.

- Qu'est-ce qu'il y a, Praline ?
- Est-ce que tu vas rester ici ?
- Non, je dois quitter l'île demain pour une grande ville du continent.
- C'est dommage... Je peux t'embrasser pour te souhaiter bon voyage ?
- Bien sûr.

Avec toute sa timidité, Praline posa un baiser furtif sur les lèvres de son interlocutrice. La jeune fille avait dans les yeux une chose qu'Izi n'avait jamais vue : l'admiration sans bornes que les fans ont pour leur idole.

- Mes parents ne voudront jamais croire que je t'ai embrassée, confessa Praline, les yeux brillants d'émotion.

Touchée, Izi retira ses boucles d'oreille et les donna à l'adolescente.

- Tiens... prends-les. Maintenant ils te croiront.
- Je ne peux pas accepter ! C'est beaucoup trop.
- Allez, ne fais pas d'histoire. Prends-les et file avant que ton père ne vienne te chercher.
- Merci, merci ! Je ne t'oublierai jamais, Izi.

Praline partit d'un pas rapide en serrant son trésor entre ses mains, pendant qu'Izi se demandait si elle avait bien fait.

- Eh, Praline ! Tu diras à tes parents que je leur défends de me rapporter ces bijoux, compris ?
- Compris ! promit l'adolescente tout sourire.

Comme le message ne fut pas entendu d'elle seule, de nombreux regards intrigués fixèrent les mains de la jeune fille. La dernière chose que souhaitait Izi était de se retrouver devant des parents mal à l'aise venant lui rapporter son offrande. Il resterait encore à Praline d'affronter la jalousie de sa sœur, mais Izi était trop lasse pour s'en inquiéter. À peine eut-elle le temps de refermer les yeux pour respirer cet air divin en toute quiétude,

qu'elle entendit des coups frappés à une porte et une voix étouffée par la distance.

3.

Par la porte-fenêtre qu'elle avait laissée ouverte, Izi reconnut la voix de Manos qui l'appelait. Excitée et nerveuse, elle alla lui ouvrir, avec la comptine des fillettes qui lui resonait dans la tête.

– J'arrive, cria-t-elle, une fois à l'intérieur de la chambre.

Manos était seul dans le passage ombragé. Paraissant nerveux lui aussi, il cligna des yeux en apercevant sa compagne :

- Izi ? C'est bien toi ?
- Quoi ? Tu m'as déjà oubliée ?
- Non, mais tu... tu...

Sans plus attendre, Izi l'agrippa par le juste-au-corps en cuir qu'il avait sur le dos, le tira vers l'intérieur et l'embrassa :

– Tu me reconnais, maintenant ? demanda-t-elle en s'amusant de sa confusion.

– Dieu que tu es belle ! répondit Manos en la tirant à son tour pour l'embrasser et la serrer contre lui.

Izi portait une camisole et un pantalon plutôt ample fait d'un fin tissu semblable au lin, d'une couleur blanc cassé. Le gris de sa peau était visible à travers l'ensemble léger, mais c'était loin d'être le plus grand contraste par rapport à l'Izi d'avant.

Ses cheveux châtain crépus avaient été coupés courts. Son énorme queue de cheval, passée à travers plusieurs anneaux de métal, avait disparu, tout comme le collier qu'elle portait au cou. En fait, elle ne portait plus aucun bijou, ni chaussure. La délicatesse de son visage était mieux servie par sa nouvelle coiffure. Elle était belle, elle sentait bon et avait un corps affolant.

- Mon amour, murmura-t-elle entre deux baisers.
- Quoi ? demanda Manos qui au ton, devinait qu'il y avait une suite.
- Tu pues, tu sens des aisselles et tes vêtements empestent la merde de platos.
- Désolé, je vais prendre une douche et me changer.
- Pas tout de suite, j'ai faim. Comment ça fonctionne, ici ? J'ai dû me sustenter avec des choses sèches qui ne goûtent que le sel. Vous ne savez pas cuisiner ?
- Si, même très bien. Fila est déjà en train de s'empiffrer au restaurant. Allons le rejoindre.

Fila eut le même regard interloqué que Manos lorsqu'il aperçut Izi auprès de ce dernier.

- Seigneur ! s'exclama-t-il une fois remis de sa surprise. Où as-tu mis tes cheveux ?
- Sur ma tête, comme d'habitude, s'amusa Izi.
- Non, je veux dire... ton énorme chevelure pleine de bijoux.
- Mon Dieu, c'était si terrible ?
- Ça te donnait un air de «jeteuse de sorts» assez troublant.
- Alors, j'ai bien fait de m'en débarrasser.
- Qu'en as-tu fait ? demanda encore Fila, beaucoup plus volubile qu'à son habitude.
- Je l'ai fait couper ! C'est évident, non ?
- Non, je veux dire... où l'as-tu mise, après ? Ta chevelure avec les anneaux ?
- Je l'ai laissée là où on m'a coupé les cheveux.
- J'aimerais bien l'avoir.

Devant cette requête, Manos et Izi ne purent cacher leur étonnement.

- Je ne crois pas que ce soit possible, rétorqua la jeune femme. Les filles qui se sont occupées de moi ont dû garder les anneaux, mais elles ont probablement déjà jeté les cheveux.
- Tu rêves, ma belle. Elles doivent s'arracher les ongles pour se disputer ce trésor.

Doutant du sérieux de Fila, Izi jeta un œil à Manos.

- Il n'a pas tort, dit ce dernier.
- On se dispute déjà mes reliques ?
- Tu es un phénomène unique sur cette planète. Tout ce qui t'a appartenu sur l'île prend une

valeur considérable.

- Eh bien! Nous passerons là-bas pour récupérer ton trésor, Fila. Si j'ai un cadeau à faire à quelqu'un dans le monde libre, c'est bien à toi et à Manos.
- Bien sûr, si tu veux les conserver ou les donner à Manos, c'est ton choix, signifia Fila en retrouvant sa réserve.
- Pas du tout, c'est à toi que je veux les donner.

Fila ne put contenir le sourire de satisfaction de petit garçon qui lui monta aux lèvres, pendant qu'Izi continuait son repas, l'air songeuse.

- Qu'est-ce qui te tracasse? questionna Manos.
- Je leur ai aussi laissé mon collier. Je leur ai dit que je n'en avais plus rien à faire.
- Nous le récupérerons. À lui seul, ce collier a suffisamment de valeur pour garantir ton indépendance jusqu'à la fin de tes jours. Les gens ne peuvent s'approprier de tels trésors sans rendre des comptes. Ça ne servirait qu'à leur causer des embarras.
- J'ai aussi donné mes boucles d'oreille à une fillette.
- Nous les récupérons aussi.
- J'aurais aimé qu'elle les garde. C'est moi-même qui lui en a fait cadeau.
- Si c'est ce que tu veux, rien ne t'en empêche. Cette fillette est maintenant plus riche que ses parents.
- Je suis sûre qu'elle ne les troquera pas, dit Izi.
- Les vendre, la corrigea Manos. Ici, nous échangeons les biens contre de la monnaie. Il n'y a pas de troc.
- J'ai beaucoup à apprendre, à ce que je vois.
- Ne t'en fais pas. Avec le temps, tout ça deviendra facile.

Le souper officiel eut lieu dans la salle de conférence, une pièce de vingt-cinq mètres de long par quinze de large, située sur le plus haut immeuble du port. Les murs, dont le haut se refermait dans un angle de vingt degrés, étaient faits entièrement de verre. Même le montant structural, espacé de deux mètres, semblait fait du même matériau. Du côté ouest, où le soleil se couchait, le verre avait pris une teinte brun doré. Un élément permettait à celui-ci de s'opacifier lorsqu'il se trouvait exposé directement aux rayons du soleil.

Pour l'occasion, une trentaine de convives étaient rassemblés. Domilas présenta ses invités, puis les entraîna près d'une petite table, sur laquelle trônait ce qu'Izi avait qualifié de reliques: sa queue de cheval avait été nouée par un lacet de cuir à sa base, et l'anneau qu'elle portait au cou avait été proprement coupé dans son centre pour former deux demi-cercles parfaits.

- Ces choses auront davantage leur place dans une ville comme Taroune, plutôt que dans le port d'Érunane, leur indiqua Domilas. Cela dit, l'artiste qui a créé ces bijoux a un grand talent.
- C'était un créateur de bijoux réputé sur le continent, à ce qu'il m'a dit. Il s'appelle Botag, indiqua Izi.
- Le célèbre Botag! Eh bien, raison de plus pour ne pas les abandonner comme de vulgaires objets sans valeur.
- Je voulais simplement me débarrasser de tout ce qui me rattachait à cette île. Je n'avais pas réalisé ce que ces objets pouvaient représenter dans le monde libre.
- Ma chère, une création de Botag, comme, par exemple, ce collier, même s'il ne t'avait pas appartenu, vaut plus d'une année de mon salaire.
- J'ai fait cadeau de la coiffure à Fila, signifia Izi.

En entendant cela, Domilas et quelques autres convives jetèrent à Fila un regard abasourdi.

- Je ne pourrai pas accepter, Izi. Moi non plus, je n'étais pas conscient de la valeur de ces choses.

La *petite vierge* le regarda un moment, puis soulevant l'extrémité de sa queue de cheval, elle en retira le plus petit des anneaux. Elle prit ensuite la main de Fila pour lui passer l'anneau au doigt.

- En souvenir de ce que nous avons vécu. Prends-le. Sans toi, nous n'aurions pas eu la force de franchir la falaise et sortir du marais.

Un moment de silence suivit ce geste solennel chargé d'émotions, moment au bout duquel Fila finit par

articuler difficilement :

- Merci.
- De Dieu au diable, lança Domilas.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Seul Izi semblait comprendre de quoi il parlait. Leur hôte prit une loupe posée sur la table près du collier et la tendit à Fila :

- Regarde. Ce qui semble être des motifs gravés sur l'anneau sont en fait des mots, expliqua Domilas.

Fila prit la loupe et fit tourner l'anneau sur son doigt. Au centre du motif, en dents de scie de chaque côté de l'anneau, une ligne pointillée formait les mots : *De Dieu au diable*.

- Sur chacun de ces bijoux est gravée une phrase plus ou moins évidente à détecter. La plus belle œuvre est sans contredit cet anneau qui servait de collier. Si on regarde de près les motifs qui se répètent en bordure, on réalise qu'il s'agit d'une représentation du mont Éru, entouré des marais. C'est ce qui donne cette forme de vagues alternées. Au centre, les mots forment cette phrase : *Conçue dans le monde libre, née dans un monde enchaîné. Celui qui la touchera sera torturé*. Sur cet autre anneau, on peut lire : *Toi qui l'a prise, tu supplieras pour ne plus vivre*. En fait, chaque inscription est une mise en garde.

- Tu savais ? demanda Manos à Izi.
- Bien sûr, même que je me suis beaucoup amusée à les composer avec Botag. Ma préférée était : *Son sang se paie de cris et de douleur*.
- Je comprends que tu veuilles t'en débarrasser, dit Manos.

Fila semblait sourd à ce qui l'entourait. Faisant tourner l'anneau sur son doigt, il le contemplait d'un air fasciné.

4.

Le lendemain, plusieurs bateaux quittèrent le port. Une tempête annoncée avait précipité le moment du départ. Les trois compagnons étaient à bord d'un bateau semblable à celui que Manos avait emprunté pour effectuer le voyage jusqu'à l'île. La première heure s'était passée en surface, mais le temps s'était rapidement gâté. Voyant que des vagues de dix mètres bouchaient l'horizon, le capitaine passa en mode immersion. Izi s'émerveilla devant la faune et la flore marine qu'elle pouvait admirer à travers la paroi de verre qui se trouvait à l'avant, au fond de la coque. Soudain, une grande raie qui croisait le bateau sous-marin la fit reculer d'un pas.

- Seigneur ! Cette chose est aussi grande que le bateau.
- C'est une grande raie alga. La plus grande des créatures de cette planète, l'informa Manos.
- Elle ne risque pas de nous attaquer ?
- Non, elles sont plutôt sociables.

Puis Izi se tut, absorbée dans sa contemplation.

L'arrivée à Taroune se fit sous des cieux plus cléments. Il y avait beaucoup de nuages et de bons vents, mais sans plus. Sur le pont du bateau, qui avait refait surface, Izi regardait les villes de Taroune et Dune, séparées par une crête. Autant les deux cités que les montagnes qui les ceinturaient lui paraissaient démesurées. Il y avait beaucoup de gens, tant sur les plages que sur les multitudes de terrasses qui composaient la ville. Izi se tourna vers Manos pour lui demander :

- Vous n'avez pas de moyens de transport ?
- Tout est à l'intérieur de la ville. Des tapis roulants, des navettes et des ascenseurs... C'est plus pratique en cas d'intempéries. À l'extérieur, les gens vont à pied. Ce que tu vois, en fait, représente le sixième de la ville. Il y a beaucoup d'aménagements souterrains.
- Où est ta maison ?
- Pas ici. J'ai un appartement à Birsat, là où je travaille. C'est une autre ville située plus au nord.
- Où allons-nous loger ?
- Dans un appartement attenant au palais de justice, j'imagine.

Izi garda le silence un moment. Quelque chose semblait la contrarier. Manos, qui le remarqua, lui demanda :

- Quelque chose te tracasse ?
- J'ai une faveur à te demander. Ne le prends pas mal, mais j'aimerais avoir un endroit pour moi, toute seule. Je ne me sens pas chez moi, ici, et j'aurais besoin de me retrouver seule pour apprivoiser toute cette nouveauté. Je sais que tu as des attentes, mais j'aimerais avoir du temps pour... pour redevenir moi-même, en quelque sorte. J'ai tellement de choses en tête que je n'arrive plus à penser à nous. En plus, je suis épuisée. Depuis que je n'ai plus le sentiment que nos vies sont en danger, on dirait que toute la fatigue des derniers jours m'a rattrapée.

Manos posa un bras autour de ses épaules et la serra contre lui :

- Ne t'en fais pas. Je comprends. Pour être franc, je suis à peu près dans le même état. Je n'ai passé que quinze jours sur cette île et malgré cela, j'ai l'impression d'y avoir séjourné durant des années. Rien ne nous presse. Nous réglerons les choses ici et ensuite, tu m'accompagneras à Birsat. Je te trouverai un logement. Là-bas, ce sera plus simple. J'aurai enfin le temps de te faire la cour et te promener dans la campagne. Il y a autre chose ?
- Oui, mais tu ne peux rien y faire.
- Dis toujours...
- La rencontre avec Maëllus. Je ne sais pas comment réagir. J'ai envie de connaître mon véritable père, mais en même temps, c'est un étranger qui m'a abandonnée.
- Par la force des choses. Quand ton histoire a commencé, Maëllus était aussi isolé que Koll doit l'être dans son marais. S'il avait pu faire quoi que ce soit, il l'aurait fait. D'ailleurs, c'était son idée de m'envoyer te chercher.
- Ah ! N'en parlons plus ; j'ai seulement hâte que tout ça soit du passé.
- Tu vas l'aimer, tu verras. Sous ses airs de grand sage, c'est un drôle.

De la partie souterraine, au bout du port, ils empruntèrent deux navettes différentes, puis un ascenseur. Ulcé était venu les accueillir au quai pour les conduire à leur résidence temporaire. Izi, qui regardait le colosse

avec intérêt, finit par lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

- J'ai l'impression de t'avoir déjà vu quelque part.
- Tu as une bonne mémoire. Nos regards se sont croisés quelques fois dans la cour du palais de Zébul. Tu avais alors neuf ans.
- Qu'est-ce que tu faisais là ?
- J'ai joué l'espion pendant quelque mois.

Arrivé au palais de justice, Fila leur fit ses adieux, ayant d'autres obligations à remplir. À travers les tapis roulants et les passages, Ulcé conduisit Manos et Izi jusqu'aux chambres qui leur avaient été réservées.

- Le souper aura lieu dans l'appartement de Maëllus, les informa-t-il avant de les quitter sans autre cérémonie. Nous vous y attendrons à dix-neuf heures.

Manos expliqua les commodités des lieux à Izi, puis la laissa se reposer avant le repas du soir.

5.

Le jour tombait. Dans la douceur de cet éclairage propre au crépuscule, une boîte, faite de bois fin, trônait au centre d'une table en verre, supportée par quatre stalagmites d'un blanc jaunâtre à l'aspect laiteux. La boîte semblait faite d'une succession de grains de café torréfiés qu'on aurait polis et lustrés. Elle faisait à peine quinze centimètres par trente et avait une hauteur de dix centimètres. Elle n'était dotée d'aucun mécanisme d'ouverture, mais une fine ligne en périphérie, à trois centimètres du dessus, laissait deviner un couvercle. L'attention de Maëllus allait de cette boîte au temple d'Ibris visible depuis la fenêtre de son logement, puis à la porte d'entrée, comme s'il attendait quelqu'un ou quelque chose.

Une agréable odeur flottait dans l'air. Un chef aussi talentueux que discret s'affairait en cuisine derrière une porte close. Pour la énième fois, Maëllus regarda les alcools et les boissons derrière la porte vitrée d'un meuble, situé dans un coin de la pièce, tenté de se servir un verre pour faire baisser son niveau de stress. Mais il résista encore une fois. Il n'était pas question de rencontrer sa fille avec une haleine chargée d'alcool. Le temps prenait plaisir à s'étirer, indifférent à l'impatience du vieil homme, qui craignait que son invitée se montre froide et distante. Ou pire encore, qu'elle lui balance la boîte au visage en lui disant qu'elle n'en avait rien à faire.

Sur l'écran, où une image du port pouvait être vue en temps réel, il fit apparaître celle d'Izi et Manos, à l'avant du pont du bateau qui avait accosté quelques heures plutôt. Il avait imaginé sa fille accoutrée comme une guerrière, avec un regard dur et volontaire. Or, la femme que son neveu tenait par une épaule avait l'air plutôt doux. Il y avait de l'inquiétude, dans son regard, mais aussi, quelque chose de profond, d'atavique, comme si ses yeux assistaient à la création du monde.

Maëllus avait l'impression que son enfant avait vécu plus longtemps que lui. Cela pouvait sans doute s'expliquer par son milieu de vie, mais le vieil homme croyait que cela avait plus à voir avec sa fonction. Comme Ulcé, sa vie avait quelque chose de commun avec une ligne droite. Le destin ne s'amuse pas à les balloter, il les tirait avec force dans une direction précise, sans qu'ils en soient pleinement conscients. Cette certitude d'avoir un but leur donnait un regard semblable à ceux qui arrivent à la fin de leur vie. «Il y eut, il y a, il y aura. Ils feront ce qui est attendu, bien ou mal, et en porteront la responsabilité devant Dieu», disaient les écritures.

Maëllus allait à l'encontre de ce qu'on lui avait appris, avec le sentiment de servir le bien, sans arriver à chasser les doutes ancrés dans l'enseignement de sa foi. «De me limiter par la peur de ce j'ai appris à craindre serait de la lâcheté», pensa-t-il. Mais la peur était là, impossible à occulter. S'il faisait une grosse erreur, sa bonne foi ne réussirait pas à le sauver. Sur Ibris, non seulement serait-il jugé comme un traître, mais il en porterait la responsabilité devant son créateur. Une voix retentissant à travers l'interphone le fit sursauter :

– À votre porte, Manos et Izi.

Le cœur battant et le souffle court, il alla ouvrir à ses invités, oubliant complètement la phrase d'accueil qu'il avait composée pour l'occasion.

Izi portait un pantalon blanc et un chandail bleu tirant sur le turquoise. Elle paraissait petite à côté de Manos, mais ne l'était pas beaucoup plus que son père. Ce dernier salua son neveu, puis posa, un peu hésitant, les mains sur les épaules d'Izi. Gênée, celle-ci imita le geste avec réserve.

– Bienvenue chez moi, Izi. Viens t'asseoir.

– Merci, se contenta de répondre la jeune femme.

Elle et Manos prirent place sur un divan, face à celui où leur hôte s'était installé. Maëllus se releva aussitôt pour demander :

– Je vous offre un verre ?

– Volontiers, accepta Manos.

– Qu'est-ce qui vous tente ?

– Sers-moi ton fameux chilaz.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Izi.

– C'est un alcool qui se déguste à petites gorgées. Capiteux, avec un goût de fruits, brûlant et sucré. Tu veux essayer ?

– Pourquoi pas ?

Une fois sur le divan, le verre à la main, Maëllus en prit une gorgée. Le liquide glissa dans sa gorge

comme de la soie sur le corps d'une femme. N'arrivant pas à trouver l'ébauche d'une conversation, tous trois échangèrent des regards mal à l'aise.

– J'avais planifié cette rencontre avec soin et élaboré plusieurs sujets de conversation pour éviter ce genre de silence embarrassant, finit par dire Maëllus. Malheureusement, j'ai tout oublié dès que j'ai entendu la voix de Manos dans l'interphone.

Izi sourit en pensant qu'elle-même avait un problème semblable.

– Raconte-moi ton séjour sur l'île, mon neveu.

Pendant que Manos s'exécutait, Izi intervenait parfois en racontant un bout de l'histoire. Lorsque le trio se retrouva à table, ils en étaient au milieu du récit. Dans une petite salle à manger contiguë au salon, l'alcool de qualité et les mets succulents contribuèrent à rendre l'atmosphère plus conviviale. Une fois le récit des dernières aventures de Manos terminé, le vieil homme s'intéressa plus en détail à la partie touchant le marché conclu avec Zébul.

Izi put contempler son père à son aise, du fait qu'il était assis de biais devant elle pendant qu'il interrogeait son neveu. Elle avait imaginé un homme comme Manos à un âge avancé, ce qui n'était pas très logique puisque ce dernier n'avait pas de lien génétique avec son oncle. Il était plus petit, plus âgé, aussi. Comme sa mère était grande, ce devrait être de lui qu'elle tenait sa petite taille. Ils avaient également en commun leurs yeux bruns, ainsi que leur forme. Pour le reste, il n'y avait pas vraiment de similitude. Contrairement à elle, Maëllus avait les épaules tombantes, un nez proéminent et de grandes oreilles. Aussi, il avait de grandes mains pour un homme de sa taille.

Izi avait du mal à imaginer ce vieillard aux traits plutôt grossiers séduire sa mère. «Il n'a jamais dû être beau», songea-t-elle. En revanche, il avait quelque chose d'attachant. Derrière sa douceur se cachait une force de caractère qui inspirait le respect. Sans qu'elle s'y attende, il se tourna vers elle pour lui dire :

– J'espère que tu n'es pas trop déçue d'avoir une vieille chose laide comme moi pour père? Heureusement, à part tes grands yeux bruns, le reste est venu de ta mère.

– Non je... je t'avais imaginé autrement, c'est tout.

– Tu n'es pas la première. C'est à cause de cette connerie que le monde répète depuis des années : «Maëllus, le grand prophète...», alors qu'on devrait plutôt dire : Maëllus, le petit prophète! Les gens sont toujours déçus lorsqu'ils me voient en personne.

– Je ne suis pas déçue, le contredit Izi.

– Et moi, je suis ravi. Tu es encore plus belle que je l'imaginais.

– Je vois qui t'a appris à parler aux femmes, lança Izi à l'endroit de Manos.

– Imagine... avec une tête pareille, il a séduit les plus belles femmes d'Ibris, si on oublie sa compagne actuelle, indiqua Manos.

– Qui est cette femme? demanda Izi, intriguée.

– Il ne s'agit pas d'une femme, mais d'Ulcé, le fier-à-bras avec le visage pas commode qui est venu nous chercher au port, répondit Manos.

– C'est uniquement à titre expiatoire, précisa Maëllus. Il est chargé de me battre chaque fois que je fais mine de m'intéresser à une femme trop jolie pour moi.

– Et ça fonctionne? demanda Izi en souriant.

– À merveille. Je suis chaste et couvert de bleus depuis qu'il est entré dans ma vie. Plus sérieusement, Manos, poursuivit Maëllus pendant que son neveu et Izi rigolaient, tu as fait du bon travail. Avec Izi sur le continent, nous arriverons à faire accepter les conditions de Zébul aux deux Conseils. Au train où vont les choses, ce sera peut-être plus simple que de démanteler l'île de façon précipitée. Ce n'est pas tout le monde qui est pressé de se retrouver avec cette importante population carcérale sur le continent.

– Ce n'est pas si compliqué de construire des prisons efficaces, signifia Manos.

– Tu as envie d'une carrière en milieu carcéral, mon cher neveu? interrogea Maëllus.

– Absolument pas. J'y ai assez goûté sur l'île.

– C'est ça le problème, Manos. C'est facile de construire des prisons, mais ceux qui veulent y travailler ne se bousculent pas aux portes. Surtout avec le genre de clientèle qui les attend.

– Je n'y avais pas pensé, convint Manos.

Maëllus prit une gorgée de houla, puis hésita un moment avant de poursuivre. Manos et Izi sentirent que son attitude avait changé. Il avait l'air d'éprouver de la difficulté à trouver les mots pour s'exprimer.

- J'ai une proposition à vous faire, finit-il par dire.
- Quoi donc ? demanda Manos.
- Dans un an, Colonia devrait être prêt pour le convoi des colons jusqu'à la Terre. J'aimerais que vous soyez du voyage.
- Pourquoi ? questionna Manos.
- À moyen terme, j'aimerais promouvoir l'idée d'un trafic plus important vers cette planète, ce qui implique des installations au sol pour accueillir des vaisseaux relativement importants. En allant sur place, il te serait plus facile de concevoir un projet de cette envergure.
- Ce n'est pas ma spécialité. Ce sont les vaisseaux, mon travail.
- Ce que tu as fait sur l'île s'éloignait encore bien plus de ta spécialité. Il faut que tu te rendes compte par toi-même pour avoir une conception globale du projet. Tout ce qui a trait aux conditions d'Ibris t'est familier. Si tu acquiesces les mêmes connaissances sur Terre, tu obtiendras un portrait plus complet. Autant la conception des vaisseaux que leur point de départ et d'arrivée ont une importance, non ?
- Peut-être, mais c'est un voyage de plus de deux ans. Ça fait beaucoup de temps perdu pour aller constater sur place.
- Les expéditions, c'est ton dada depuis toujours. Ne me dis pas que ce voyage ne te fait pas envie.
- C'est sûr, admit Manos, qui avait été fasciné par les images ramenées de la Terre.
- Alors ? fit Maëllus.
- Dis-moi ce que tu as derrière la tête ? Franchement.
- Je tiens à coloniser cette planète le plutôt possible et j'ai la conviction que tu dois aller sur place pour que les choses arrivent... Comme je savais que tu devais aller sur l'île pour qu'Izi revienne.
- Et si j'ai bien compris, tu veux qu'Izi m'accompagne ?
- Oui.
- Une de tes prémonitions, j'imagine ?
- Exactement.
- Pourquoi Izi serait du voyage ?
- Elle pourra voir à l'installation des premiers colons ; personne ne connaît ces hommes autant qu'elle.
- Il y a des milliers de soldats sur l'île, signala Izi. Peut-être que je ne connaîtrai aucun d'eux.
- Eux te reconnaîtront.
- N'en sois pas aussi sûr. De plus, je n'ai pas l'intention de me remettre ce collier autour du cou, répliqua Izi en faisant allusion au fameux anneau.
- Tu ne nous dis pas tout, soupçonna Manos.
- Je te dis tout ce que je peux te dire, se défendit Maëllus. J'ai la conviction que vous devez aller sur Terre et je n'ai pas de meilleures explications que celle qui m'est venue à l'esprit. Tu me demandes de t'expliquer une prémonition comme s'il s'agissait d'un fait scientifique. Or, je ne peux pas le faire, Manos.
- Ce n'est pas ça ; j'ai l'impression que tu me caches quelque chose que tu sais, insista Manos.

Maëllus hésita un moment, puis recula pour appuyer son dos contre le dossier de sa chaise. Il regarda son neveu dans les yeux, puis sa fille, avant d'avouer :

- Peut-être.
- Qu'est-ce que c'est ? chercha à savoir Izi.
- Je ne peux rien dire, vous devrez y aller pour le découvrir.
- À quoi rime tout ce mystère ? s'impatienta Manos.
- Je ne peux pas vous forcer, mais il y a quelque chose pour vous, là-bas. Je ne suis pas certain de ce que c'est, mais je sais que c'est pour vous.
- C'est tout ce qu'on saura ?
- Oui, c'est tout.
- Bon, si tu le permets, nous dormirons là-dessus, lança Manos en se levant de table.
- Mais il est encore tôt, plaida Maëllus.
- Le voyage a été long et la semaine encore plus. J'ai besoin de dormir.
- Très bien, très bien... mais avant j'ai un cadeau pour toi, Izi.
- Un cadeau ? répéta cette dernière, intriguée.
- Oui, dans le salon.

Une fois dans la pièce, Maëllus prit la boîte posée sur la table de verre et la tendit à Izi. L'émotion autant que l'inquiétude se dessinait sur son visage à mesure qu'il tendait la boîte pour la poser entre les mains de sa fille.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

– Des lettres. Une pour chacun de tes anniversaires... Je n'ai jamais cessé de penser à toi.

– Merci, dit Izi en prenant la boîte, émue de voir le grand Maëllus se faire si petit pour lui remettre ce présent.

Après avoir quitté l'appartement, Manos passa un bras autour de la taille d'Izi. La sentant au bord des larmes, il lui demanda :

– Ça va ? Est-ce que ton radar a détecté quelque chose ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Cette chose qu'il nous cache à propos de la Terre. Tu sais ce que c'est ?

– Pas la moindre idée.

6.

Le lendemain, alors qu'une pluie soutenue tombait à l'extérieur, Manos devait rencontrer les membres des deux Conseils pour faire rapport de sa mission. De son côté, Izi attendait une jeune femme qui devait lui servir de guide, puisque son copagnon serait pris pour les trois prochains jours. Elle appréciait le confort et la chaleur de son appartement.

Au palais, un jour comme celui-là, elle aurait souffert du froid et de l'humidité. Malgré les foyers qui dévoraient le bois et les volets clos, le château de Zébul était impossible à réchauffer. Ses occupants se tenaient devant le feu pour sentir sa chaleur irradiante, pendant que leur dos était glacé par les courants d'air. Mais dans les appartements de Taroune, et même dans les corridors, régnait une chaleur constante. Elle réalisait la douceur de la vie dans le monde libre et comprenait que les gens condamnés à l'île étaient privés de bien plus que de leur liberté. De se retrouver dans des grottes froides et humides avec de la paille en guise de lit devait être un contraste affligeant pour des personnes nées dans ce luxe.

– Mina Beromi Node, à votre porte, entendit-elle par l'interphone.

Elle se leva pour aller commander l'ouverture de la porte. Une toute petite jeune femme lui présenta ses paumes et la salua.

– Bonjour à toi, Izi Ko.

Izi imita le geste pour rendre la politesse.

– Je suis ravie de faire ta connaissance, dit encore Mina.

– Moi de même, répondit Izi.

– J'ai le privilège de te servir de guide. Malheureusement, nous serons seules pour assurer notre sécurité. D'un autre côté, on m'a dit que tu pouvais écraser un homme aussi facilement qu'une mouche...

– C'est un peu exagéré. J'ai ma dague, mais votre espèce de pistolet paralysant serait plus efficace, fit savoir Izi, prête à toute éventualité.

– C'est une blague, sourit Mina. À part quelques regards lubriques accrochés à notre derrière, c'est sans risque.

– Alors, mon derrière ne risque pas d'être dépaysé ! lança Izi en souriant à son tour.

– Nous avons un programme chargé : petit déjeuner, bracelet d'identité et transaction, magasinage et centre de détente.

– À part le petit déjeuner, je ne vois pas de quoi tu parles. Mais à t'entendre, ç'a l'air excitant.

– Très excitant ! Surtout de parcourir la ville avec un fantôme célèbre.

– Un fantôme ?

– Ton arrivée sur le continent ne sera officialisée que dans trois jours. Très peu de gens savent que tu es ici. Tu ne pourras utiliser ton bracelet qu'à ce moment.

– Ah bon ! Et en attendant, je m'appelle comment ?

– Comme d'habitude. Depuis ta naissance, ton prénom est très populaire. Il n'y a qu'une seule Izi Ko, mais tu n'es pas la seule Izi en ville.

– Les gens vont se rendre compte que je ne suis pas d'ici... J'ignore tout de la façon dont vous vivez.

– Fais-moi confiance. Je suis tellement bavarde que j'en suis étourdissante. Tu n'auras même pas à ouvrir la bouche... juste à me suivre en prenant un air exaspéré.

– Je ne te trouve pas exaspérante, rétorqua Izi.

– Avant l'heure du lunch, tu vas prier le ciel pour que je ferme mon clapet !

– En fin de compte, nous aurons peut-être besoin d'un de ces pistolets paralysants.

Mina éclata d'un rire semblable au roucoulement d'un oiseau, puis dit :

– Je sens que nous allons bien nous entendre !

– Si tu n'y vois pas d'inconvénients, je vais attendre la fin de la journée avant de me prononcer, laissa entendre Izi.

Ce qui déclencha un autre roucoulement chez son interlocutrice.

Izi revint à son appartement tard dans l'après-midi, complètement détendue suite à un massage et une visite au sauna. Elle prit une douche, se sécha, puis se jeta toute nue sur le lit douillet, la tête encore pleine d'images de la ville. Ces boutiques encombrées de vêtements et de chaussures, les bijoux, les œuvres d'art, les

meubles, les équipements de sport... Jamais elle n'aurait imaginé tant de choses dans une aussi grande variété.

Tel que prévu, Mina avait agi comme un verbomoteur pour captiver l'attention des gens sur elle et laisser à Izi tout le loisir d'observer ce qui l'entourait. Un autre fait l'avait étonnée, soit la gentillesse et la courtoisie des gens. Sur l'île, ces deux qualités étaient plus souvent teintées d'hypocrisie manifeste. Mais ici, les personnes semblaient sincèrement attentionnées.

Malgré tout, elle avait le sentiment d'être une étrangère, comme si tout cela ne faisait pas partie de sa réalité. Quand son identité serait connue, les choses seraient encore plus compliquées. Les gens perdraient cette spontanéité et la regarderaient d'une autre façon.

Au port de l'île, elle avait senti cette différence et cette retenue qui le plus souvent, laissaient place à un malaise froid. D'une nature timide et réservée, elle-même dressait une barrière autour d'elle. Contrairement à Mina, il lui était difficile d'entrer en contact avec les gens. D'être le centre d'attention, sans pouvoir en assumer le rôle, lui était pénible.

Peut-être que ce voyage sur la Terre serait une façon de s'intégrer à la population libre. Une période de transition nécessaire avant de faire pleinement partie de cette culture étrangère. Comme le disait Bréma : «Il faut passer une nuit avec un homme avant de penser à faire son lit chez lui».

La pluie tombait toujours à l'extérieur. De la fenêtre, son regard glissa sur la boîte posée sur la table. «Je vais n'en lire qu'une seule», se dit-elle. Si Maëllus avait pris trente-six ans pour les rédiger, la moindre des choses était de ne pas les lire toutes à la fois.

Fébrile, elle passa un ensemble rouge, confortable, que Mina lui avait acheté, et prit place dans un fauteuil près de la fenêtre. Prenant la boîte sur ses genoux, elle tira le couvercle vers le haut. Des feuilles de papier jaunâtre pliées en trois apparurent à l'intérieur, sans enveloppe. À l'endos de la première feuille, il y avait le jour et l'année de son premier anniversaire. Elle prit le papier et vit l'année suivante inscrite au dos de la deuxième feuille. Posant la boîte près du couvercle sur la table, elle déplia la première lettre.

Déjà un an, maintenant. Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vue et pourtant, tu me manques. Je le sens dans ma chair. Certains ont émis des doutes quant à ma paternité, mais moi, je n'en ai aucun. Je suis inquiet de te savoir là-bas, mais je n'y peux rien. Je suis celui qui s'est laissé entraîner par une fille à peine sortie de l'adolescence. Le mari dont le manque flagrant de jugement a causé l'assassinat de sa femme, une personne remarquable appréciée de tous.

Et maintenant, je suis le père d'un bébé innocent, livré aux pires individus. Je suis écrasé par tant de culpabilité, que je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Je me raccroche à l'espoir que rien n'arrive pour rien. Tous les gens croient que je me suis laissé séduire par la beauté de ta mère, mais c'était bien plus que cela.

Il y avait quelque chose de viscéral. Que je succombe à son charme n'avait rien de surprenant, mais ce que personne ne réalise, c'est qu'elle ait succombé au mien. Ce n'est pas mon statut ou ma renommée qui l'a poussée vers moi.

À notre première rencontre, c'était comme si nous avions le même âge. Je me sentais comme un jeune homme parce qu'elle me percevait comme tel. Nous étions attirés l'un vers l'autre par une passion dévorante. Nous agissions tous les deux comme des êtres soumis à un envoûtement. Je n'ai réalisé le mal que je faisais que lorsque j'ai enfin vu la souffrance que je causais à ma femme. Ce n'est qu'à ce moment que je me suis demandé ce qui m'arrivait. Ce n'était pas une simple incartade après une soirée trop arrosée, mais quelque chose de tordu qui me privait de tout jugement.

Quand j'ai enfin réalisé ce qui se passait, j'ai eu peur. Peur de ta mère, de moi-même. Peur de cette relation qui défiait l'ordre des choses. J'ai donc rompu avec Issaël, autant par sens moral que par peur. Je me souviens encore de cette soirée. Elle était venue me retrouver, tout enjouée et passionnée. Elle m'embrassait à pleine bouche quand je l'ai prise par les épaules pour la repousser. Je lui ai dit : «Écoute, Issaël, ça ne peut plus continuer. Ma femme souffre de notre relation et certaines personnes commencent à mettre sérieusement mon sens moral en question.» Elle m'a alors demandé de laisser ma femme, ce à quoi j'ai répondu non, car j'aimais toujours mon épouse. Sous la colère, elle a plissé les yeux et ses traits se sont déformés. Elle a prononcé un seul mot : «Menteur», puis elle est partie.

À cette minute, j'ai su qu'elle était dangereuse, mais je n'ai rien fait. Le début de notre histoire et tout ce qui a suivi jusqu'à ta naissance se sont révélés être une suite de causes à effets aussi improbables qu'incompréhensibles. Malgré tout, ne va pas croire que tu es le fruit d'une lamentable erreur. L'évolution se fait souvent par l'entremise d'événements aussi fortuits qu'inattendus. Si Dieu avait le dessein d'envoyer une innocente sur cette île, c'est peut-être parce qu'il était temps, pour nous, de retrouver notre propre innocence.

J'ai toujours senti qu'il y avait une puissance destructrice chez ta mère. Cela exerçait sur moi une fascination irrépressible. Chez toi, Izi, je sens une force protectrice. Tu es le point d'équilibre qui empêchera le mal de se répandre.

Je t'aime, mon bébé, et prie le ciel de pouvoir un jour te serrer dans mes bras.

Ton père Maëllus Gallos Tiksa.

Troublée et émue, Izi prit la lettre, la plia et la remit dans la boîte. Elle s'était attendue à des excuses, des demandes de pardon, des justifications, mais son père avait plutôt livré ses états d'âme, en plus de lui faire réaliser tout le caractère particulier qui entourait sa relation avec sa mère.

Mais surtout, il lui avait enlevé un poids qu'elle traînait depuis sa jeunesse. Souvent, elle s'était crue maudite. Comme l'avait écrit Maëllus, elle se croyait le fruit d'une lamentable erreur. La conviction de son père que sa vie avait un sens lui parut soudain plausible. Maintes fois, elle avait tenté de s'en convaincre, mais sans succès. Maëllus avait su trouver les mots qui lui manquaient.

Elle fut tentée de lire une seconde lettre, mais se ravisa. Elle remit plutôt le couvercle sur la boîte, puis alla s'étendre sur le lit. Elle eut un frisson, puis se sentit tout à coup très fatiguée. Elle se glissa sous les couvertures et ferma les yeux.

Manos dut appeler Izi trois fois avant d'obtenir une réponse. Lorsque la porte s'ouvrit enfin, la jeune femme semblait tout ensommeillée.

- Je t'ai réveillée ?
- Ça en a tout l'air. J'ai eu un coup de fatigue.
- Ça va ?
- Je suis juste fatiguée, ça va aller. Qu'est-ce que c'est ? chercha à savoir Izi en voyant la serviette que son visiteur avait à la main.
- Des photos de la Terre.
- Intéressant... viens me montrer.

Ils prirent place sans façon dans une petite causeuse, agencée au fauteuil. La serviette sur les genoux, Manos posa un regard affectueux sur sa compagne.

- J'ai oublié de t'embrasser, dit-il.
- Je sais, tu es un vrai salaud, plaisanta-t-elle.

Après avoir échangé quelques baisers, Manos ouvrit le couvercle et sortit une chemise, avant de poser la serviette au sol. Il y avait une cinquantaine de photos de vingt-cinq centimètres par quarante : déserts, forêts, montagnes, rivières, chutes d'eau, faune, flore... hypnotisée, Izi les regardait une à une.

- C'est magnifique ! commenta-t-elle.
- Qu'est-ce que tu penses de celle-ci ? demanda Manos en lui montrant la créature humanoïde.
- Troublant... finit par répondre Izi après un moment d'hésitation. On dirait qu'il a quelque chose d'humain.
- Je me suis dit la même chose, approuva Manos.

Ce qui était d'autant plus troublant pour eux, c'est qu'il n'y avait pas une seule créature sur Ibris qui avait une quelconque ressemblance avec le genre humain.

- Tu as réfléchi au souhait de Maëllus de nous joindre à l'expédition pour déposer les colons sur Terre ?
- J'y ai pensé. Ce n'est pas une mauvaise idée. Ce serait pour moi une sorte de transition entre Érunane et la vie sur le continent. Et toi, tu y as pensé ?
- Je n'ai pensé qu'à ça. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, mais j'ai très envie d'aller voir ce nouveau monde de près.
- Alors, nous irons. Comment s'est passée ta journée ?
- Déroutante. Je crois que si Posi n'avait pas laissé sa peau sur l'île, ils auraient refusé de prendre Zébul au sérieux. En plus, je croyais que ta libération les rendrait plus coopératifs, mais cela a eu l'effet contraire. Maintenant que tu n'es plus un enjeu, ils se sentaient moins obligés aux concessions. Plus j'y pense, plus je crois que Posi a fait exprès pour pousser Zébul à le tuer. Non seulement sa mort a permis à ton beau-père de ne pas perdre la face, mais elle a permis de faire accepter toutes les conditions que j'ai négociées.
- Tu crois que ce projet de colonisation vaille d'y sacrifier sa vie ?
- Non, mais toi tu en valais la peine.
- Sérieusement, je ne comprends pas. Il devait sûrement y avoir d'autres moyens de parvenir à leur but sans toutes ces complications.
- Je crois que cela est dû au temps dont ils bénéficient. Maëllus n'a jamais été du genre à précipiter les événements. Mais depuis les tous débuts de Colonia, on dirait que les choses ne vont jamais assez vite pour lui.
- Il a peut-être peur de mourir avant de voir son projet se réaliser ?
- Je crois plutôt qu'il cache quelque chose et qu'il y a un point de non-retour. Passé un certain délai, il deviendrait impossible de réaliser ce qu'il a en tête.
- Tu as une idée de ce que ça pourrait être ?
- J'ai beau chercher, je ne trouve pas. Il parle d'évolution génétique et des problèmes qu'a laissés le scorcis. Mais je suis sûr que c'est autre chose.
- Peut-être qu'il a eu la prémonition que ce monde serait anéanti et que c'est ce qui le presse de coloniser cette planète.

- Seigneur... ça expliquerait tout. Il ne pourrait pas annoncer une telle chose sans créer une panique incontrôlable.
- Pose-lui la question, suggéra Izi. Tu verras bien sa réaction.
- Je le ferai et si c'est ça, je commencerai à bâtir les plans de notre petit nid d'amour sur la Terre, dit Manos avec une pointe d'humour.
- Je veux une douche avec de l'eau chaude et un lit douillet comme celui-là, réclama Izi en pointant son lit du doigt.
- On rigole, mais ce serait catastrophique.
- Hum... amène-moi manger quelque chose, en attendant.

Le repas n'était pas terminé qu'Izi tombait de sommeil. Manos la raccompagna donc à sa chambre, et reparti à son appartement.

Le lendemain, Mina dut répéter cinq fois son appel avant d'obtenir une réponse. Finalement, Izi apparut sur le seuil, les paupières lourdes et les yeux injectés de sang.

- Prête pour une nouvelle journée de découvertes ? lança Mina.
- Je ne me sens pas bien ; j'ai mal dans tous les muscles et je suis épuisée.
- Tu as mal dormi ? s'inquiéta sa compagne.
- Je ne sais pas si j'ai dormi, mais je me sens aussi fatiguée qu'hier.
- Tu n'as pas l'air très en forme, effectivement. Je t'apporte le petit déjeuner à la chambre et je vais demander à un médecin de passer t'examiner.
- Pas la peine, j'ai seulement besoin d'une journée au lit.
- Peut-être, mais c'est ma responsabilité de m'occuper de toi. Tu as peut-être été exposée à un microbe lorsque tu as quitté l'île. J'amène de quoi manger et ensuite, j'irai chercher le médecin. Si tu as seulement besoin de repos, je te fichera la paix pour la journée. Et ce n'est pas une suggestion, d'accord ?
- D'accord, consentit Izi.

Mina quitta la pièce et emprunta le couloir d'un pas rapide. Poussée par un pressentiment, elle appela son supérieur pour lui demander d'envoyer un médecin examiner la *petite vierge*. Puis elle courut presque jusqu'à la cafétéria la plus proche pour prendre de quoi manger, tant pour sa protégée que pour elle-même.

Vingt minutes plus tard, elle était de retour. Après trois appels, elle n'obtint aucune réponse. Elle communiqua donc avec le centre de gestion de l'immeuble pour qu'on lui ouvre la porte à distance, non sans d'abord donner le code d'accès de l'appartement.

Une fois à l'intérieur, elle trouva Izi couchée à plat ventre sur les couvertures. Comme sa respiration était normale, Mina hésita entre la réveiller ou attendre l'arrivée du médecin. Finalement, elle choisit cette dernière option. Prenant place dans le fauteuil près de la grande fenêtre, elle vit la boîte sur la petite table. Curieuse, elle souleva le couvercle, et lorsqu'elle comprit qu'il s'agissait de lettres, elle remit le tout en place.

Un médecin arriva trente minutes plus tard. Un homme âgé, grassouillet, à la physionomie bon enfant. Mina l'introduisit dans la pièce, sans que cela ne tire Izi du sommeil. Elle dut raconter comment elle l'avait trouvée un peu plus tôt avant que le professionnel ne s'intéresse à la patiente. Posant une fesse sur le lit, il entreprit de réveiller la jeune femme. Après quelques tentatives orales, il entreprit de lui tapoter la joue.

- Izi, réveillez-vous. Je suis le médecin.

La *petite vierge* ouvrit les yeux à moitié, puis après les avoir écarquillés subitement, elle frappa violemment le vieil homme à la gorge. Ce dernier tomba sur le sol en serrant les mains autour de son cou meurtri, tout en cherchant à faire passer l'air par sa trachée écrasée.

- Non ! cria Mina, c'est le médecin ! Calme-toi, Izi.

Confuse, cette dernière reprit contact avec la réalité.

- Désolée, je... j'ai cru que j'étais attaquée.

Toujours assis au sol, le médecin tentait de reprendre haleine, jusqu'à ce que Mina lui demande :

- Ça va, docteur Pigam ?

Pour toute réponse, il fit un signe affirmatif de la tête, incapable d'émettre le moindre son. Au bout de

quelques minutes, il retrouva l'usage de la parole.

- Seigneur, je ne sais pas si tu as besoin d'un médecin, mais je sais toutefois que tu n'as pas besoin d'un garde du corps.
- Désolée, répéta Izi.
- Je survivrai, la rassura Pigam en se remettant debout avec difficulté et en massant sa gorge douloureuse. Alors, qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je ne sais pas, peut-être est-ce l'accumulation de fatigue et de stress des dernières semaines. Je me sens épuisée, j'ai mal dans tous les muscles et j'ai de la difficulté à tourner la tête.
- Hum... laisse-moi t'examiner.

Le médecin procéda à un examen de routine, puis sortit un appareil de la grosseur d'un téléphone portable avant de passer à Izi deux petites tiges faites de ce qui ressemblait à de la pierre poreuse.

- Je veux que tu imprègnes cette tige avec ta salive et l'autre, de tes sécrétions vaginales.

Un peu mal à l'aise, Izi s'exécuta le plus discrètement possible. Ceci fait, le docteur s'empara des deux tiges et les glissa dans les ouvertures de l'appareil. À l'aide d'une troisième tige transparente, il préleva du sang sur le bras de la patiente sans qu'elle ressente le moindre effet de piqûre et introduisit ce dernier prélèvement dans l'appareil. Il parut étonné du résultat.

- Quel âge as-tu ? demanda-t-il.
 - Trente-six ans, indiqua Izi.
 - C'est étrange... tu souffres de Célestine.
 - Qu'est-ce que c'est ?
 - Une maladie qui se manifeste habituellement chez les adolescentes, jamais chez les adultes. Ce n'est pas vraiment contagieux, mais c'est tout de même sérieux. Je me demande comment tu as pu attraper ça. Tu as été en contact avec des jeunes filles ?
 - Oui, au port d'Érunane. L'une d'elles m'a embrassée pour me souhaiter bon voyage.
 - Eh bien, c'était un baiser empoisonné. Elle doit être malade à l'heure qu'il est.
 - Ça se soigne ?
 - Pas vraiment. On peut atténuer les douleurs musculaires, mais pour ce qui est de l'immense fatigue, c'est une question de temps. La plupart des jeunes filles s'en sortent bien, à moins que la maladie soit jumelée à d'autres problèmes de santé.
 - Combien de temps ? s'enquit Izi.
 - Dans certains cas, presque toute une année, cela dépend.
 - Si longtemps ? s'étonna Izi.
 - Parfois oui. Il n'y a rien que nous puissions faire.
- Manos fut consterné en apprenant la nouvelle, d'autant plus qu'Izi refusa de le suivre à Birsat.
- Je n'ai pas envie que tu viennes t'apitoyer sur mon sort, jour après jour, lui avait-elle signifié. Mina va s'occuper de moi. Quand je serai guérie, j'irai te retrouver là-bas.

Si Manos comprit qu'il était inutile d'insister, Maëllus, lui, réussit à la convaincre de prendre l'appartement d'Ulcé, le temps de sa convalescence. Beaucoup plus vaste et ensoleillé, l'endroit serait plus agréable. Puisque la maladie d'Izi n'exigeait pas de traitement particulier, il n'était pas nécessaire de l'hospitaliser. De plus, l'appartement communiquait directement avec celui de Maëllus. Devant la réticence de sa fille, celui-ci ajouta :

- Je serai discret, sois sans crainte. Tu ne me trouveras pas à te tenir la main chaque fois que tu ouvriras les yeux. C'est seulement pour me donner l'illusion de remplir mon devoir de père et de m'assurer d'être à proximité.

Rassurée à l'idée que Maëllus n'avait pas l'intention de se convertir en infirmier particulier, Izi finit par accepter.

8.

Le lendemain, comme convenu, Izi fut déménagée dans l'appartement d'Ulcé. Manos se joignit à elle pour le souper, mais la journée était venue à bout des dernières forces de la jeune femme. Manos la quitta donc pour rejoindre son oncle et Ulcé dans l'appartement voisin.

Lorsqu'il les trouva, les deux hommes regardaient les informations sur l'écran du salon. Il était question de l'arrivée de la *petite vierge* sur le continent. Le commentateur expliquait que la jeune femme ne pourrait donner d'entrevues avant plusieurs mois, car elle avait contracté la Célestine au port d'Érunane. Il enchaîna en parlant de Colonia et des deux mille volontaires recrutés, desquels seulement trois cents seraient sélectionnés pour effectuer le grand voyage sur Terre dans le cadre d'une étude scientifique. Puis suivirent les informations auxquelles les Ibrissiens étaient habitués. Les deux bombes avaient été lâchées coup sur coup, sans plus d'explications. Maëllus coupa la diffusion de l'émission et une vue de mont Sit apparut à l'écran. Se tournant vers son neveu, il lui dit :

– Izi est officiellement parmi nous, maintenant. Et la colonisation de la Terre devient quelque chose de concret pour le peuple.

– Les autorités se sont montrées avares d'explications. Les gens auront des questions, spécifia Manos.

– Des centaines, même. C'est pourquoi il valait mieux les attendre que de répondre à celles qui n'ont pas encore été posées.

– Ça risque d'être interprété comme un manque de transparence, non ?

– Une entrevue avec Polus est déjà prévue afin qu'il puisse répondre à toutes les questions concernant le projet Colonia. Enfin, en plus d'expliquer comment Izi a pu être récupérée, Silce se chargera de faire connaître les dispositions qui conduiront au démantèlement de l'île, informa Maëllus.

– Ce ne serait pas plutôt aux autorités religieuses de commenter ces faits ?

– C'est le prix des concessions que nous avons dû faire pour obtenir l'approbation du Conseil civil. Si nous avions échoué, Polus et moi en aurions porté le blâme. Maintenant, Silce va se pavaner comme s'il avait tout orchestré, alors qu'il n'a fait qu'accepter de ne pas nous mettre de bâtons dans les roues.

– Plutôt vexant.

– Pas du tout. Il aurait préféré de loin me voir disparaître du Conseil religieux avec Polus. Il n'a jamais cru que nous puissions réussir. En réalité ; cela a affaibli sa position au Conseil et crois-moi, je n'ai pas fini de le surprendre.

– Comment ça ?

– C'est mon petit secret.

– Tu ne l'aimes pas beaucoup, on dirait.

– C'est un homme remarquable qui possède de grandes qualités.

– Et ?

– Et j'ai toujours eu envie de lui mettre mon pied au cul. Je dois souffrir d'un gène malfaisant, j'imagine.

Ulcé et Manos rirent de la blague, jusqu'à ce que le second admette :

– Je l'ai toujours trouvé prétentieux.

– Il est tellement sûr de lui qu'il se torche les yeux fermés, renchérit Maëllus en souriant.

– À propos de tes petits secrets, poursuivit Manos, Izi a une théorie concernant ta hâte et tes mystères au sujet de Colonia.

– Intéressant, laissa entendre Maëllus, plus sérieux et visiblement intrigué.

– Elle croit que tu as peut-être eu une vision qui t'a fait voir la fin d'Ibris et que c'est pour cette raison que tu cherches à faire avancer les choses avec tant de hâte. Tu garderais cette vision secrète pour ne pas provoquer de panique inutile.

Maëllus et Ulcé se regardèrent comme si Manos avait dit quelque chose de drôle, mais leurs expressions semblaient plus ambivalentes que révélatrices.

– J'ai manqué la cible ? demanda le scientifique.

– Oui et non, répondit son oncle.

– Ce n'est pas une réponse.

– As-tu décidé de faire le voyage sur terre avec Izi ? demanda Maëllus en éludant la question.

- Si elle est complètement rétablie d'ici là. Sinon, je reste avec elle.
- Elle le sera, dit Maëllus, visiblement satisfait.
- Vas-tu finir par m'en dire un peu plus ?
- Une fois sur Terre, je répondrai à toutes tes questions.
- Ne me dis pas que tu as l'intention de faire le voyage ! s'étonna Manos.
- Non. Je suis beaucoup trop vieux, mais Ulcé va vous accompagner. C'est plus que mon confident, c'est mon confesseur. Il connaît tous mes petits secrets.
- Depuis quand le Conseil religieux a-t-il un droit de regard sur les équipages des vaisseaux ? interrogea Manos, surpris.
- Depuis que le Conseil civil prend le crédit de nos réussites. De plus, l'exploration spatiale relève du civil, mais Colonia a toujours été le projet du Conseil religieux.
- Comme d'habitude, je vais te quitter avec plus de questions que de réponses, se plaignit Manos.
- Bah ! Tu te poses trop de questions, mon neveu. Trinquons à notre réussite, à l'amour et à toutes les questions demeurées sans réponses.

Deux jours plus tard, Manos quittait Taroune pour rejoindre Birsat, avec le désagréable sentiment d'avoir perdu le contrôle de sa vie. Le voyage sur Terre pouvait s'avérer une aventure excitante, mais à bord de Colonia, avec trois cents prisonniers, c'était une autre paire de manches. Ce vaisseau n'avait pas fait ses preuves et même s'il n'osait l'avouer tout haut, il redoutait qu'un problème n'entraîne une catastrophe.

Son oncle avait plaidé qu'Izi amènerait un sentiment de sécurité aux prisonniers et qu'en plus, elle serait à même de rétablir les choses si leurs humeurs posaient problème. Manos ne pouvait dire ouvertement qu'il aurait préféré faire le voyage à bord de Transporteur avec elle, car ce serait avouer son manque de confiance envers Colonia. De plus, tous ces mystères à propos des réponses qu'il trouverait sur Terre l'agaçaient. Il aurait préféré retourner à Birsat avec Izi, avoir la chance de l'appivoiser pour vivre leur amour comme un couple normal et profiter de sa présence, des petites choses de la vie qui apporte le bonheur tranquille.

Maëllus avait le don de tout compliquer. Et il fallait qu'en plus, Izi tombe malade. Comme si son séjour sur Érunane n'avait pas été assez éprouvant ! Que pouvait-il y faire, sinon suivre le courant ? Il ne lui restait plus qu'à travailler d'arrache-pied pour que Colonia soit le plus sécuritaire possible. Pour le reste, c'était hors de son contrôle.

9.

Dix ans déjà. Dernièrement, j'ai pu enfin prendre de tes nouvelles. J'ai fait la connaissance d'un homme, il y a un peu plus d'un an. Il était au palais de justice, où il devait être jugé pour meurtre. Il avait un grave problème de violence et d'alcool. Il gagnait sa vie comme combattant professionnel, mais visiblement, l'arène ne lui suffisait pas.

Tu as dû le voir, ma fille. Grand, large, musclé, le visage d'une brute. Quelque chose m'a poussé vers lui. Derrière son regard agressif, il y avait quelque chose de... disons... honorable. Cette colère qu'il semblait vouer à tout le monde était avant tout tournée vers lui-même. J'ai demandé à lui parler seul à seul, avant son procès. Ses gardiens n'étant pas du tout d'accord, j'ai dû leur fournir un document pour prendre l'entière responsabilité de cette démarche avant qu'ils ne consentent à me le permettre. Une fois seul avec le prévenu, je lui ai dit :

- Tu crois que le fait de te punir te sauvera de tes péchés, mais c'est une erreur. Là où ils t'enverront, tu en commettras des pires et rien ne te sauvera.*
- Tu as probablement raison, répliqua-t-il après un moment de silence. Je me jetterai dans la mer ou du haut d'une montagne.*
- Trop facile et inefficace.*
- Que veux-tu que je fasse, alors ?*
- Te pardonner et pardonner à ceux qui t'ont fait du mal.*
- J'en suis incapable.*
- Tu parles comme un lâche.*
- Je ne suis pas un lâche.*
- Alors, tu vas me le prouver.*

Il a accepté mon offre, et donc, je me suis porté garant de lui pour éviter qu'il soit déporté sur Érunane. Après une cure de désintoxication et une thérapie, j'en ai fait mon secrétaire particulier, mais avant, je l'ai envoyé espionner l'île afin de rendre compte de la situation aux deux Conseils. La chose fut aisée puisque sa réputation était connue du grand public, tout comme son verdict de culpabilité. Personne ne se soucia du délai passé entre sa condamnation et sa déportation.

Cet homme se nomme Ulcé. Il m'a appris que sur l'île, tu as un protecteur ayant un parcours similaire au sien. Il a lui-même connu Féri dans son jeune âge.

Après cent cinquante jours, nous l'avons rapatrié sur le continent et les deux Conseils ont pu profiter d'un portrait détaillé quant à la situation des prisonniers envoyés sur l'île. Ce n'était pas le premier espion à séjourner sur Érunane, mais c'est celui qui s'approcha le plus du pouvoir.

Ta mère attend son sixième enfant, ce qui embarrasse de plus en plus le Conseil religieux. Pour moi, il s'agit d'une bonne nouvelle. Cela signifie qu'ils se verront forcés d'intervenir plus rapidement. Ulcé m'a assuré que tu semblais une enfant heureuse, que les gens t'aiment et qu'ils prennent bien soin de toi. Tu es le symbole de délivrance pour les ouvriers et une intouchable pour les soldats.

Ces nouvelles m'ont été d'un réconfort indispensable. J'avais besoin qu'on me dise que je ne t'avais pas abandonnée à la misère ou à quelque chose de plus vil encore. En dépit de cela, je souhaite te récupérer avec encore plus d'ardeur. Je suis jaloux de ces gens qui te privent de ma présence. Au plus profond de mon âme, je sais qu'un jour nous serons réunis. Mais cela ne fait qu'attiser ma douleur, puisque je ne puis me résoudre à faire le deuil de ta présence.

Je t'aime, ma fille. D'un amour puissant, comme seul l'attente peut en causer. Le temps, c'est le souffle d'air qui embrasse le feu des amours impossibles.

Ton père Maëllus Gallos Tiksa

Izi replia la feuille. Les lettres de Maëllus constituaient un inévitable retour vers le passé, en plus de lui faire revivre sa vie à travers les yeux d'une tierce personne. Maintenant, elle mesurait toute la complexité de la situation qu'avait provoquée sa naissance sur l'île.

En même temps, elle apprenait à connaître son père. Celui qu'elle imaginait comme un homme puissant qui l'avait abandonnée sur l'île apparaissait sous un autre jour. Un être humain, tourmenté par son échec à ramener sa fille unique auprès de lui. Un père qui l'aimait à un point qu'elle ne put s'empêcher de revenir à cette lettre troublante qui correspondait à son deuxième anniversaire.

Cher trésor,

Je suis inquiet, la mort est à nos portes. Ce n'est pas le genre de propos dont un père devrait faire part à sa fille le jour de son anniversaire. Mais à qui d'autre me confier ? Ce que je veux partager avec toi, je ne l'ai encore fait avec personne. Quand tu liras cette lettre, il s'agira du passé. Ce qui passerait pour folie ou spéculation aujourd'hui prendra peut-être un sens dans le futur. Il y a quelque temps, j'ai fait part d'une vision au Conseil : une épidémie majeure emportant une grande partie de notre population. La chose est ici. Elle a déjà un nom, le scorcis. Ce virus s'attaque au système sanguin et provoque une hémorragie interne qui devient fatale après quelques jours. Les foyers d'infection se sont déclarés simultanément dans plusieurs villes, ce qui est inhabituel. Normalement, ce genre d'infection a un point d'origine et s'étend par la suite. Plus de quatre cents millions de personnes sont décédées en quelques mois et aucun vaccin ne s'est avéré efficace. Toute la population est paralysée et vit dans la peur.

J'ai convaincu les autorités de cesser les déportations, jusqu'à ce que la situation soit maîtrisée. Ces derniers jours, j'ai eu une autre vision, encore plus troublante que l'apparition du scorcis. Ceux qui survivront à cette maladie subiront une importante mutation. J'ai vu des choses que je n'ose même pas révéler. Je n'arrive plus à comprendre ce qui se passe et encore moins ces visions aussi étranges que déroutantes.

J'ai peur pour nous, Izi, et je prie Dieu de m'éclairer. Soit je n'arrive plus à comprendre son langage, soit je deviens fou. Je garde la foi, malgré tout. Espérons qu'il mette un peu de lumière parmi les ombres qui encombrant mon esprit. Pour la première fois, j'ai peur de la mort. Ces images dans ma tête troublent mon esprit, encore plus que les morts du scorcis.

Pardonne-moi, c'est ton anniversaire et comme un vieil imbécile, je t'abreuve de mes terreurs. Je m'accroche à l'amour que j'ai pour toi et à l'espoir de te retrouver un jour. En fait, je sais que je te retrouverai un jour. Peut-être pourras-tu alors m'expliquer l'origine de ces terreurs et nous en rirons ensemble.

Je te l'ai déjà écrit... Tu es une protectrice. C'est toi qui m'empêches de sombrer dans la folie.

Je t'aime et t'espère, comme le monde espère la lumière.

Ton père Maëllus Gallos Tiksa

Izi demeura interdite. La peur et la confusion présentes dans cette lettre s'étaient introduites en elle, comme un mauvais breuvage qu'on l'aurait forcée à boire.

Trente-quatre ans plus tard, elle n'avait aucune explication à lui donner. L'épidémie de scorcis était terminée depuis longtemps. Mis à part l'inquiétante progression de l'infertilité, aucune mutation n'avait affligé la population d'Ibris. Qu'est-ce qui avait pu troubler Maëllus à ce point ? Qu'avait-il vu pour lui inspirer une si grande terreur ?

Il fallait qu'elle parle à son père au sujet de cette lettre. Si elle n'avait pas d'explications à lui présenter, peut-être que lui, après toutes ces années, en avait trouvé une.

Pendant ce temps, sur Érunane...

La fuite d'Izi avait laissé des traces sur Érunane. Féri et Issaël le vécurent comme un deuil, chacun de leur côté. Quant à Zébul, celui-ci était entré dans une colère noire. Il alla presque jusqu'à prétendre que les gardes auraient dû l'abattre.

C'est Sando qui l'empêcha de dire une bêtise qui aurait pu lui coûter cher. Le chef en voulait à Féri, qu'il accusait d'être au courant du projet de sa belle-fille. À sa défense, ce dernier rétorqua qu'il n'était pas au courant, mais que s'il l'avait su, il ne l'aurait pas empêché. La réponse avait le mérite d'être franche. Zébul savait qu'il n'y avait que deux personnes pour qui le général mettrait de côté sa loyauté envers lui : Izi et Lougg, qu'il avait toujours considéré comme ses enfants.

Issaël avait aussi contribué à sa mauvaise humeur en lui disant qu'il était le seul à ne pas s'être aperçu qu'Izi et Manos étaient amoureux. Tout ce qui restait à Zébul pour assouvir son envie de vengeance se résumait à sa victoire sur Koll : le cadeau d'adieu de sa belle-fille, en quelque sorte. Mais encore là, Sando freina ses ardeurs.

Le père et le fils étaient seuls dans la grande pièce qui servait de bureau à Zébul. Le soleil radieux qui entrait par la porte faisait briller les objets d'art en métal précieux, tout en améliorant la définition du grand tapis aux motifs géométriques posé au sol.

– Je devrais te confier le commandement de l'armée et rétrograder Féri pour lui apprendre qui est le maître, dit Zébul.

– Il n'y a pas si longtemps, tu me disais toi-même que Féri avait une telle emprise sur l'armée qu'il serait dangereux de se le mettre à dos. Je crois que tu avais raison. Maintenant que Koll n'est plus une menace, tu devrais faire la paix avec lui. Tu ne peux pas l'accuser de déloyauté puisqu'il n'était pas au courant pour Izi.

– Il n'était pas au courant, mais s'il l'avait été, il n'aurait rien fait pour l'en empêcher.

– Nous savions tous qu'il aurait fait n'importe quoi pour Izi. Et ce qui est fait est fait. Je crois que la meilleure stratégie est de faire comme si nous l'avions volontairement laissé partir. Même sur le continent, c'est encore une idole pour le peuple. Si les gens sentent que tu la détestes, cela se retournera contre nous.

Comprenant la justesse de l'analyse de Sando, Zébul abdiqua.

– Si au moins elle m'avait demandé ma permission.

– Tu la lui aurais donnée ? interrogea Sando.

– Nous aurions pu négocier de meilleures conditions.

– Qu'aurais-tu voulu de plus ?

– Une dizaine d'années supplémentaires avant le démantèlement. Ainsi, tu aurais eu l'occasion de régner sur l'île.

– Régner sur des vieillards ? C'est sans intérêt. Je préfère de loin tenter ma chance sur cette planète où je pourrai fonder une famille.

– Ici, nous régnons sur une population de deux millions de personnes. Là-bas, tu seras le chef d'un groupe qui n'atteindra pas un millier d'individus, sans compter les risques et les conditions de vie difficiles. Je ne te comprends pas de laisser tout ce que tu as ici. Au pire, fais-toi une vie sur le continent. Mais ce projet de colonisation, c'est la mort ou la misère.

– J'ai vingt-neuf ans, et j'ai peut-être encore cinquante années de vie active devant moi. Qui te dit qu'à ma mort, je ne serai pas à la tête d'une nouvelle civilisation qui comptera plus de dix mille individus ?

– Qu'est-ce que tu penses ? D'après ce que disait Posi, même lorsque les femmes vous auront rejoints, il n'y a probablement que le tiers d'entre vous qui survivra. Disons cent couples qui auraient cinq enfants en moyenne... cela ne ferait même pas mille personnes.

– Ils en enverront d'autres.

– Qui t'a dit ça ?

– Personne, mais je crois qu'ils enverront des prisonniers non stérilisés sur la Terre. Cette planète pourrait devenir la seconde Érunane. Tu as vu comment ils tenaient à cette expérience ? Je suis sûr que nous ne serons que le commencement. Ils offriront aux prisonniers qui montrent de bonnes dispositions la chance d'être déportés sur la Terre. Ici, nous avons prouvé qu'avec des règles rigides, nous pouvons vivre en société avec les pires individus. Ils ne veulent pas coloniser cette planète dans le simple but de se livrer à une expérience. J'en

suis convaincu.

Zébul réfléchit à cette dernière hypothèse, pour conclure qu'il n'était pas déraisonnable de croire qu'elle était plausible.

- Peut-être, convint-il, mais cela ne change rien aux conditions misérables qui te pourriront la vie.
- Les premières années, oui. Mais par la suite, la technologie et le nombre d'habitants ne pourront que jouer en notre faveur. Les gens qui sont derrière ce projet auront tout intérêt à améliorer nos conditions.
- Tu te vois déjà le maître d'une nouvelle civilisation, signifia Zébul, en constatant que rien n'atténuerait l'enthousiasme de son fils.
- Moi et ma descendance, répondit ce dernier.
- Eh bien, buvons à cela ! proposa Zébul en prenant le verre de houla posé devant lui. Puisque ta descendance sera aussi la mienne !

Après le toast, Zébul reprit :

- Il ne reste plus qu'à exterminer tous les sympathisants de Koll qui ne sont pas restés pris au piège avec lui. J'aurai au moins cette satisfaction.
- J'ai autre chose à te suggérer, dit Sando.
- Quoi donc ?
- Annonce que tu donneras l'amnistie à tous les partisans de Koll qui se dévoileront d'ici dix jours. Que c'est une demande qu'Izi t'a faite avant son départ. Ceux qui accepteront ta proposition auront tôt fait de dénoncer les anciens collaborateurs. En plus, cela laissera sous-entendre que tu étais au courant du départ d'Izi, que tu es désormais la personne qui exécute les volontés de leur chère *petite vierge*.

Zébul se fendit le visage d'un large sourire lorsqu'il répliqua :

- Toi, tu es mon fils, pas de doute.
- Merci du compliment, répondit Sando en souriant à son tour.
- Tu vas t'occuper du comité de réception des repentants de Koll ?
- Non, je veux m'occuper de la sélection des volontaires pour Colonia. Comme il ne reste que cent jours avant le départ, je dois m'y consacrer à plein temps. Tu comprends l'importance que cela a pour moi ?
- Bien sûr. Mais il faut être un fin diplomate pour briguer ce poste. Féri et ses seconds effraieront les gens qui seront prêts à se compromettre et aucun de tes frères n'a ce qu'il faut.
- Véga aurait très bien fait l'affaire, s'il ne s'était pas conduit comme un imbécile.
- Inutile de me le rappeler, c'était quand même mon fils.

Le silence tomba entre les deux hommes, jusqu'à ce que Zébul le rompe le premier.

- Je crois savoir à qui je vais confier cette mission.
- À qui ? demanda Sando.
- À Brèma. Elle voit déjà beaucoup de monde. Elle sera plus facile d'approche pour les traîtres qui refusent d'être identifiés. Comme tu l'as si bien suggéré, je lui dirai que j'entends exécuter la dernière volonté d'Izi en offrant l'amnistie aux partisans de Koll.
- Elle ne te croira pas, prévint Sando.
- J'imagine que non. Mais je pense pouvoir la convaincre que je respecterai ma parole envers ces hommes. C'est mon intention, d'ailleurs. Seulement, s'ils veulent conserver le privilège d'être soldats, ils devront collaborer. Sans quoi, je les envoie trimer dans les mines.
- Hum ! Brèma fera une excellente ambassadrice. Les gens auront beaucoup plus de facilité à croire qu'elle exécute la volonté d'Izi. Il ne te reste plus qu'à faire la paix avec Féri et Manos.
- Puisque nous avons tous une petite victoire à célébrer et qu'une retraite dorée nous attend, pourquoi pas ?
- Tout à fait, approuva Sando en portant le verre à ses lèvres.

11.

Maëllus avait été heureux qu'Izi l'invite à partager son souper. Après le repas, passé à se raconter des bouts de leur vie, Izi tendit la lettre de son deuxième anniversaire à son père, en lui précisant qu'elle n'avait aucune explication à lui fournir en lien avec ces écrits. Maëllus, qui ne semblait pas se rappeler du contenu de cette lettre, la lut en bougeant silencieusement les lèvres. Son visage s'assombrissait à mesure que sa lecture avançait. Il remit le papier à Izi, avant de s'adosser à son siège.

– Alors ? demanda la jeune femme.

– Seigneur, je t'ai écrit toutes ses lettres à la façon dont j'aurais tenu un journal intime, sans jamais les relire. Je n'avais pas le souvenir d'y avoir écrit des choses aussi sombres. Tu dois te demander quel genre de fou tu as pour père.

– Je me demande surtout quelle vision tu as eue pour écrire quelque chose d'aussi noir ?

– Je te mentirais en te disant que je ne m'en rappelle plus. Mais je n'ai toujours pas d'explication. C'était peut-être simplement un cauchemar qu'à l'époque, j'ai interprété comme une vision.

– Qu'est-ce que c'était ?

Maëllus soupira avant de poursuivre.

– Si seulement je le savais moi-même... j'ai vu... quelque chose ressemblant à des êtres conçus à notre image, sauf qu'ils étaient repoussants. On aurait dit des Ibrissiens rachitiques souffrant d'encéphalite. Ils cherchaient un moyen de perpétuer leur race, mais n'arrivaient plus à se reproduire. Pour y parvenir, ils tentaient de créer des gènes mutants chez des animaux. Ces images portaient le désespoir des condamnés qui s'accrochent inutilement à la vie. C'était pathétique, tellement déprimant et vain, que ça en devenait horrible.

– Je vois, fit Izi. Si à l'époque, tu croyais qu'il s'agissait d'une vision, pourquoi parles-tu de cauchemar, aujourd'hui ?

– J'ai eu d'autres visions, plus tard, qui, disons, entraient en contradiction avec celles-ci. C'est pour cette raison que je crois maintenant qu'il s'agissait d'un cauchemar, ou plutôt, d'un mauvais tour de ma conscience.

– Ces autres visions, qu'est-ce que c'étaient ?

– La renaissance des Ibrissiens sur Terre. Un nouveau monde où tout repart à zéro.

– Avec les pires d'entre nous pour fondateurs.

– Pas pour fondateurs. Un monde ne se fonde pas en une génération. Ces quelques individus seront en fait des géniteurs. Ce sont leurs enfants qui façonneront ce monde.

– Mais avec quelles valeurs ces premiers géniteurs éduqueront-ils leurs enfants ?

– C'est pour cette raison qu'ils feront l'objet d'une sélection rigoureuse. Les criminels ne sont pas tous nécessairement de mauvais parents. Pas plus que les gens honnêtes ne sont à l'abri d'erreurs significatives envers leur progéniture. Toi et moi en sommes la preuve vivante.

– Je veux bien te croire, mais ça demeure un risque.

– Quand tu verras ce monde, Izi, tu sauras qu'il est fait pour nous. Ce n'est pas un risque, c'est un incontournable. Si nous tournons le dos à cette opportunité, c'est peut-être la vision de cette lettre qui se concrétisera.

– Encore faudra-t-il que je sois guérie avant le départ de Colonia.

– As-tu lu toutes mes lettres ?

– Non, seulement les quinze premières. Je les savoure ; ce sont des cadeaux d'anniversaire, après tout. Je ne peux pas toutes les recevoir dans la même journée.

– Très juste. L'une d'elles t'apprendra pourquoi je sais que tu seras guérie à temps pour le voyage.

– Pourquoi ne pas me le dire de ta propre bouche ? Cela a sans doute à voir avec cette vision de moi et Manos sur Terre... J'ai fait ce rêve, moi aussi.

– Vraiment ! s'étonna Maëllus. Raconte-moi.

– Ah ! Rien à voir avec les visions d'un prophète. En fait, il s'agit juste d'un simple rêve. Je suis avec Manos dans le marais, et nous avançons tous les deux. Nous sommes inquiets, mais... comment dirai-je... euphorique en même temps. Puis lentement, le marais se transforme, les arbres deviennent démesurés, la faune et la flore n'ont plus rien de commun avec ce que je connais. L'inquiétude est toujours là, mais la joie aussi. Je me sens bien. Je me sens à ma place, avec lui, loin du monde connu. Il y a des regards qui nous observent, à l'abri dans la forêt, mais ils ne sont pas menaçants ; ils contribuent plutôt à ce sentiment de bien-être. Parfois, même, je crois entendre le rire d'un enfant. Je marche un peu derrière Manos qui se retourne souvent pour me

sourire. Mais je reste derrière, car ce qui m'inquiète est derrière nous. J'ai peur qu'ils me le prennent, si je ne me tiens pas entre eux. Je sais que nous allons vers la sécurité et que là, je pourrai enfin l'aimer à ma guise...

– C'est tout ! interrogea Maëllus.

– C'est tout. Je m'éveille à ce moment-là, invariablement. Ce qui est drôle, c'est que dans ce rêve, Manos est différent. Je sais que c'est lui, mais il est plus serein et il n'a pas le même visage. On dirait un être sur qui la mort n'a pas d'emprise. Pourtant, je sens le besoin de le protéger... C'est conforme à la vision que tu as eue ?

– Plutôt, oui. Mais toi, tu es dans ta tête. Moi, je suis dans celle de Manos.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– La plupart du temps, lorsque j'ai des visions à propos du futur, c'est comme si j'entrais dans la tête d'une personne et j'avais accès à sa mémoire.

– Je ne m'imaginai pas que ça se passait comme ça.

– La plupart des gens s'imaginent que Dieu s'installe sur le coin de notre lit pour nous livrer un message.

– Ça ne peut pas être le cas ?

– Pas d'après mon expérience, Dieu n'est pas un être doué de forme. En fait, remonte aussi loin que tu peux dans les écritures et tu ne trouveras jamais personne pour t'en faire la description. Les prophètes et les saints racontent avoir été en sa présence, mais jamais personne n'a vu de forme ou de visage.

– Qu'est-il, alors ?

– C'est la connaissance, la lumière. Les rares fois où il m'a frôlé, j'ai senti que toute la connaissance du monde était à ma portée. Le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'une seule chose pour lui. Le plus étonnant, c'est que cette connaissance est une source d'amour et de plénitude. Ça n'a rien de théorique ou de rationnel, c'est émotionnel.

– Tu es un peu bizarre, Maëllus.

– Je sais. C'est la faute de mes parents. Ni l'un ni l'autre n'était très joli et les deux m'ont transmis le pire de ce qu'ils possédaient.

Maëllus rigola de sa propre blague, ce qui fit rire Izi à son tour.

– Si tu savais le bonheur que j'ai à te voir rire, à t'avoir près de moi, confessa le vieil homme.

– Tu deviens sentimental, lui signifia Izi.

– Non, à mon âge, on devient seulement gâteux ; rien à voir avec les sentiments.

– Tu me rassures.

– Je vais te laisser te reposer. Je dois aller pleurer de bonheur dans ma chambre.

– Attends ! l'arrêta Izi. Tu ne m'as pas raconté ta vision au sujet de moi et de Manos.

– C'est écrit dans mes lettres, indiqua le vieillard en déposant un baiser sur la tête de sa fille.

– Tu m'énerves ! le gronda-t-elle.

– C'est l'effet que je fais à tout le monde. Bonne nuit, trésor.

La réplique fut avortée par une porte close.

Le temps passa, temps durant lequel Izi réussit à s'astreindre à ne lire qu'une seule lettre par jour. Elle réalisa l'importance du scorcis et la prise de conscience du peuple après cette épreuve. Érunane devint un sujet de conversation, puisque pour certains, il fallait identifier la faute et le responsable de ce malheur.

Par contre, la lettre de son seizième anniversaire tranchait avec le contenu des autres missives. Si ces dernières livraient un compte-rendu de la vie de Maëllus, la seizième s'inspirait plutôt de sa vie à elle, comme si son auteur avait partagé des moments de son intimité.

Chère fille,

Plus que jamais, je sens que je devrais être à tes côtés. Je ne sais pas ce qui m'inspire ces sentiments, mais je te sens perdue et seule. Pourquoi ? Je ne le sais pas. Tu es à un âge difficile. Peut-être est-ce seulement maintenant que tu réalises que je t'ai abandonnée, que la vie t'a imposé un lieu de résidence qui n'aurait pas dû être le tien.

L'adolescence est souvent une période de frustration où l'on confond ce qui est nécessaire avec l'injustice. C'est l'âge où l'on prend conscience que notre destinée est entre nos mains, sans avoir la maturité pour effectuer des choix éclairés. Tu dois m'en vouloir et tu as raison. Mais je ne peux rien y faire. Je ne

sais pas ce qui te trouble, mais tu dois faire confiance au temps. Avec lui, l'incompréhensible trouve une explication. Les peines s'adoucissent, les drames se transforment en histoires.

Bien sûr, le passé laisse quelquefois des cicatrices et on se reproche de ne pas avoir su éviter les blessures. Mais les pires marques ne sont pas celles que nous portons, ce sont celles qu'on a infligées. Les victimes ont souvent tendance à se blâmer davantage que leur agresseur. Cela fait partie de leur nature propre.

Ne tombe pas dans le piège de ceux qui prennent la responsabilité de tous leurs malheurs. Imagine que notre existence est à l'image de billes lancées par la main de Dieu sur une surface où la résistance est inexistante. Certaines roulent sur une voie unique, plusieurs se croisent, d'autres se frappent. Ce n'est que le fruit d'un principe de cause à effet, ni plus ni moins. Tu as un certain contrôle sur ta vie, très peu sur celle des autres.

Alors, fais de ton mieux, sans trop te soucier de ce qui arrive. Personne ne sauvera le monde puisqu'il est voué à l'extinction. Cherche plutôt le bonheur. Cette petite bête immortelle que le mal tente d'exterminer. Elle t'accompagnera dans cette vie et te suivra dans l'autre, puisque c'est un animal d'esprit et non de corps.

Je t'aime ! Mon cœur est avec toi. Puis-je avoir semé un peu d'espoir dans le jardin de ta vie.

Ton père Maëllus Gallos Tiksa

C'était l'année où Izi avait été victime de la tentative d'agression de Zébul. L'année où elle avait pris conscience que son don de préséance était unique, où rien dans sa vie n'allait comme elle le voulait. À cette période, la lettre de Maëllus aurait certes été bienvenue.

Inévitablement, le rappel de cette première agression fit resurgir des images de la seconde, beaucoup plus violente. Ce sentiment coupable d'avoir été sali au point où seule la mort semble pouvoir effacer ce type de tache dans l'esprit des victimes de viol était demeuré pernicieux chez elle. Izi réalisa que depuis cet événement, elle ressentait un malaise face aux attentes sexuelles de Manos, qu'elle n'avait toujours pas comblées. Son incapacité à accepter la chose comme un simple accident causé par un tiers la plongeait dans un état de culpabilité malsaine. Elle aurait voulu sauver le monde de toutes ces brutes.

Pendant ce temps, elle avait cessé de caresser cette petite bête appelée bonheur. Elle était pourtant toujours là, tout près : c'était Maëllus et ses lettres, c'était Mina devenue son amie, c'était son envie de Manos. Elle avait occulté le bonheur à cause de cette agression, et le temps était venu de passer à autre chose. Ce qui lui était arrivé ne serait jamais sans importance, mais puisqu'il ne s'agissait pas de son erreur, ce ne serait plus une marque. Le bonheur était tout près et elle avait bien l'intention de glisser ses doigts dans sa fourrure en le pressant contre son corps.

12.

Manos était debout, sur le pont avant d'un immense bateau, le genre de navire que prennent les vacanciers pour une croisière. Trop grand pour être amphibien, mais assez pour affronter les tempêtes, et surtout, assez rapide pour les contourner. Encore une fois, Érunane se dessinait à l'horizon. Le ciel était couvert, mais le temps était doux et les vents faibles. Il s'agissait du dernier voyage du scientifique sur l'île.

Sando, Noce et Lougg attendaient au port avec deux mille volontaires, prêts à s'embarquer sur Colonia. Les activités du port étaient paralysées à cause de l'événement. Le paquebot, tout comme le port, était encombré de gardiens armés devant servir d'escortes à l'important contingent de prisonniers.

Manos tenait à la main une serviette contenant les documents de l'entente entérinée par les Conseils civil et religieux. Le seul élément qui n'était pas respecté dans son intégrité se résumait au nombre de proches qui pourraient occuper le palais et ses environs après le rapatriement final des condamnés sur Ibris. Les autorités s'étaient gardé le privilège de faire passer ce nombre de dix mille à mille, si la sécurité du personnel qui occuperait le territoire se trouvait menacée. Une façon de signifier à Zébul que s'il n'avait pas le contrôle de ses gens, il en subirait les conséquences.

Manos avait été avisé que Sando et Noce seraient au nombre des volontaires pour Colonia. C'était en soi une bonne nouvelle, puisque l'intelligence et le leadership de Sando augmenteraient les chances de survie au groupe. Cela inquiétait tout de même le messenger, car le jeune homme était imprévisible et rusé. Colonia compterait quarante-six membres d'équipage. S'il venait à Sando l'idée de leur compliquer la vie, ce serait trois cents hommes hors de contrôle qu'il y aurait à bord. Maëllus avait raison, dans un tel scénario, la présence d'Izi constituerait un atout.

Aussitôt le bateau accosté, Manos fut conduit dans la salle de conférence du port où un comité l'attendait. Il eut la surprise d'y trouver Zébul et ses fils. L'île était donc devenue suffisamment sécuritaire pour que son roi prenne le risque de se rendre au port ?

Après une parfaite exécution de son célèbre sourire de serpent, Zébul apostropha Manos de sa langue de vipère :

- Te voilà de retour parmi nous, l'homme qui a volé le trésor du peuple d'Érunane.
- Je suis content de te voir en aussi bonne santé, répliqua Manos. On ne m'avait pas dit que tu nous ferais l'honneur de ta présence.
- J'aime bien les surprises. Nous devons avoir cela en commun.
- Pas vraiment. Je suis plutôt du genre prévisible.
- Ha ! Ha ! Ha ! Voyez qui parle. Le type qui a filé avec ma fille sous mon nez.
- Tu connais suffisamment Izi pour savoir qu'elle n'en fait qu'à sa tête. Tu m'accordes beaucoup trop d'importance.
- J'ai appris qu'elle est souffrante. Tu lui souhaiteras un prompt rétablissement de ma part.

La chose avait été dite avec dédain et une hypocrisie manifeste. Manos se retint de lui dire de se mettre ses commissions dans le cul et de se les enfoncer avec sa tête. Au lieu de quoi, il répondit poliment :

- Je n'y manquerai pas.

Voyant qu'il ne parviendrait pas à désarçonner Manos, Zébul passa à autre chose après que le messenger se soit installé devant lui à la table de conférence.

- As-tu su te montrer digne de ma confiance auprès des autorités du continent ? demanda-t-il en laissant son sarcasme de côté.
- Tout est là. Tes demandes sont acceptées dans leur intégralité, dit Manos en lui remettant un document qu'il venait de retirer de sa serviette.

Le document ne comportait que trois pages. Zébul s'engageait à fournir deux mille candidats valables pour le recrutement et devait assurer le maintien de la paix, ainsi que des conditions de vie décentes aux prisonniers qui seraient appelés à habiter l'île au cours des vingt prochaines années. En contrepartie, il lui serait permis d'occuper le palais et ses environs jusqu'à sa mort, avec dix mille prisonniers de son choix. Pendant toute cette période, les autorités civiles s'engageaient à leur assurer de bonnes conditions de vie, ainsi que les soins nécessaires pour tous.

Zébul et Sando parcoururent le texte simultanément. Soudain, l'expression du roi de l'île changea. Retournant le document face à Manos, il frappa d'un doigt impérieux un passage du texte.

- Qu'est-ce que c'est que cette arnaque ? tempêta-t-il.

Manos lut à haute voix :

– Le signataire est responsable du maintien de l'ordre et aura la responsabilité d'assurer la sécurité du personnel civil occupant le territoire partagé avec les condamnés. Si lui-même, ou des personnes choisies par lui pour cette période dite de retraite, posait des gestes mettant en danger la sécurité de nos gens, nous nous réservons le droit de réduire de dix mille à mille, le nombre de condamnés occupant le palais et ses environs. De plus, le cas échéant, l'occupation se limitera au palais pour les condamnés restants.

C'est tout à fait normal de te demander ce genre d'engagement, étant donné le nombre élevé de personnes concernées par cet arrangement, expliqua Manos.

– Ce n'est qu'une façon pour vider la ville au moindre prétexte, cracha Zébul. Tu vas retourner voir ta famille de merde et leur dire que je n'accepterai pas ces conditions.

Manos n'en pouvait plus de cette arrogance et de cet air méprisant. Dans une rage contenue, il se leva de son siège, les deux mains sur la table, et se pencha pour approcher son visage tout près de celui de son vis-à-vis.

– Izi n'est plus entre tes mains. Sando, Noce et Lougg sont libres de me suivre ou de repartir avec toi. Honile est encore sur l'île et je m'en fous complètement. Il est déjà pourri jusqu'à la moelle. Tu ne peux pas sortir ton épée et me tuer lâchement ici, car tu es sur mon territoire. Qu'est-ce qui te reste ? Toi et tes condamnés, dont personne ne se soucie. Tu ne veux pas signer cette entente ? Je m'en fiche ! Tu peux te torcher avec !

Zébul avait le visage si congestionné qu'il semblait sur le bord d'une attaque. La frustration, la rage, mais aussi la peur, déformaient ses traits. Il réussit quand même à riposter sans perdre son sang-froid.

– Vous avez besoin de nos volontaires.

– Cela fait déjà neuf ans que des condamnés plus jeunes s'entassent dans nos prisons. Crois-tu vraiment que tu es notre unique alternative ?

Manos avait pris le temps de se rasseoir. L'air était chargé d'électricité, et la dizaine de gardes armés présents dans la salle étaient prêts à prendre le contrôle de la situation. Tous retenaient leur souffle, attendant l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres.

Libéré de sa colère, Manos poursuivit plus calmement :

– Il n'y aura jamais de meilleures propositions sur la table. Soit tu acceptes, soit je retourne à Taroune pour les aviser que tu refuses. À partir de là, je crois qu'ils ne se donneront même pas la peine de te proposer une contre-offre. À toi de voir.

– J'aimerais discuter seul avec mes fils, réclama Zébul.

– Pas de problème, tu n'auras qu'à aviser les gardes à la porte quand tu seras prêt. Messieurs, dit Manos en indiquant la porte à son entourage.

Puis les gardes et Domilas, le directeur du port, lui emboîtèrent le pas jusqu'à la sortie. Lorsque la porte se referma derrière le groupe, Zébul lâcha d'une voix sifflante :

– Espèce de petit prétentieux.

Aucun de ses fils ne rajouta quoi que ce soit. Ni l'un ni l'autre n'avait l'habitude de voir leur père se faire remettre à sa place. Se tournant vers Sando, Zébul demanda :

– Tu crois qu'il bluffe ?

– Je ne crois pas, non.

– Tu as quelque chose à proposer ?

– S'il venait à manquer de flexibilité dans l'application de ces conditions, Lougg sera plus en mesure de défendre tes intérêts sur le continent que sur l'île ; nous ne pouvons plus rien y faire. Accepte sa proposition. Quant à moi, je trouverai bien le moyen de venger l'affront que Manos nous a fait, répondit Sando.

- Comment ? questionna Zébul.
- C'est trop tôt pour le dire. Mais fais-moi confiance, j'aurai le temps de lui préparer une petite surprise.

Zébul hocha la tête en signe d'assentiment, puis se tournant vers Lougg pour lui demander :

- Te crois-tu capable de défendre mes intérêts, Lougg ?
- Je ne te décevrai pas, papa.

Le roi se contenta de laisser peser son regard sur lui sans rien dire. Puis, il dit à Noce, sans quitter Lougg des yeux :

- Noce, va dire à ces trous de cul qu'ils peuvent revenir.

Lorsque Manos reprit sa place à la table de conférence, les documents étaient déjà signés. Zébul les poussa devant lui et expliqua en souriant :

- J'ai repensé à tout cela. Ce serait stupide de me mettre en froid avec mon futur gendre. Tu diras à Izi que j'ai hâte de voir mes petits-enfants.

Manos prit le document signé et le mit dans sa serviette, en faisant comme s'il n'avait rien entendu. S'adressant aux fils, il leur dit :

- L'embarquement est déjà commencé. Du mauvais temps nous oblige à précipiter le départ. Je vous laisse faire vos adieux à votre père.

Sur ce, il quitta la pièce sans un regard pour Zébul. Pour ce dernier, il s'agissait de deux offenses consécutives. Manos n'avait même pas attendu qu'il signe le document avant de commencer à faire monter les prisonniers à bord du bateau. En plus, il l'avait traité avec l'indifférence la plus totale.

13.

Six heures plus tard, le navire fendait la mer à cent kilomètres-heure. Les prisonniers étaient pratiquement tous demeurés sur le pont, goûtant l'air salin et cette impression de liberté nouvelle. Chacun d'eux portait un bracelet pouvant les paralyser grâce à des émetteurs que possédaient les gardiens. Au choix, ces derniers pouvaient agir sur tout détenu dans un rayon de dix mètres ou sur la totalité du groupe. Seuls les trois fils de Zébul avaient été dispensés de cette menotte électrique, puisqu'ils n'étaient pas des condamnés, mais des hommes libres nés sur Érunane.

L'atmosphère n'était toutefois pas à la conspiration. Les prisonniers ressemblaient à des écoliers à la fin des classes, tout à la joie et l'euphorie de quitter cet enfer, sans se soucier de ce qui les attendait. Il y avait fort à parier que ceux qui ne seraient pas retenus pour Colonia seraient moins joyeux lors de la traversée de retour.

Manos était lui aussi sorti sur le pont. Sans qu'il ne sache pourquoi, il avait envie de partager la joyeuse excitation du groupe. Aussi, il voulait montrer à ces hommes qu'il n'avait pas peur d'eux. Par pur machisme ou simple bravade, il circulait parmi les prisonniers comme s'il s'agissait de simples touristes. Ces derniers n'étaient pas indifférents au manège. Si certains lui lançaient des regards de défis, il apparaissait évident qu'un respect indéniable existait entre lui et ces hommes.

Ses aventures sur l'île lui avaient valu un statut de légende vivante. Il avait traversé le marais, échappé à Bale, négocié avec Zébul en gardant la tête haute, échappé à Koll et enfin, contribué à la fuite d'Izi. C'était suffisant pour obtenir le respect de ces individus au tempérament de mercenaire. C'est précisément cela qui flattait Manos. S'il était déjà respecté pour son travail, son intelligence et son amabilité sur le continent, ces brutes le respectaient pour son courage et sa bravoure, des qualités qui n'étaient plus requises dans la société civilisée d'Ibris.

Il était devenu un autre homme depuis son séjour sur l'île. Si Izi, une si petite femme, pouvait montrer un tel courage, il n'était pas question pour lui de ne pas être à la hauteur. Il savait que c'était ridicule de s'exposer aux risques simplement pour éprouver un sentiment aussi illusoire qu'inutile, mais cela faisait maintenant partie de sa nature.

Il s'était frayé un chemin jusqu'au bastingage pour voir le soleil se coucher sur la mer. Après un moment, les hommes qui le côtoyaient libérèrent la place. Sando en profita pour s'appuyer à ses côtés et lui dire :

– On fraye déjà avec la racaille ?

Manos lui jeta un œil, ne sachant trop si le ton se voulait amical ou provocateur. Le jeune homme paraissait s'amuser. Sando était mince et plutôt musclé, comme Manos lui-même, mais le fils de Zébul était plus petit d'une dizaine de centimètres. Pourtant, malgré sa nouvelle assurance, Manos était intimidé. Sando possédait la maîtrise et l'arrogance des personnes qui ont grandi avec la conviction qu'elles sont supérieures, et ce, dès leur plus jeune âge.

– Puisque tu les as choisis toi-même, j'imagine que ce sont des hommes honorables.

Sando éclata de rire avant de répondre :

– Des hommes qui ont de l'honneur, c'est certain. Mais qui ne trouveraient rien de déshonorant à tuer l'homme qui a permis la fuite de ma sœur.

L'allusion à Izi fit remonter la colère de Manos. Il ne supportait pas la prétention de ces gens voulant qu'Izi leur appartenait. Plissant les yeux, il regarda Sando de toute sa hauteur et riposta :

– Finissons-en avec cette histoire. Izi n'est pas votre possession. Si elle n'était pas partie avec moi, elle serait sur ce bateau aujourd'hui. Aucun accord n'aurait tenu si elle n'avait pas eu la liberté de quitter l'île. Elle a simplifié les choses à tout le monde.

Sando reçut la réplique sans rien perdre de sa sérénité.

– Ne te fâche pas. Je suis tout à fait d'accord. Je te mettais simplement en garde. Mes recrues ne sont pas tous des gentils comme moi.

– Je suis capable de me défendre, répliqua Manos.

– Ha ! Ha ! Ha ! Manos, Manos... Tu ne pourrais même pas te défendre contre moi malgré l'avantage de ta taille. Que dis-je ! Tu ne pourrais même pas te défendre contre ma sœur. Tous les hommes qui sont ici passent leur journée à s'entraîner à se battre. En plus, ils sont vicieux comme ce n'est pas permis. Si

l'un d'eux veut te faire la peau, tu n'auras même pas le temps de réagir.

- Arrête, je suis terrorisé ! ironisa Manos, piqué au vif dans sa virilité.
- Je t'aime bien, Manos, reprit plus sérieusement Sando. C'est pour ça qu'aucun de ces hommes ne lèvera le petit doigt sur toi ; mais imagine ce que ce serait si mon père était ici...
- Il ne risquerait pas de faire annuler l'entente pour une bêtise.
- Tu le sous-estimes. Il te ferait tuer pour venger l'affront que tu lui as fait. Il plaiderait ensuite qu'il ne peut être tenu responsable de tous ces hommes et surtout, il dirait que tu les as délibérément provoqués en te mêlant à eux et en mettant stupidement ta vie en danger.

Manos se rembrunit. Sando avait raison, son orgueil l'avait poussé à la stupidité.

- Lui aussi te sous-estime, poursuivit Sando. Son orgueil en a pris un coup.
- Il l'a bien cherché.
- Il a oublié une règle élémentaire. Pour user de la force, il faut posséder les armes.
- Tu es plus malin que ton père.
- Qui sait ? Ce serait déjà bien que je sois aussi malin que lui.

Sando restait une énigme pour Manos, qui n'arrivait pas à mesurer la sincérité de ses paroles. Tantôt il semblait tout à fait honnête, tantôt il avait l'impression qu'il se fichait de lui. Chose certaine, il y avait toujours un sentiment de danger imminent en sa présence.

- Qu'est-ce que tu attends de moi, au juste ?
- Devenir ton ami. Après tout, je ne suis pas un criminel.
- J'ai de la difficulté à croire que tu as passé toutes ces années sur l'île sans commettre le moindre crime. Surtout après avoir entendu le plan diabolique que tu comptais mettre sur pied pour menacer les prisonniers de l'île.
- À qui la faute ? C'est peut-être vous qui avez commis un crime en laissant des enfants grandir ici.

Manos resta muet quelques secondes. Que pouvait-il répliquer à cette évidence ?

- Probablement, sauf qu'aujourd'hui, tu es l'homme que tu es et on ne peut rien y changer. Ne le prends pas mal, mais nous n'avons rien en commun.
- Pas d'offense. En fait, ce que je veux, c'est être traité avec considération. Ce projet de colonisation m'intéresse. Je n'ai pas plus envie de vivre sur le continent, que toi sur l'île. Mais je ne veux pas être un simple cobaye. Je veux faire partie du processus, être informé comme un membre actif, pouvoir émettre mes opinions et qu'on en tienne compte. C'est moi qui vais mener ce groupe, là-bas. La réussite dépend de ma préparation. Le voyage, l'équipement, la connaissance du lieu... j'aimerais être au courant de tout, dans les moindres détails.
- Cela fait du sens. Je ferai mon possible.
- C'est tout ce que je te demande, dit Sando, satisfait.

À travers des haut-parleurs, le capitaine donna l'ordre de quitter le pont pour gagner l'intérieur du navire, du fait que ce dernier allait bientôt passer de cent à cent quatre-vingts kilomètres-heure. Les prisonniers devaient être conduits à l'une des premières grandes prisons construites en banlieue d'Orduc.

Puisque cet établissement se trouvait dans la ville consacrée à la recherche médicale, prisonniers et gardiens eurent tôt fait de rebaptiser le centre de détention d'Orduc, *Cobaye ville*. Ce qui n'était pas sans fondement, puisque sur une base volontaire, les prisonniers devenaient des sujets d'expérimentation en échange de privilèges. Puisque les recrues devaient subir leurs évaluations au complexe d'Obisa se trouvant tout près, la prison d'Orduc était tout indiquée.

Manos ne devait passer qu'une seule journée sur place. Ensuite, il devait gagner Taroune pour rendre son compte-rendu et remettre le document. Ce serait surtout l'occasion de revoir Izi, qu'il n'avait pas vue depuis plus de trois mois. Il avait très hâte de la retrouver, mais sans pouvoir se l'expliquer, il éprouvait une crainte. Crainte que le temps ait usé les sentiments qu'elle avait pour lui, qu'elle ait changé. Pourtant, il lui avait parlé souvent depuis leur séparation et rien ne justifiait cette peur, mais Izi, il le savait, était le genre de personne qui n'est jamais acquise. Son orgueil et son caractère indépendant faisaient qu'il était bien plus facile de la perdre que de la conquérir.

Pour ajouter à son embarras, il y avait cette petite boîte qui lui avait été confiée au port. Il devait la

remettre à sa compagne et ne savait trop comment elle le prendrait. La chose était délicate. Il était tenté de ne pas faire suivre le colis, mais cela ne lui appartenait pas. Pourquoi fallait-il ajouter ce désagrément à la joie de leurs retrouvailles ?

14.

Le lendemain, en fin d'après-midi, ils avaient atteint le port d'Orduc. Manos et les fils de Zébul étaient conviés à un souper avec Polus et ses proches collaborateurs, ce qui ne manquait pas de soulever l'intérêt de Sando à qui on avait appris que le fils de Polus avait déjà pris part à deux expéditions sur Terre.

Si Manos avait déjà croisé ce dernier, il n'avait jamais eu de véritable conversation avec lui. Il savait, par contre, que l'homme faisait partie des miraculés qui avaient mystérieusement retrouvé leur fertilité après un séjour sur Terre. Si quelqu'un devait être au courant des fameux secrets de Maëllus concernant cette planète, c'était bien lui. C'est pourquoi Manos partageait l'intérêt de Sando pour cette rencontre.

Le souper eut lieu dans la même pièce où Maëllus avait été convié quelques mois plus tôt. Polus avait prévu une rencontre intime, puisqu'il n'y avait que quatre autres personnes, sans compter son fils, qui prenaient place à la table. Après les présentations, Polus s'adressa à Sando, devinant qu'il était le leader des trois frères :

– J'ai été surpris, dit-il, d'apprendre que deux des fils de Zébul se soient portés volontaires pour le projet Colonia. Je suis curieux de connaître votre motivation.

– Le goût de l'aventure, de voir autre chose, répondit Sando.

– Je comprends, mais de là à risquer votre vie. Vous vous retrouverez isolés sur une autre planète pour trois longues années. Vous auriez pu choisir d'explorer Ibris, car après tout, vous ne connaissez rien du continent.

– Je ne crois pas être fait pour vivre selon vos règles. J'ai passé trop de temps sur Érunane.

– Hum ! Il faudra encore que vous passiez les tests pour nous assurer que vous avez la santé et les aptitudes requises pour cette expédition. Que feriez-vous si ce n'était pas le cas ? Vous retourneriez sur l'île ?

– C'est hors de question. Si je ne suis pas retenu, je resterai sur le continent. J'ai promis à mon père qu'il aurait une descendance.

– Je vois, enchaîna Polus. Que tu aies le désir d'avoir des enfants est tout à fait légitime, mais ce serait beaucoup plus simple en restant parmi nous, comme ton frère Lougg.

– Je suis fait pour diriger les hommes. Je ne pourrais pas être un simple citoyen. Ce n'est pas fait pour moi.

– Il y a des postes d'autorité, chez nous, tout comme sur l'île. Rien ne t'empêche de l'envisager.

– Nous n'avons pas la même conception de ce qu'est l'autorité. Selon ce que je sais, si un de tes subalternes te vole, au pire tu le congédies. Il aura une note de mauvaise conduite dans son dossier, mais il se retrouvera un emploi ailleurs. Moi, je lui couperais la main ou quelque chose du genre.

– Sans doute à cause de ton éducation. Ici, on donne une chance aux gens de comprendre leurs erreurs. Ce qui ne veut pas dire que nous faisons preuve de laxisme. Sinon, Érunane n'existerait pas.

– Combien faut-il avoir commis de crimes avant d'y être condamné ? Chez moi, les malfaiteurs sont punis dès leur premier crime.

– Je commence à comprendre ce qui te motive. Mais je ne suis pas certain que ce soit l'attitude souhaitable pour mener à bien cette expérience de colonisation, commenta Polus, visiblement déçu.

– Peut-être pas avec vos gens, mais avec les personnes que vous comptez envoyer là-bas, c'est la seule attitude viable. Crois-moi sur parole. Je les connais bien plus que toi.

Polus prit le temps de réfléchir, puis répondit :

– Tu as peut-être raison.

La conversation dévia ensuite sur tous les tenants et les aboutissants de l'expédition elle-même, ce qui allégea l'atmosphère. Du coin de l'œil, Manos observait Sélagos, un homme au début de la quarantaine. Il avait des yeux bleu clair, des cheveux châtain courts, et des traits agréables qui attiraient la sympathie. De taille et de poids moyens, il était à l'image de monsieur tout le monde avec quelque chose qui mettait ses semblables en confiance. Plus timide qu'extraverti, il préférait l'écoute à la parole.

Évidemment, Sando ne manqua pas de le questionner sur ses récentes expéditions sur Terre. Parfois, il répondait avec un enthousiasme contagieux, mais à d'autres moments, il se montrait plus nébuleux dans ses réponses ; comme Sando. Intrigué par cette attitude particulière, Manos lui demanda s'il ferait partie de la prochaine expédition.

– C'est censé, répondit Sélagos.

Parmi les vingt-trois personnes qui avaient visité la Terre, seulement six comptaient y retourner.

- Tu seras à bord de Colonia ? demanda encore Manos.
- Non, à bord de Transporteur.
- Nous nous verrons quand même sur Terre, si je fais partie du voyage ?
- Probablement pas, dit Sélagos. Je dois travailler à un camp expérimental, situé à quatre-vingts kilomètres de votre destination.

Sentant un malaise chez Sélagos, Manos remarqua que ce sentiment était partagé par son père et ses collaborateurs. Et le silence qui suivit ne fit qu'accentuer cette impression.

- Un autre camp ? s'étonna Manos.
- Oui, les études ont été effectuées sur deux sites, question de varier l'échantillonnage.
- Pourquoi si près du premier, si c'est une question de variété ?
- Un haut plateau de trois cents mètres sépare les deux sites. Ce qui fait que ce que l'on y retrouve est différent d'un site à l'autre.
- Comme quoi ? s'enquit Sando.
- Sa faune, sa flore, la géologie... tout est semblable, mais différent.
- Pourquoi le site qui nous est alloué est celui d'en bas ? chercha à savoir Sando.
- L'oxygène est plus riche, en bas. Les ressources en eau sont beaucoup plus grandes, aussi. Il y a un grand lac d'eau douce qui se jette dans la mer, mais il serait difficile d'y accéder à partir du plateau, car il est ceinturé par des falaises abruptes.

Poussé par son intuition, Manos posa une question qui lui brûlait les lèvres.

- Les créatures humanoïdes vivent-elles dans la vallée ou sur le plateau ?

Pendant une fraction de seconde, le regard de Sélagos passa de Manos à Polus, comme un réflexe incontrôlable. Du coup, le scientifique sentit qu'il avait touché quelque chose.

- Ils sont présents partout, répondit Sélagos en cachant mal son embarras.
- Quelles créatures humanoïdes ? demanda Sando, sensible lui aussi au changement de leurs vis-à-vis.

Polus prit le relais avec son calme et sa nonchalance habituelle.

- Des créatures primitives qui nous ressemblent. Elles ont environ notre taille, mais elles sont plus massives et poilues. À quel point pouvons-nous les qualifier d'humanoïdes ? Cela reste à déterminer. Mais il est indéniable que leur apparence a quelque chose d'humain.

- Cela change quelque chose pour nous ? interrogea Sando.
- Disons que quelques-unes de leurs caractéristiques intéressent notre communauté scientifique. Elles vivent en meute. Certaines sont plutôt sociables, d'autres plus hostiles. Je vous demanderais simplement de ne pas en faire votre gibier. De toute façon, ce n'est pas ce qui vous fera défaut à cet endroit.

- J'imagine que vous avez des images, question de savoir où nous allons mettre les pieds et ainsi, pouvoir identifier ces créatures, poursuivit Sando.

- Assurément. Vous aurez tout le loisir de découvrir virtuellement ce coin de paradis avant d'y mettre les pieds.

Manos aurait aimé avoir une discussion privée avec Sélagos, mais ce dernier quitta le groupe en invoquant d'autres obligations. Encore une fois, il dut rester sur son appétit. Plus il y pensait, plus il croyait que, en plus de vouloir coloniser cette planète avec les Ibrissiens, Maëllus entretenait le projet de suivre l'évolution de ces créatures primitives. Peut-être voulait-il les sociabiliser pour accélérer leur évolution ? C'était probablement cela que Maëllus voulait qu'il constate par lui-même : vérifier si ces créatures étaient douées d'intelligence.

15.

Le lendemain, Manos quittait Sando et Noce, qu'il laissa à Orduc. Quant à Lougg, il devait l'accompagner à Taroune. Manos avait demandé à Maëllus de cacher l'arrivée de Lougg à Izi pour lui faire la surprise, sachant que Lougg était de loin le seul de ses frères avec lequel elle avait des affinités. Izi serait sûrement heureuse d'apprendre que ce dernier avait choisi de vivre sur le continent. Cela atténuerait le désagrément de la petite boîte.

Un train rapide reliait Orduc à Taroune, ce qui fit que tôt dans l'après-midi, les deux se retrouvèrent devant la porte de l'appartement qu'occupait Izi. Partageant excitation et nervosité, Manos pressa un bouton et s'annonça selon l'usage :

– À votre porte, Manos Alaï Tiksa.

Les secondes passèrent, puis les minutes. Rien. D'une voix plus inquiète, Manos reprit son incantation, en plus de frapper à la porte. Après quelques secondes, il entendit du bruit de l'autre côté. Enfin, la porte s'ouvrit. Izi, dans ce qui ressemblait à un pyjama rouge, se frottait les yeux pour en chasser les traces de sommeil. Stupéfaite, elle posa les yeux sur son frère et resta interdite le temps d'un battement de cils.

– Seigneur ! Lougg, lâcha-t-elle en lui prenant les mains, sans jamais cesser de le fixer.

Puis les émotions les envahirent tous les deux. En retenant leurs larmes, ils se serrèrent l'un contre l'autre.

– Tu m'as manqué, finit par articuler Lougg.

– Et à moi donc ! répliqua Izi.

Remarquant enfin Manos, Izi prit l'une de ses mains et l'embrassa sur la bouche.

– Merci de me l'avoir amené, dit-elle.

Manos sentit qu'elle avait envie de lui témoigner plus d'affection, mais que la présence de Lougg la gênait. Les retrouvailles terminées, ils passèrent au salon pour discuter.

– Zébul n'a pas trop rechigné à te laisser partir ? demanda Izi à son frère.

– Non, mais il m'a fait promettre de veiller sur ses intérêts à partir du continent.

– Qu'est-ce qu'il a encore derrière la tête ? questionna Izi.

Lougg lui raconta la scène de la fameuse clause, sans mettre l'emphase sur le traitement que Manos avait fait subir à son père. En l'écoutant, Izi devina la pression insidieuse que Zébul avait mise sur les épaules de Lougg.

– Tu ne lui dois rien. Il n'a qu'à vivre avec les conséquences de ses actes, dit-elle.

– C'est quand même mon père, indiqua Lougg.

– Ton père ? C'est Féri, ton père et le mien. Zébul ne nous a jamais traités comme un père. C'est le père de Sando. Toi et tes autres frères, il vous a toujours considérés comme des pantins.

Visiblement, la remarque blessa Lougg, qui baissa la tête en ravalant sa déception. Réalisant qu'elle avait manqué de délicatesse, Izi se reprit en disant :

– Ne le prends pas mal, Lougg. Tu as toutes les qualités qu'un père voudrait trouver chez son fils, mais Zébul n'en aura jamais que pour lui-même.

– Pour lui-même et pour Sando, rétorqua Lougg d'un ton amer.

– Sando est pareil à lui. Ce n'est même pas Sando qu'il aime, c'est le reflet de lui-même. Allons... il ne mérite pas que tu aies de la peine à cause de lui. Et puis, tu vas finir par m'insulter. Tu as bien mieux que lui... Tu m'as, moi ! Et tu étais le préféré de Féri et Bréma, aussi. Même maman t'aime plus que nous tous.

– Tu exagères.

– Peut-être, mais tu n'as rien à envier à Sando et tu ne dois rien à Zébul. En tout cas, rien qui puisse devenir une entrave à ta nouvelle vie sur le continent.

– Tu as probablement raison. Le changement d'air va me faire du bien, en tout cas. Soit dit en passant, ton copain a mis un gros pétard dans le derrière de ton beau-père. Il ferait mieux de se méfier de Sando et Noce.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Izi, intriguée.

Son frère lui raconta alors l'emportée de Manos, mais sans négliger les détails, cette fois. Surprise, Izi se tourna vers son compagnon pour lui dire :

- Je ne te croyais pas aussi téméraire.
- C'est physiologique, répondit Manos. Autant j'ai toujours envie de t'embrasser, autant j'ai toujours envie de botter le cul de ton beau-père. De toute façon, il ne pouvait rien contre moi.
- Quand même, Lougg a raison. Méfie-toi de Sando et Noce. C'est le genre de choses qu'ils ont appris à faire payer.
- J'ai eu plusieurs discussions avec Sando, depuis. J'ai l'impression qu'il a laissé cela derrière lui.
- Raison de plus pour te méfier, il veut t'endormir.
- Tu sais quelque chose ? demanda Manos à Lougg, qui semblait méditatif.
- Écoute ce que dit ma sœur. Même si Sando avait un plan, personne n'en saurait rien, de toute façon.
- Qu'est-ce qu'il peut faire ici ? questionna Manos.

Izi et Lougg ne répondirent pas, mais leur regard lui répéta qu'il faisait preuve d'une grande naïveté.

- Bon, j'ai compris. Je les garderai à l'œil.
- Et vous deux, c'est le grand amour ? sourit Lougg.

Izi se tourna vers Manos avant de répondre :

- Comme tu dis, mon frère... le grand amour. Pour moi, en tout cas.
- Pour moi aussi, renchérit Manos en lui prenant la main.
- À quand le mariage ? s'amusa Lougg.
- Après la Terre, répondit Izi sans quitter Manos des yeux.
- Après la Terre ? s'étonna Lougg.
- Nous allons faire le voyage avec Colonia, informa Izi en tournant son attention sur son demi-frère.
- Pourquoi faire ? s'étonna à nouveau Lougg.
- Une demande de mon père Maëllus.
- Je ne comprends pas, dit Lougg.
- Manos doit étudier le terrain sur place pour se faire une idée du genre d'installations qui pourraient servir de base permanente sur Terre. Moi, je surveillerai l'humeur des volontaires, question d'éviter de mauvaises surprises à l'équipage. Ce sera comme notre lune de miel avant la noce.
- Combien de temps prend le voyage ?
- Deux cent soixante jours, seulement pour l'allée, répondit Manos.
- Vous ne serez pas de retour avant presque deux ans ?
- Effectivement, confirma Manos.
- Mais Izi est malade, dit Lougg.
- Le départ est prévu dans deux cents jours. Le docteur croit que je serai sur pied, signifia la principale intéressée.
- Tu vas me laisser seul ici ? enchaîna Lougg, désappointé.
- Tu as tout le temps de te faire des amis avant mon départ et puis, je t'ai déjà trouvé une épouse. Elle s'appelle Mina et elle est jolie comme un cœur.
- Laisse tomber, tes amies sont toujours trop laides ou trop âgées, quand ce n'est pas les deux à la fois.
- Tu n'auras pas le choix. Le grand Maëllus a prédit votre union.
- Tu es devenue encore plus menteuse que tu l'étais sur l'île, gronda Lougg sans arriver à chasser le doute que sa sœur avait semé dans son esprit.

Izi pouffa de rire, le faisant se sentir encore plus idiot d'avoir presque cru à son histoire. C'est ce moment que choisit Mina pour s'annoncer à la porte.

- En parlant de cette bonne vieille laide Mina, se moqua la *petite vierge*.

Elle pressa le bouton d'une breloque sur le bracelet qu'elle portait au poignet et la porte s'escamota. Crispé dans son fauteuil, Lougg vit apparaître Mina de l'autre côté. Après une seconde de surprise, la jeune

femme pénétra dans la pièce avec son entrain habituel.

- Désolée de te déranger, je ne savais pas que tu avais des visiteurs.
- Tu ne me déranges pas du tout. Approche... Tu connais déjà Manos, et laisse-moi te présenter mon frère Lougg.

Ce dernier se leva pour saluer la nouvelle arrivante. Outre une certaine gêne dans son regard, on y lisait quelque chose qui ressemblait à de la satisfaction.

Visiblement, Izi avait parlé de son frère à sa copine. Tous deux semblaient avoir évité la déception anticipée. Après un moment de bavardage, Izi demanda à Mina si elle pouvait faire visiter les environs à son frère et voir ce qui était prévu pour son installation en ville. De plus, elle voulait profiter d'un moment seule avec Manos pour discuter avec lui.

- J'espère qu'il ne me fera pas faux bond comme toi après une seule journée, lança Mina.
- Aucun danger, répliqua Izi. Je suis sa grande sœur et je puis t'assurer qu'il a tout ce qu'il faut pour ne pas attraper une maladie de fille !

Le visage empourpré, un sourire crispé sur les lèvres, le duo quitta l'appartement. Ce faisant, Mina prit la main de Lougg dans la sienne pour le tirer à l'extérieur, avec tout le naturel d'une grande sœur avec son petit frère.

Lorsque la porte se fut refermée, Izi s'assit à califourchon sur Manos et l'embrassa à pleine bouche. Puis, pressant son corps contre le sien, elle posa un baiser sur le dessus de sa tête, en frôlant les lèvres de son partenaire du bout de ses seins.

- Tu m'as manqué, mon amour, chuchota-t-elle dans un souffle.

Manos passa les bras autour de sa taille pour la presser davantage contre lui et répondit :

- Pas autant qu'à moi. Rentre avec moi à Birsat. Ainsi, on pourrait se voir tous les jours.
- Non, je suis encore trop faible. Je passe plus de temps à dormir qu'à rester éveillée. Je serais un fardeau pour toi.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne seras jamais un fardeau pour moi. Je trouverai quelqu'un pour s'occuper de toi, là-bas.
- N'insiste pas, Mina s'occupe très bien de moi et je veux passer du temps avec Maëllus avant le départ. En plus, il y a Lougg qui vient d'arriver.
- Comme tu veux, mais je dois te mettre en garde. Avant, j'avais simplement envie de te couvrir de baisers ; mais après avoir été privé de ta présence si longtemps, j'ai envie de te dévorer.

Avec une passion retenue, Manos la mordit à la base du cou en la serrant davantage contre lui.

- Qui sait quelle bête je serai devenu lors de nos prochaines retrouvailles ? poursuivit-il.
- Une bête ? Seigneur. Je suis terrorisée ! Mords-moi encore, s'il te plaît.

Manos s'exécuta, lui mordant le cou et les épaules, avant de s'aventurer jusqu'à ses seins. Son excitation devint si grande, qu'il ne put s'empêcher de trembler. La respiration haletante, Izi luttait contre son désir, malgré sa faiblesse. Réalisant qu'elle frottait son bas-ventre contre Manos, elle s'immobilisa et le repoussa en posant les mains sur ses épaules.

- Arrête, sinon je devrai te mettre en cage, grogna-t-elle.

Manos lui prit les épaules et la mordit au cou une dernière fois, avant de la retenir pressée contre lui. Lentement, ils se détendirent sans cesser leur étreinte.

- Toi, tu vas me rendre folle, finit par dire Izi.
- Je t'aime, murmura Manos.
- C'est ta seule chance de rester en vie.

Bizarrement, cette tirade lancée à la blague ne les fit rire ni l'un ni l'autre. Manos regarda sa partenaire, puis posa un baiser tout simple sur ses lèvres.

- Tu as raison, confessa-t-il plus sérieusement qu'elle ne l'aurait voulu. Tu es ma seule chance.

Ils se regardèrent comme si chacun possédait un secret dont il venait de prendre conscience.

- Tu veux quelque chose à boire ? offrit Izi.

- Une rade froide.
- Sans problème, je suis très bien équipée.

Puis Izi se dégagea pour aller chercher les boissons dans la cuisine.

- Tu restes jusqu'à quand ? s'enquit-elle sans se retourner.
- Je repars demain.
- Si vite ?
- J'ai beaucoup de travail et le voyage à Érunane m'a fait prendre du retard. La semaine prochaine, nous devons effectuer des tests dans l'espace.
- Le vaisseau est déjà prêt ?
- Loin de là, mais ces essais nécessitent certaines conditions que nous ne pouvons créer artificiellement.
- Tu seras longtemps là-haut ?
- Environ cinq jours.
- Je t'envie. J'aurais aimé pouvoir t'accompagner. Si seulement je n'avais pas attrapé cette satanée maladie.

Ce disant, elle tendit un verre à son compagnon.

- Izi ?
- Quoi ? répondit la jeune femme, non sans remarquer l'air soudainement embarrassé de Manos.
- Domilas, le directeur du port, m'a remis quelque chose pour toi... Je ne suis pas sûr que ça va te plaire.
- Qu'est-ce que c'est ?

Manos lui tendit alors une toute petite boîte recouverte d'un tissu bleu. Izi ouvrit le couvercle de celle-ci, en notant qu'elle était munie d'une penture invisible. Puis elle reconnut ses boucles d'oreilles argentées, en forme de dagues.

- Ses parents l'ont forcée à me les rendre ? demanda-t-elle, visiblement déçue.
- Cette petite fille, Praline, c'est elle qui t'a contaminée avec la Célestine. Malheureusement, en plus, elle a contracté une autre maladie pulmonaire encore plus grave, et... elle n'a pas survécu.

Le visage d'Izi se froissa, puis des larmes spontanées se mirent à rouler sur ses joues.

- Elle n'avait même pas l'air malade ! dit-elle, la voie brisée.
- Ses symptômes ne se sont manifestés que le lendemain, indiqua Manos en lui prenant la main.
- Pourquoi je pleure ? Je n'ai même pas pleuré quand Véga est mort. Et... et je ne la connaissais même pas, cette fillette !
- Il faut croire qu'elle t'a touchée d'une façon ou d'une autre. Et quand Véga est mort, les circonstances étaient différentes. Il y avait autre chose de plus urgent. Pourquoi lui avais-tu donné tes boucles d'oreilles ?
- Je ne sais pas. Elle me faisait penser à moi à son âge. Elle était réservée, mais je sentais une force derrière sa fragilité. Je l'ai tout de suite aimée.
- C'est triste. Je suis désolé.
- Je veux que ses parents gardent les bijoux. Qu'ils les vendent, s'ils le veulent. Ils sont à eux, maintenant.
- Domilas a été très clair. Ils n'en veulent pas. C'est bête, mais ils sont convaincus que ce présent a porté malheur à leur fille. Ça n'a rien de rationnel, mais c'est comme ça.
- Ce n'est tout de même pas moi qui l'ai rendue malade !
- Certainement pas. Il faut de trois à cinq jours avant que les premiers symptômes se manifestent et sa deuxième infection était d'ordre génétique. C'est elle qui t'a contaminée et non l'inverse.
- Seigneur, c'est trop injuste. Il n'y a rien que je puisse faire pour ses parents ?
- Rien. Ils ont toute l'aide dont ils ont besoin. Il faut laisser le temps faire son œuvre.
- Est-ce qu'elle les a portées ? demanda Izi, après un moment.
- Elle s'est obstinée à les porter jusqu'à sa mort.

Izi se leva et alla jusqu'au miroir posé sur le mur, près de l'accès menant à la cuisine. S'essuyant les

yeux, elle fixa les boucles à ses oreilles.

- Elles sont magnifiques, ne put s'empêcher de commenter Manos en regardant son reflet.
- Praline aussi était magnifique, signifia Izi en se retournant.

16.

Sando avait formulé une étrange requête à son arrivée à Orduc. Il voulait accompagner Manos à Birsat pour examiner le vaisseau qui devait les conduire sur Terre, lui et les autres prisonniers. Mais on lui fit valoir qu'il devait demeurer à Orduc pour passer des tests et suivre un entraînement en vue du voyage. À cela, il argumenta que ce n'était pas quelques jours qui compromettraient le processus.

De plus, il n'était pas ici à titre de prisonnier, mais d'invité, au même titre que sa demi-sœur. Bien qu'on lui permettait de circuler à son aise dans la ville d'Orduc et qu'on lui donnait l'assurance que toutes les portes lui étaient ouvertes, il n'en démordait pas. Comme il était gênant pour les autorités de le confiner à la seule ville d'Orduc lors de son bref séjour dans le monde libre, on finit donc par lui donner gain de cause.

Manos refusa de l'accompagner, car non seulement devait-il passer par Taroune, mais il avait beaucoup trop à faire pour jouer au guide touristique. Sando ne s'en offusqua pas. «Tout ce que je veux, dit-il, c'est un guide qui puisse me mener là-bas et me faire visiter le vaisseau.» Ce n'est pas sans irritation que Manos le retrouva, quelques jours plus tard, en train de visiter Colonia en compagnie d'un technicien et de son frère Noce.

– Ah ! Voilà enfin l'homme que j'espérais rencontrer. Aurons-nous au moins droit à une visite avec le grand maître d'œuvre ? s'enquit Sando sans le moindre sarcasme.

– Malheureusement, le temps me manque. Je dois me préparer pour des essais dans l'espace qui doivent avoir lieu pas plus tard que demain.

– Nous pourrions t'accompagner !

– C'est hors de question. Personne ne peut voler sans avoir passé les tests et suivi l'entraînement préalable. Ce sera pour une prochaine fois.

– Quand ?

– J'ai bien peur que ce soit pour le grand départ.

– Vous serez longtemps là-haut ?

– Environ cinq jours, répondit Manos en cachant mal son impatience.

– Alors, je vais t'attendre. Il y a beaucoup à visiter ici et je n'ai pas l'intention de partir avant d'avoir eu droit à une visite complète avec toi.

– Qu'est-ce que tu veux, au juste, Sando ? Me pourrir la vie parce que j'ai insulté ton père ?

– Manos, je vais passer presque deux ans dans cet engin et ce cher Kétin, ici présent, arrive à peine à répondre aux questions que je lui pose.

Kétin, qui servait de guide à Sando et Noce, ne put cacher son embarras.

– Peux-tu simplement faire l'effort de comprendre que j'ai besoin qu'on satisfasse ma curiosité et cesser de me traiter comme si j'étais un ennemi ? poursuivit Sando.

Manos ne put que baisser la tête. Son attaque était injustifiée et les témoins de la scène le regardaient comme s'il avait manqué à ses devoirs de civilité les plus élémentaires.

– D'accord, d'accord. Excusez-moi, nous verrons cela à mon retour. Mais je te préviens... j'aurai quelques heures, tout ou plus. J'ai énormément de travail à faire avant le départ.

– Je m'en contenterai. Merci, dit Sando. Je ne te retiens pas plus longtemps.

Puis celui-ci se remit en marche devant Noce et Kétin, avec tout le flegme d'un membre de la famille royale britannique. Manos reprit son chemin en pestant intérieurement contre ce tracas supplémentaire.

À son retour des essais, après que Sando se soit empressé de lui rappeler sa promesse, la visite eut lieu. Le demi-frère d'Izi montra un tel intérêt et avait acquis de telles connaissances, que Manos se laissa prendre au jeu. Aussi, plus la visite avançait, plus il se montrait volubile. À un moment, il alla même jusqu'à oublier l'identité de celui qui l'accompagnait. Ayant bien sûr une passion certaine pour son métier, les questions avisées de Sandos lui donnaient l'occasion de laisser libre cours à l'excitation que suscitait en lui le projet Colonia. Sando arriva même à la convaincre de dîner avec lui pour poursuivre la discussion.

Le lendemain, le jeune homme repartait avec son frère pour Birsat, laissant son hôte perplexe. Ce dernier n'aurait jamais totalement confiance en son futur beau-frère, mais il n'en demeurait pas moins qu'il le trouvait intelligent et charismatique. Il avait de la conversation et de l'esprit. Si son but était réellement de l'endormir dans l'intention de lui faire un coup bas, il y réussissait très bien. Manos réalisait que, sans les avertissements d'Izi et Lougg, il aurait déjà baissé la garde.

De plus, Sando avait quelque chose en commun avec Maëllus. Même bien préparé, après chaque

rencontre avec les deux hommes, Manos avait toujours l'impression d'avoir été manipulé. Il était frustré de vivre avec le sentiment que quelque chose lui échappait à la sortie de ses discussions avec eux. Et ce, presque à chaque fois.

17.

Lorsque Sando fut de retour à Birsat, guidé par son instinct, il se livra à une enquête. Après quelques rencontres avec Polus et Sélagos, il conclut, tout comme Manos avant lui, que les deux hommes cachaient quelque chose. D'ailleurs, lorsqu'il avait confié au scientifique son impression à l'effet que le père et le fils éludaient ses questions, ce dernier n'avait nullement cherché à les défendre.

Sando commença par se rendre au service où étaient consignés les rapports de mission des explorations spatiales. Il éplucha tous les comptes rendus depuis que Sélagos avait effectué son premier voyage sur Terre. Le seul élément qui lui parut suspect fut le retour quasi miraculeux de la fertilité de plusieurs des membres de l'équipage. Il se rendit donc directement au département des archives médicales qui, tout naturellement, se trouvaient à Orduc.

Il faut comprendre que sur Ibris, la confidentialité était un concept très aléatoire, puisqu'il s'agissait essentiellement d'une culture qui primait avant tout la transparence. Même si une certaine notion de respect de la vie privée existait, toutes les banques de données étaient accessibles à qui voulait les consulter.

Sando se présenta seul au complexe abritant les archives. Lorsqu'il y entra, deux larges portes en verre coulissèrent chacune de leur côté, dans un mur fait du même matériau. À l'intérieur, il trouva une salle de réception longue d'une centaine de mètres où un autre mur de verre donnait sur la baie d'Orduc. Sur deux rangées, de petites tables et des chaises étaient installées le long de ce mur pour accueillir les employés lors de leurs pauses.

Sando s'approcha de la réceptionniste et se présenta :

- Bonjour, je suis Sando Achis Ko, dit-il, en exhibant son sourire le plus engageant.
- Bonjour, je suis Sovi Alon Mug, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda la réceptionniste, visiblement sous le charme.
- J'aimerais pouvoir consulter les dossiers médicaux des membres des expéditions qui ont fait le voyage sur Terre ces dernières années.

L'autre lui fit des yeux ronds, agrémentés d'une moue perplexe.

- Je ne sais pas si c'est une chose possible. Il faudrait peut-être vous faire accompagner par un membre du corps médical.
- Pourquoi, c'est secret ?
- Non, mais ce sont eux qui font ce genre de requête, habituellement.
- J'ai horreur des médecins. Comment peut-on avoir confiance en des gens qui rêvent de gagner leur vie en tripotant les bobos de leurs semblables ? répliqua Sando en prenant des airs de conspiration.

Sovi ne put contenir un rire qui tenait plus du roucoulement.

- Allons, continua Sando, je suis sûr qu'il y a quelqu'un qui pourrait m'aider au sein de ce service.
- Bon, je pourrais peut-être vous envoyer au département de recherche, mais je ne peux rien vous garantir.
- Merci, Sovi, je vanterai votre efficacité à ce cher Polus.
- Il ne me connaît même pas, dit la femme, visiblement flattée de l'attention.
- Raison de plus ! Un homme qui a un trésor comme vous à son service n'a pas le droit de l'ignorer.
- Il doit y avoir soixante-dix mille personnes, à Orduc, qui travaillent sous les ordres de Polus.
- Je n'ai pas parlé d'une personne, ma chère. Mais d'un trésor.

Après quelques autres roucoulements entrecoupés de flatteries, Sando quitta la réception avec un plan du complexe et l'itinéraire du département de recherche. Il parcourut près d'un kilomètre sur des tapis roulants, puis arriva à la porte du département. Il franchit encore une fois des portes en verre, derrière lesquelles se cachait une grande salle dont le mur du fond était fait d'une matière semblable au liège. À l'intérieur, de nombreux cubicules de verre étaient installés en rangées, dans un angle diagonal permettant de voir leur façade à partir de l'extrémité des corridors qui les séparaient. Des colonnes de verre, d'un diamètre de trente centimètres, reliaient le sol au plafond, qui se trouvait six mètres plus haut, et diffusaient une lumière naturelle tout en faisant office de support au plancher supérieur.

Sando se présenta à la réceptionniste et demanda à rencontrer le directeur du département. Un homme

trapu et de taille moyenne vint à sa rencontre, puis l'entraîna dans un bureau plus grand, encastré entre plusieurs autres qui faisaient face aux cubicules. Tout le personnel regardait le visiteur avec un certain étonnement, du fait que celui-ci avait gardé les vêtements et les bijoux qu'ils portaient sur Érunane ; cela n'était pas sans faire de lui un objet de curiosité sur le continent.

En chemin, il remarqua une jeune femme particulièrement belle qui transmettrait des consignes aux membres du personnel, face au bureau du directeur. Il eut du mal à détourner la tête lorsque son hôte le convia à entrer dans la pièce. Comme les cubicules, celle-ci possédait deux murs de verre, plus un autre opaque au fond. Un autre mur de verre sans porte se trouvait à l'avant et donnait sur la salle.

Une fois dans la pièce, Sando entendait toujours la voix de la femme derrière lui. Puis il l'entendit se rapprocher, avant de la voir apparaître dans le bureau contigu à celui du directeur. Il adressa sa requête à ce dernier, qui le gratifia à son tour d'une moue dubitative, la même que lui avaient auparavant servie les deux réceptionnistes.

– Avez-vous le nom des personnes dont vous souhaitez obtenir les dossiers médicaux ? demanda le directeur.

– Oui, j'ai fait une liste à partir des rapports de mission des expéditions qui ont eu lieu sur Terre.

– Hum... Je ne sais pas si c'est dans notre mandat de vous fournir ces documents.

– Polus Ode Fine lui-même m'a assuré que j'aurais toute l'aide nécessaire pour effectuer ces recherches. Contactez-le, si vous voulez.

– Ce ne sera pas nécessaire, finit par dire le directeur. Il n'y a rien qui m'empêche de vous transmettre ces informations, bien que ce soit plutôt inhabituel.

– Merci, c'est bien aimable à vous, rétorqua Sando, soulagé que Polus ne soit pas mis au courant de ses démarches. Il craignait que ce dernier vienne brouiller les cartes avant qu'il n'ait le temps de conclure son enquête.

– Bon, fit le directeur. Il me reste à trouver une personne pour s'occuper de votre affaire.

– C'est elle que je veux, signifia Sando en désignant du menton la jeune femme qui s'était assise dans le bureau voisin.

– Elle, tous les hommes la veulent ! lança le directeur avec un sourire entendu. Malheureusement, elle a trop à faire pour se livrer à ce genre de travail.

– Laissez-moi tenter de la convaincre, proposa Sando.

– Ce n'est pas la question, elle a autre chose à faire. Si vous voulez absolument qu'une jolie femme s'occupe de vous, je vous en trouverai une.

– Écoutez, je ne veux pas avoir l'air d'un enfant capricieux, mais j'ai peu de temps à passer sur le continent. Je m'appête à passer le reste de mes jours sur une planète inconnue et j'aimerais vraiment faire la connaissance de cette personne. Est-ce une trop grande faveur que je vous demande de m'accorder ?

– Elle a déjà quelqu'un dans sa vie, tenta encore le directeur.

– Je veux simplement qu'elle effectue ces recherches avec moi.

– Bon... J'imagine que j'aurais l'air de mauvaise foi si je refusais d'accéder à votre demande. Encore faudra-t-il la convaincre.

– Je suis d'un naturel plutôt convaincant.

– J'ai cru remarquer, en effet. Donnez-moi une minute.

L'homme passa dans le bureau voisin, puis commença à discuter avec la jeune femme. Curieusement, bien que Sando pouvait entendre leurs voix, la paroi de verre faisait suffisamment écran pour l'empêcher de comprendre ce qu'ils se disaient. À plusieurs reprises, la jeune femme se tourna vers lui pour le regarder. Elle devait être à la fin de la vingtaine, comme lui. Plutôt grande pour une femme, elle avait environ la même taille que lui. Ses cheveux d'un blond pratiquement blancs étaient coupés de façon particulière. Là où ils n'étaient pas rasés, ils faisaient à peine deux centimètres de long et parcouraient son crâne parfait à la manière d'un labyrinthe composé de nombreuses spirales. Ses yeux, d'un bleu très clair, se fondaient avec sa peau gris pâle, alors que des lèvres justes assez pleines, un nez droit, un cou gracieux et un corps svelte complétaient le tout. Elle avait le port d'une reine, comme Issaël.

Au bout de quelques minutes, elle précéda le directeur pour entrer dans le bureau où attendait Sando.

– Écoutez, je suis désolée, lui annonça-t-elle, mais je ne pourrai pas vous aider. J'ai trop de travail, spécialement ces jours-ci.

Sando la contempla quelques instants avant de répondre. Il se leva, présenta la paume de ses mains

selon les usages et la regarda dans les yeux. Après avoir brièvement penché la tête, il dit :

- Mon nom est Sando Achis Ko. C'est un plaisir de te rencontrer.

Un peu décontenancée, la femme lui rendit son salut, en gardant la tête penchée plus longtemps.

- Açorès Maloï Demato, c'est un plaisir partagé.
- Ton nom te va très bien.

Voyant qu'Açorès ne savait que répondre, Sando poursuivit sur le même ton poli.

- C'est bientôt l'heure de manger, n'est-ce pas ? Nous pourrions dîner ensemble. Si je ne parviens pas à te convaincre de l'importance de ma requête, je prendrai mon parti et ne t'importunerai plus.
- Tu ne m'importunes pas. Je... c'est juste que je suis trop occupée.
- Je comprends. Alors, tu acceptes ?
- Bon, d'accord. Mais je dispose d'une heure, pas plus.
- Très bien, nous pouvons y aller tout de suite ?
- Donne-moi quelques minutes.

Açorès sortit du bureau et discuta un moment devant un écran, avant de prendre un sac et une veste.

- Vous êtes très fort, jeune homme, dit le directeur à Sando sans cacher son admiration.
- C'est encore trop tôt pour le dire, répondit modestement Sando.
- Tu viens ? lança Açorès sans franchir le seuil du bureau.
- Je te suis, répondit Sando en se levant pour lui emboîter le pas.
- Le casse-croûte du département te convient ? s'enquit-elle.
- Si nous pouvons nous y entretenir en privé. Je ne voudrais pas être entouré d'oreilles indiscretes, indiqua Sando, marchant un pas derrière elle.
- Et pourquoi donc ?
- Tu sais garder un secret ? interrogea-t-il.
- Les secrets n'ont pas la cote, ici. Il n'y a pas à avoir de secrets quand on est honnête.
- Tu es plus intelligente que ça, Açorès. Ne me sers pas des phrases toutes faites. Les secrets ne sont rien d'autre que des vérités qu'on ne peut partager avec tout le monde.

Açorès s'arrêta afin de regarder le visage de Sando qui se trouvait toujours un pas derrière elle.

- Écoute, il y a déjà quelqu'un dans ma vie. Si tu fais tout ce numéro uniquement pour me séduire, tu me fais perdre mon temps et tu perds le tien.
- À cela, je te répondrai qu'il n'y a jamais eu personne dans la mienne et que je ne suis pas en train de faire un numéro.

Açorès le scruta un moment et poursuivit :

- Jamais personne ? Tu veux me faire croire ça ?
- Tu me parles comme si j'étais du continent. As-tu la moindre idée de ce qu'est la vie sur Érunane et du genre de femmes qui y sont condamnées ?

Voyant la colère monter dans les yeux de Sando, Açorès comprit qu'il était sérieux.

- Pardonne-moi, je ne voulais pas t'offenser.
- Ça va. J'ai juste besoin d'une personne en qui je peux avoir confiance.
- Bon... Je vais prendre quelque chose au casse-croûte et nous irons manger sur la terrasse, où nous serons plus tranquilles.

Ils s'installèrent sur un banc, à l'une des terrasses offrant une vue sur un vaste champ de céréales. Trois moissonneuses avaient ratissé le tiers du champ et avançaient par gradations pour faire passer le champ du blond doré au jaune pâle.

Après avoir pris une bouchée dans ce qui ressemblait à un sandwich fait d'une pâte de riz, Açorès demanda :

- Pourquoi tiens-tu tant à ce que ce soit moi ?
- Je t'ai entendu donner des consignes et j'ai vu le respect que te portaient tes collègues. S'il y a une chose pour laquelle j'ai du talent, c'est reconnaître les gens en qui on peut avoir confiance. Crois-moi, là

d'où je viens, c'est très utile.

Açorès comprit qu'elle avait mal jugé son interlocuteur. Il était plus intelligent qu'il ne lui avait paru au premier coup d'œil et sa motivation ne se résumait pas uniquement à la mettre dans son lit.

- C'est quoi, ce secret ? demanda-t-elle en soutenant son regard inquisiteur.
- Tu ne m'as toujours pas répondu. Tu sais garder un secret ?
- S'il est honnête et n'a rien de compromettant.
- Ma requête est honnête. Mais assurément, si tu m'aides, cela pourrait devenir compromettant.
- En principe, ce qui est honnête ne peut être compromettant.
- Cela dépend du monde dans lequel on vit.
- Sois plus clair, si tu veux mon aide.

Sando la regarda quelques secondes dans les yeux, puis répondit :

- Il te faudra peut-être mentir à tes supérieurs pour garder ce secret. Mais ce sera pour révéler l'existence d'un mensonge encore plus grand.

Cette fois, ce fut au tour d'Açorès de le sonder avec insistance. Son instinct lui disait que son vis-à-vis ne lui mentait pas. Elle savait qu'il était fasciné par elle, mais cela n'enlevait rien au sérieux de ses propos. Aussi, en oubliant son accoutrement trop voyant à son goût, il était plutôt beau garçon et pour quelqu'un de son âge, il dégageait une assurance hors du commun. Après hésitation, même si elle sentait que cette histoire lui compliquerait la vie, elle laissa sa trop forte curiosité l'emporter.

- Je sais garder un secret. Mais si cela me paraît trop compromettant, je ne t'aiderai pas. À toi de voir.
- Alors nous sommes d'accord, dit Sando avant de prendre une bouchée de son sandwich.

Il tourna la tête et regarda le champ en contrebas. Açores l'imita, contraignant son impatience.

- Polus et ses proches cachent quelque chose de majeur au sujet des dernières expéditions sur Terre, expliqua Sando avant de retourner son attention sur son interlocutrice.

- Qu'est-ce qui te fait croire ça ?
- C'est une évidence. Lorsque je leur pose des questions, ils hésitent ; Sélagos tourne la tête et fuit mon regard. Je sais qu'ils mentent, mais je ne sais pas à quel sujet.
- J'ai dû mal à te croire.
- Je cherche un moyen de les confronter. Il y a peut-être quelque chose, dans ces dossiers, qui pourraient m'aider.
- Tu vas perdre ton temps.
- Quand pouvons-nous commencer ?
- Aujourd'hui, je ne peux pas. Peut-être demain après-midi.
- C'est possible en dehors des heures de travail ? Nous serions plus tranquilles.

Açorès pesa le pour et le contre avant de conclure que cela lui éviterait de prendre du retard dans son travail. Cela ne plairait peut-être pas à son conjoint, mais il ne s'agissait que d'une soirée, après tout.

- C'est d'accord, demain vers sept heures, alors ?
- Parfait, je te retrouve à ton bureau ?
- Oui, à mon bureau.
- Je te remercie, dit Sando en posant la main sur l'épaule dénudée d'Açorès.

Lui aussi avait les épaules nues, laissant ainsi voir sa musculature nerveuse jouer sous sa peau. Sentant la main chaude et sèche de Sando posée sur elle, Açorès eut envie de le toucher à son tour, mais ne le fit pas. «Cet homme est vraiment étrange, songea-t-elle. Comme si tout ce qu'il fait est calculé. Rien ne semble gratuit.» De la part d'un autre, le geste n'aurait rien ajouté à la parole dite, mais le ton et la façon de tenir son épaule avec le pouce au creux de celle-ci évoquait une sensualité à demi-dévoilée. Ce n'est pas *je te remercie*, que cela laissait supposer, mais *je te désire*.

- En passant, tes vêtements et tes bijoux ne sont pas ce qu'il y a de mieux pour quelqu'un qui ne veut pas attirer l'attention, souligna-t-elle.
- J'avais peut-être une raison d'attirer l'attention, aujourd'hui. Demain, je me ferai plus

discret, c'est promis. Même si à tes côtés, c'est difficile de passer inaperçu.

– Arrête, tu vas me faire regretter ma décision.

18.

Le lendemain, Sando se présenta quelques minutes avant l'heure convenue devant les portes du département de recherche des archives, mais celles-ci ne s'ouvrirent pas. Il eut beau frapper contre le verre, nul ne lui répondit.

Finalement, Açorès apparut sur un tapis roulant. Elle portait un chandail à manches longues plissé à l'épaule et à la taille, dont la couleur passait du gris à l'argent, selon l'angle dans lequel on voyait le tissu. Un pantalon ajusté de la même couleur galbait ses jambes élancées. Quant à Sando, celui-ci portait une combinaison beige, munie d'un système permettant au tissu de passer aux mailles lâches par temps chaud et aux mailles serrées par temps frais. Seuls le devant des épaules et la culotte conservaient leur apparence opaque. Ses cheveux bruns bouclés étaient attachés en chignon, ce qui accentuait la largeur de ses épaules. Ce jour-là, il ne portait aucun bijou. Lorsqu'Açorès arriva devant les portes, celles-ci s'escamotèrent.

– Les portes te reconnaissent ? s'étonna Sando.

– En quelque sorte. Le bracelet que je porte envoie un signal de reconnaissance, répondit Açorès en exhibant le large bracelet muni d'un cylindre qu'elle portait au poignet.

– Je croyais que cela ne s'appliquait qu'aux appartements privés.

– Au privé et au lieu de travail. En plus de servir de moyen de communication et de crédit.

Regarde...

Açorès appuya au bout du cylindre. De la taille d'une cigarette, celui-ci était superposé au bracelet. Aussitôt, une mince feuille de métal se déroula pour former un écran de sept centimètres par dix. Ceci fait, elle y fit apparaître une carte de la ville.

– Il permet aussi d'accéder à toutes sortes de banques de données. -

– Et si tu le perds ?

– Ce n'est pas juste une façon de se faire reconnaître. Chaque bracelet reconnaît son propriétaire.

Si quelqu'un d'autre le portait, il ne fonctionnerait pas.

– Ingénieux, dit Sando.

Lorsqu'ils s'installèrent tous deux derrière le bureau d'Açorès, le département était complètement désert. Une lumière tamisée accentuait encore le sentiment d'isolement dans la vaste salle.

– Tu as une liste ? demanda la jeune femme.

Sando sortit un papier où figuraient un peu plus de soixante-dix noms, puis Açorès fit apparaître dans le même ordre que la liste tous les dossiers médicaux souhaités. Son acolyte les consulta minutieusement, en s'intéressant davantage à la date qui suivait le retour de mission des individus.

– Je n'arrive pas à comprendre les trois quarts de ces rapports, se plaignit-il.

– C'est normal, tu n'es pas médecin.

– Toi, tu t'y retrouves ?

– J'ai une formation en gestion de personnel et je suis archiviste. Je ne suis donc pas médecin non plus. Je sais quand même que ça concerne les analyses sanguines et les prélèvements oraux, mais je suis incapable de comprendre ces données. Il te faudrait un médecin pour t'aider.

– Non, plus il y aura de personnes au courant, plus cela risque d'arriver à l'oreille de Polus. J'ai suffisamment pris de risques avec le directeur du département.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Regarde ici, dans cette note... le mot positif est souligné sous le test de fertilité. Depuis le début, cet élément a servi à la promotion du projet Colonia ; le fameux miracle a touché plusieurs des personnes qui ont participé à la mission sur Terre.

– Ils n'ont pas pu inventer une chose pareille !

– N'en sois pas aussi sûre. Peut-être que ce retour à la fertilité n'a rien à voir avec la Terre, mais qu'il a plutôt été utilisé pour promouvoir le projet.

– Les données de ces dossiers ne feront pas la lumière sur cet aspect, signala Açorès.

– À moins qu'auparavant, les candidats n'aient été soumis à des traitements particuliers ou inconnus. Si on peut trouver des références à des médicaments inconnus dans leurs dossiers, cela pourrait être un indice.

– Nous n'avons pas d'expérience pertinente en pharmacologie. En plus, si c'est vraiment le cas,

il n'y a peut-être même pas de mention au dossier.

- N'y a-t-il pas un moyen de faire la part entre le connu et l'inconnu ? demanda Sando.
- Hum... nous pourrions extraire la liste des médicaments, vérifier leur fréquence d'utilisation et nous concentrer sur les plus rares.
- Ce serait un bon point de départ, approuva Sando.

Après quelques heures de recherche, aucune piste n'avait conduit à quelque chose de probant. Déçu, Sando demanda à Açores si elle pouvait imprimer les dossiers sur papier.

- Pas ici. Je peux, à partir de mon bureau, transmettre la commande, que nous pourrions ensuite récupérer à la salle des imprimantes.
- Il y a quelqu'un là-bas ?
- Ça m'étonnerait.
- Alors, passe la commande et nous irons la récupérer. S'il y a quelqu'un, tu iras seule. Nous attirerons moins l'attention.

Or, la salle des imprimantes était aussi déserte que le reste du département. Pendant que les feuilles s'accumulaient dans le bac de réception, le duo attendait, assis sur le coin d'une table.

- Je suis désolée de n'avoir pu faire d'avantage, regretta Açores.
- Ne le sois pas. Tu m'as beaucoup aidé. Je n'ai pas encore baissé les bras et, au bout du compte, j'aurai profité de ta présence.
- Encore un numéro de charme ? le taquina la jeune femme en souriant.
- Je te l'ai déjà dit. Je ne fais pas de numéro, pas à toi. Je te le dis comme je le pense. À toi, je ne mentirais pas, Açorès.

Émue par la sincérité de son interlocuteur, Açores poursuivit, non sans mal, sur le même ton léger.

- Parce qu'aux autres tu mens ?
- Je suis un menteur et un manipulateur avec tous les gens qui peuvent me servir.
- Ah ! Et il y a d'autres catégories ?
- Les gens qui m'ont été loyaux. C'est une chose que mon père m'a apprise. On ne peut rien bâtir de durable sans s'assurer de la loyauté des gens qui nous sont proches.
- Et tu présumes que je fais partie de cette catégorie ?
- C'est trop tôt pour le dire.
- Alors ?
- Il y a une autre catégorie.
- Peut-on savoir laquelle ?
- Les personnes que j'aime.

Sando ne fit aucun geste pour appuyer ses propos, mais ses yeux parlaient encore plus que sa bouche. Açorès resta muette un moment, gênée et flattée à la fois. Elle aurait voulu qu'il la tire contre lui, tout en craignant qu'il ne le fasse.

- Arrête ça, Sando. Tu sais que je ne suis pas seule et je ne suis pas du genre à me donner à deux hommes à la fois.
- Je l'avais compris et je n'ai pas l'intention de t'embarrasser davantage, mais j'avais besoin que tu le saches.

La machine cracha une dernière feuille et le silence prit une consistance quasi physique. Açorès se leva, prit les feuilles, en fit un bloc parfait en les cognant contre la table, puis les tendit à Sando.

- Bonne chance, se contenta-t-elle de dire.
- J'aurais peut-être encore besoin de toi.
- Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée.
- Ne me fais pas payer pour ma franchise, Açorès. Sans toi, je n'y arriverai pas.

La femme baissa la tête, puis la releva pour regarder son vis-à-vis dans les yeux.

- D'accord. Mais plus de déclarations d'amour.

- T'ai-je déjà fait une déclaration d'amour ? sourit Sando.
- J'ai dû rêver, répliqua-t-elle en ne pouvant empêcher ses lèvres de sourire.

19.

Cette nuit-là, Açorès fit un rêve étrange. Elle marchait dans le champ de céréales au crépuscule, mais les plantes qui auraient dû lui arriver à mi-cuisse la dépassaient d'un mètre. C'était comme évoluer dans une forêt de tiges dorées à travers lesquelles filtraient les rayons du soleil couchant. Elle savait que Sando marchait derrière elle, mais son instinct lui disait de ne pas se retourner, car cela le ferait disparaître.

Arrivée au bout du champ, il y avait un tunnel sombre dans un grand mur de pierres. Elle y entra, toujours avec la certitude d'être suivie. Le tunnel débouchait dans la salle d'imprimantes, sans la moindre transition. Voyant les feuilles des dossiers médicaux éparpillées dans toute la pièce, elle éprouva de l'angoisse, de la culpabilité, et commença à les ramasser pour les faire disparaître.

Sando, qu'elle sentait toujours derrière elle, ne semblait guère préoccupé. Pour lui, c'était son problème à elle. À genoux sur le sol, elle empilait les feuilles contre sa poitrine, et les retenait d'une main pendant qu'elle les ramassait de l'autre.

Soudain, elle sentit les deux mains de Sando se poser sur ses épaules, puis descendre jusque sur ses hanches, en la caressant. Les mains remontèrent et lui prirent les seins, quand elle sentit son pénis en érection s'appuyer entre ses fesses. Lorsqu'elle réalisa qu'ils étaient tous les deux nus, elle fut prise d'une forte envie d'être pénétrée. Elle sentit la verge de Sando glisser en elle et la remplir. Elle laissa tomber les feuilles plaquées contre sa poitrine pour poser ses mains au sol et pousser son derrière contre le bas-ventre de son amant. Les mains de ce dernier glissèrent de ses seins jusqu'à ses épaules, pour la tirer contre lui et s'enfoncer en elle chaque fois davantage. L'orgasme l'assaillit comme une vague déferlante. Sans cesser de la défoncer, Sando ramassa les papiers d'une main et pressa une boule de papier contre sa bouche pour étouffer ses gémissements. Elle mordit dans la boule à pleines dents, soufflant et gémissant.

L'instant d'après, elle était dans la grande salle, tout habillée, et marchait dans le corridor, devant les cubicules où les gens s'affairaient. Somme toute, c'était une journée de travail normal.

Puis son fiancé apparut à l'autre bout du corridor avec une boîte entre les mains. Après l'avoir rejointe, il la lui remit comme s'il s'agissait d'un présent. En retirant le couvercle, elle découvrit une fleur morte et pourrissante. Du coup, un fort sentiment de déception et de trahison l'assaillit, pendant que lui restait immobile, sans manifester la moindre émotion, comme s'il était normal qu'elle accepte ce cadeau incongru.

Lorsqu'elle s'éveilla au côté de son conjoint, elle était en proie à l'inquiétude. Elle ne savait trop comment interpréter ce rêve, mais sentait qu'il n'augurait rien de bon.

20.

Sando passa le reste de la soirée et une partie de la nuit à analyser les dossiers, mais sans résultat. À tout moment, il se plaisait à imaginer ce que pourrait être sa vie avec Açorès sur Érunane ou sur le continent, même s'il savait que concrètement, cela n'avait rien de plausible.

Il n'avait aucunement l'intention de retourner sur l'île, et même si Açorès avait été disponible, il se voyait mal demeurer sur le continent. Les hommes qui l'avaient accompagné le jugeraient comme un traître et un lâche. Puis, cela compromettrait sa chance de venger l'honneur de sa famille. N'empêche qu'il n'avait jamais désiré une femme de façon si intense.

Révassant dans le fauteuil, le sommeil l'emporta comme un voleur. Il s'éveilla à l'aube, sans avoir gardé le moindre souvenir de ses rêves. Son esprit semblant s'être affuté durant la nuit, une idée prometteuse l'encouragea à poursuivre ses recherches. Il devait en parler à Açorès pour voir si cela tenait la route.

Il avait envie de l'attendre à l'entrée du département, mais jugea qu'il risquait de l'indisposer. Il décida donc de l'attendre à sa sortie du travail, en fin de journée. En outre, il devait passer une série de tests médicaux avec son frère Noce. Il pourrait peut-être en profiter pour améliorer sa compréhension des documents qu'il possédait en demandant aux membres du personnel des explications sur son propre dossier.

À la fin de l'après-midi, il s'installa seul, à l'une des tables qui longeaient la baie vitrée de la réception, espérant voir passer Açorès. Une heure plus tard, elle passait devant lui en compagnie d'un homme et de deux autres femmes avec qui elle bavardait. Il attendit quelques secondes et leur emboîta le pas, jusqu'à ce que le groupe atteigne une allée commerciale et que les trois autres entrent dans un bar. Ceci fait, Açorès continua seule, sans remarquer qu'elle était suivie. Elle marchait le long des vitrines de magasins dont elle contemplait l'intérieur plutôt que de remonter sur un tapis roulant.

Lorsqu'il fut tout juste derrière elle, Sando la rejoignit puis l'appela sans élever la voix.

– Açorès ?

Celle-ci se figea, incapable de se retourner. Toute la tension sexuelle de son rêve lui revenait. Pendant une fraction de seconde, elle crut qu'il lui passerait les mains sur les épaules avant de se presser contre elle.

– Açorès ?

Au deuxième appel, elle se retourna, s'efforçant de cacher son trouble.

– Sando ! Tu m'as suivie.

– J'attendais que tu sois seule pour te parler.

– Pourquoi ?

– Je ne voulais pas t'importuner devant tes amis.

– Ça ne m'aurait pas dérangée.

– Ils auraient posé des questions et je n'ai pas envie de leur raconter ce que nous faisons ensemble.

– Pourquoi voulais-tu me voir ?

– J'ai peut-être une idée pour nos recherches.

– Quoi donc ?

– Lorsqu'on effectue une recherche, ce qui apparaît est le dossier dans son intégralité à cette date.

Si nous faisons une recherche en fixant une date antérieure, y a-t-il des possibilités d'obtenir les dossiers dans leur état d'origine à cette date ?

– C'est possible, rien n'est réellement effacé. Le système synthétise les rapports de façon à éliminer des éléments superflus ou redondants qui n'apporteraient pas d'informations utiles. C'est une façon de condenser les informations pour faire sauver du temps à l'utilisateur. Par exemple, les données sur les dépistages qui s'avèrent négatifs ne sont pas répétées au dossier.

– J'imagine qu'au fil des années, les dossiers ont pris différentes formes ?

– Assurément. Environ toutes les décennies, sinon moins, il y a une mise à jour des processus.

– Dans le cas d'un dossier datant de vingt ans, cela est reconnaissable par rapport à celui d'aujourd'hui ?

– Où veux-tu en venir ?

– Nous cherchons des indices dans les dossiers actuels, mais ce sont dans les vieux dossiers que nous risquons de trouver des modifications suspectes. Si quelqu'un a falsifié des documents, il a dû utiliser la technologie d'aujourd'hui pour effectuer ses modifications. Cela a probablement laissé des traces.

- Je vois ce que tu veux dire.
- Si on compare des dossiers originaux de l'époque avec les dossiers qui nous intéressent, il y a peut-être moyen de trouver quelque chose.
- J'ai de la difficulté à croire à un tel complot.
- Si on y retournerait ce soir pour vérifier ?
- J'ai promis à mon fiancé d'être là, ce soir.
- Fiancé ?
- Nous devons nous marier l'année prochaine. Tu croyais que je m'étais inventé un copain ?
- Non... c'est juste que je ne m'étais pas imaginé que vous étiez si près d'officialiser votre union.
- J'ai trente ans, Sando. Bien des femmes sont mariées, à mon âge ; je ne suis plus une adolescente.
- Je te croyais plus jeune. Mais bon ! Évidemment, tu n'es plus une adolescente.
- Toi-même, tu m'as dit qu'il n'y a jamais eu personne dans ta vie. J'ai de la difficulté à croire que tu n'as jamais connu de femme.
- Aucune qui compte. Des maîtresses... plusieurs, même. Mais je n'en ai jamais aimé aucune.
- Pourquoi ?
- Peut-être parce qu'aucune d'entre elles ne m'a jamais résisté. Être la maîtresse d'un des fils de Zébul, c'était une assurance-vie sur l'île. Tout cela ressemblait trop à un marché pour qu'il y ait de l'amour.
- Quand même, tu as ce qu'il faut pour plaire à une femme. L'amour aurait pu faire son chemin.
- Ça n'est pas arrivé.
- Dommage... je pourrais probablement me libérer demain soir. Je t'appellerai.

Voyant le poignet nu de Sando, elle demanda :

- Tu n'as pas de bracelet de communication ?
- Non, mais j'ai un appareil dans mes appartements.

Le lendemain, lorsqu'ils se retrouvèrent au centre de recherche vers huit heures, Sando remarqua une différence dans le comportement d'Açorès. Elle était moins distante, plus ouverte. Peu à peu, il gagnait sa confiance. Elle avait cessé de s'éloigner aussitôt qu'il s'approchait d'elle et cette phrase qu'elle avait dite : «Tu as tout ce qu'il faut pour plaire à une femme», l'avait laissé songeur.

- Que fait-on ? demanda-t-elle après avoir mis l'ordinateur de son bureau en route.
- Nous allons nous concentrer sur les miraculés. Je n'ai trouvé que sept candidats qui ont retrouvé leur fertilité après un séjour sur Terre, dont Sélagos, le fils de Polus. Nous allons vérifier les dossiers dans leur état d'origine, donc ceux qui prévalaient avant les premières missions, et nous les comparerons à des dossiers pris au hasard.

Sando constata que depuis que le scorcis avait frappé, tous les hommes étaient soumis à un test de fertilité à l'âge de vingt ans. L'infertilité chez l'homme était passée de sept à dix-neuf pour cent après cette période et bien que cette tendance à la hausse ait ralenti, elle continuait de progresser suffisamment pour inquiéter.

Ils ne trouvèrent rien dans les dossiers antérieurs de Sélagos. La note faisant mention de son infertilité à l'âge de vingt ans était en tous points conforme au dossier témoin. Le candidat suivant avait été diagnostiqué stérile à quarante et un ans, après qu'il ait survécu au scorcis ; il s'agissait du plus âgé du groupe. Par contre, les cinq autres dossiers semblaient suspects. Açorès ne cacha pas son excitation.

- Regarde ! Ces trois-là ont été diagnostiqués stériles juste avant leur départ de mission. Ils étaient fertiles à vingt ans et dans ces deux autres cas, on dirait qu'une note a été insérée entre deux lignes. L'espace entre les lignes semble moins important.
- Compare-les avec un dossier datant de la même période, avec un homme du même âge, demanda Sando.

Açorès s'exécuta, puis les deux constatèrent qu'effectivement, une note semblait avoir été insérée entre deux lignes plutôt que de profiter de l'espace présent dans les autres dossiers.

- Nous les tenons ! lança Sando.
- Ce n'est pas une preuve formelle. Sur sept, seulement deux sont douteux.
- Il y a les trois déclarés stériles juste avant la mission... Avec cette note en bas de page, ils sont louches, eux aussi.

- Il en reste quand même deux qui ne semblent pas avoir été manipulés et si tous ces hommes sont effectivement fertiles, les anomalies de leur dossier ne constituent pas une preuve qu'il y a eu manipulation.
- Faisons encore quelques comparaisons. Nous trouverons peut-être quelque chose, enchaîna Sando.

Açorès fit apparaître un nouveau dossier et se crispa soudainement sur sa chaise. Sando, qui remarqua son changement d'attitude, vit son visage se fermer.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as trouvé quelque chose ?
- Non. Rien qui te concerne.
- Qui est ce Pani Ragg Dole ?
- Mon fiancé.

Sans qu'Açorès dise quoi que ce soit, Sando devina ce qui la troublait.

- Tu ne savais pas qu'il était stérile ?
- Non.
- Il attendait peut-être une occasion pour t'en parler, laissa entendre Sando après un moment.
- Il m'a demandé de l'épouser. Quelle autre occasion lui aurait-il fallu ? répliqua Açorès en contenant sa colère.

Sando se tut, sachant qu'il n'y avait rien à ajouter. Au bout d'un moment, il lui demanda si elle pouvait imprimer les dossiers consultés durant la soirée.

- Tu ne veux pas faire d'autres recherches ? s'enquit-elle.
- Tu n'as plus la tête à ça, et moi non plus, d'ailleurs.
- Comme tu veux...

Ils se rendirent tous les deux à la salle d'impression, puis sans le moindre mot, regardèrent les documents qui commençaient à s'empiler. Açorès regardait le sol, les yeux ronds et fixes. Sando lui toucha l'avant-bras du bout des doigts et lui dit :

- Rentre chez toi, je peux très bien attendre tout seul.
- Tu as besoin de moi pour franchir la porte du département. De toute façon, je ne suis pas sûre d'avoir envie de rentrer.

Le silence retomba entre eux jusqu'à la sortie de la dernière feuille, qui faisait état de l'infertilité de Pani Ragg Dole. Sando la prit et demanda à Açorès si elle voulait la conserver, ce à quoi elle répondit non. Elle fit une pile avec les feuilles et les remit à Sando. À la sortie du complexe des archives, elle sortit de son mutisme juste avant qu'ils se séparèrent.

- Tu m'excuseras, dit-elle.
- Ce n'est rien... bonne nuit, répondit Sando.

Mais elle lui avait tourné le dos et ne l'écoutait déjà plus. Le jeune homme aurait dû se réjouir de la tournure que prenaient les événements, mais tout ce dont il avait envie, se limitait à la prendre dans ses bras pour la consoler.

Il rentra chez lui et étala les documents sur une table basse. Une heure plus tard, il entendit la voix de son frère dans l'interphone.

- C'est moi. Est-ce que tu es là ? lança ce dernier qui ne s'embarrassait guère des formules d'usage qui prévalaient sur le continent.

Sando ouvrit la porte et Noce entra en compagnie d'un autre homme. Comme il n'arrivait pas à s'orienter dans les méandres de la ville d'Orduc, on lui avait fourni un accompagnateur pour le guider lors de ses excursions.

- Déjà rentré ? dit Sando.
- On s'est fait évincer.
- Tu m'étonnes.
- En plus, ce rabat-joie a convaincu le type qui voulait se frotter à moi de laisser tomber.
- Seulement pour t'éviter de passer le reste de ton séjour derrière les barreaux, se défendit l'homme.

- Tu m'ennuies, Basto.
- Tu n'as plus besoin de moi ?
- Non, et tu demanderas à ton patron de me trouver un guide plus amusant, demain. Une jolie blonde avec de gros seins et un cul tremblotant.
- Bonne nuit à vous deux, messieurs, répondit Basto sans se formaliser.

Puis il disparut dans le corridor et la porte se referma.

- Qu'est-ce que c'est que tous ces papiers ? interrogea Noce.
- Je t'en reparlerai quand tu seras sobre.
- Je suis sobre ! J'ai eu à peine le temps de prendre un verre. Je joue les imbéciles avec ce type juste pour le plaisir de l'exaspérer.
- Bon, assieds-toi.

Sando expliqua alors à Noce les détails de son enquête et captiva aussitôt son attention.

- Tu as toujours un pas d'avance, mon frère !
- Qu'est-ce que tu en penses ?
- Dans les deux où il semble y avoir des insertions, n'est-il pas possible que leurs médecins ne se souviennent pas qu'ils avaient répondu positivement à un test de fertilité ?
- J'y ai pensé, et j'ai découvert qu'ils avaient le même médecin, à l'époque, et que celui-ci résidait à Orduc. Je crois qu'ils ont pris ce risque pour ces deux-là, parce que le médecin était dans le coup. Les trois autres déclarés stériles avant leur mission l'ont été par le médecin en chef du programme spatial. Et devine quoi ? C'est le même !

- Tous les ingrédients d'une bonne magouille, commenta Noce. Mais il reste les deux autres.
- Ça, c'est le mystère. Rien ne semble avoir été manipulé dans leur dossier.
- Ont-ils des enfants ?
- Le plus âgé en a trois, mais il les a eus avant d'attraper le scorcis. Quant à Sélagos, d'après le rapport, il n'a ni femme ni enfant.
- Ils sont peut-être encore stériles ?
- Ce serait un gros risque.
- Qu'est-ce que tu vas faire ?
- Je vais le confronter.
- Qui ?
- Sélagos... c'est le maillon faible. Ce type-là me fuit comme le scorcis chaque fois qu'il me voit.

- Il paraît que tous les examens préliminaires seront terminés cette semaine. Ensuite, nous commencerons la période d'entraînement.

- C'est ce que j'ai entendu dire.
- Qu'est-ce que tu comptes faire, si jamais tu échoues au test ?
- Je commence à avoir de l'intérêt pour l'endroit.
- De l'intérêt ?
- Une femme. C'est elle qui m'a permis d'accéder à ses dossiers.
- Tu resterais à Orduc pour elle ?
- Ça se pourrait.
- Alors, mon frère, ne jette pas le pavé dans la marre trop vite. Si tu dois t'établir à Orduc, il faudra peut-être jouer la partie autrement.
- Je n'y avais pas pensé... Comme quoi même un imbécile comme toi peut être utile.
- Oh ! Et voilà que tu te répands en compliments ! Décidément, cette fille te fait perdre la tête. Je ne te reconnais plus ! s'amusa Noce.

Sando sourit à ce dernier, lui tapota le genou et dit :

- Tu l'as dit, mon frère... Et toi, qu'est-ce que tu feras si tu échoues aux tests ?
- Cela dépend. Si toi tu échoues, je reste avec toi, ici. Si tu réussis et que j'échoue, je retournerai peut-être sur l'île.
- Tu n'irais pas seul sur Terre ?
- Non, mon idée était de te suivre. Pas d'aller là-bas.

21.

Le lendemain, Sando n'eut aucune nouvelle d'Açorès et le surlendemain non plus. Il espérait qu'elle entre en communication avec lui, mais elle n'en fit rien. Le troisième jour, vers les six heures, ne tenant plus, il se servit de l'appareil dans son appartement et tenta de communiquer avec elle. On lui avait expliqué qu'il suffisait de presser sur un bouton de l'appareil et de nommer la personne et sa ville de résidence pour entrer en communication avec elle. Si plus d'une personne portait le nom demandé, des photos de la plus âgée à la plus jeune apparaissaient alors sur l'écran tactile. Il fut surpris d'entendre la voix d'Açorès avant même d'avoir eu le temps de réfléchir.

- Bonjour.
- Açorès ?
- Oui.
- C'est moi, Sando.
- Sando ! Il se passe quelque chose ?
- Non, non... Je voulais simplement prendre de tes nouvelles.
- Ça va, et toi ?
- Ça va... tu... les choses se sont arrangées avec ton fiancé ?
- Non...
- Dommage.
- Tu crois ?
- Non, pas vraiment. Dis-moi, est-ce qu'on pourrait manger ensemble, ce soir ? Dans un vrai restaurant, cette fois.
- Je ne sais pas, Sando. Je n'ai pas la tête à ça.
- S'il te plaît. Ça ne te fera pas de mal de te changer les idées.
- Bon, d'accord. Rejoins-moi devant le complexe des archives dans une heure.
- J'y serai.

Sando se rua dans la douche et attacha ses cheveux assez longs pour rejoindre le milieu de ses omoplates en queue de cheval. Il passa un pantalon, dont une jambe était bleu foncé et l'autre brune, ainsi qu'un chandail ample du même brun, agrémenté de motifs bleus et rouges en forme de serpes. Il mit ses bijoux, les enleva, et remit ses boucles d'oreilles. D'un côté, il portait un bouton fait d'une pierre noire sertie d'argent et de l'autre, un zigzag de cinq centimètres fait d'un fin métal poreux, couleur gris sombre. Il contempla les six "W" suspendus au bout du zigzag en se demandant si c'était un signe d'ostracisme ou une distinction, pour conclure que cela lui importait peu. Il enfila des souliers à l'allure de sandales et partit rejoindre Açorès.

Il la trouva debout dans le corridor, près des portes d'entrée du complexe. Elle portait une courte robe moulante d'un jaune discret, cintrée sous les bras. Les sandales qui enlaçaient ses chevilles sur une dizaine de centimètres semblaient faites de matière végétale, comme des racines. Pour seul bijou, elle portait une boucle d'oreille constituée de cinq petites boules d'or, semblables aux boules de paille que le vent fait rouler dans le désert. Sando s'arrêta près d'elle et la regarda dans les yeux.

- Tu es magnifique ! la complimenta-t-il avec conviction.
- Tu n'es pas mal, toi aussi, répondit-elle avec un demi-sourire aux lèvres. Où veux-tu aller ?
- Dans un bel endroit, où on peut voir à l'extérieur. Et tranquille, si possible.
- Il y a bien un restaurant du genre, mais il est au-dessus de mes moyens.
- Je te rembourserai.
- Parce que tu n'as même pas de quoi payer ?
- En principe, j'ai droit à tous mes caprices pour la durée de mon séjour à Orduc, mais je dois m'encombrer d'un accompagnateur pour effectuer les transactions. Une façon qu'a trouvée Polus de garder un œil sur moi et mon frère, j'imagine.
- Qui pourrait le lui reprocher ?
- À part moi et Noce, personne.
- Tu réalises que tu vas me coûter une semaine de salaire ?
- Quand j'aurai réglé cette histoire avec Polus, je te rembourserai. Seulement, je préfère attendre d'avoir joué la partie avant de mentionner ton nom.
- Laisse tomber. Je préfère qu'ils ignorent que nous nous sommes vus en dehors de mon département. De toute façon, j'ai une dette envers toi.

- Une dette ?
- Sans toi, j'aurais épousé... un menteur. Allons-y.

Açorès l'entraîna dans les sous-sols de la ville où se trouvait le réseau de transport. Un immense espace qui ressemblait à une gare s'étendait sous la cité. Des navettes, pouvant accueillir seize passagers, circulaient sur six voies, et ce, dans les deux sens. C'était la première fois que Sando visitait ce niveau. Il avait joint le centre d'Orduc par une voie navigable souterraine à son arrivée et depuis, ne s'était jamais vraiment éloigné de ces quartiers.

De chaque côté de la voie, on trouvait des bornes avec des claviers et écrans environ tous les deux cent cinquante mètres. Açorès et lui joignirent la plus près où elle indiqua la destination souhaitée à l'aide du clavier. Un numéro de borne, suivi d'un trait et d'un chiffre, apparut à l'écran.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Sando.
- Ce sont les numéros de borne de notre destination et le nombre que nous sommes.

Quelques secondes plus tard, une plateforme munie de quatre rangées de quatre sièges avec un pare-brise à l'avant et un support à bagages à l'arrière se stationna près d'eux. Plutôt que sur des roues, le véhicule était monté sur quatre sphères d'un diamètre de soixante-dix centimètres qui semblaient flotter dans des orbites. Le panneau servant de garde-corps pivota, puis forma une marche tout le long du véhicule pour en faciliter l'accès. Dans un même temps, les appuis-bras et les ailettes se trouvant au niveau des épaules se rétractèrent.

Quatre passagers étaient déjà à bord. Sando et Açorès montèrent dans le véhicule qui reprit sa configuration originale dès qu'ils s'y furent installés. Puis l'engin s'engagea dans la première voie, en se déplaçant en diagonale.

- Où est le conducteur ? demanda Sando.
- Il n'y en a pas. Un ordinateur calcule de façon à maximiser le rendement de chaque navette prise par les passagers, selon les destinations demandées et leur proximité. Un autre gère la circulation et la vitesse de l'ensemble des navettes sur le réseau d'Orduc. La vitesse passe de trente, à soixante, puis à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure quand les véhicules passent des voies périphériques aux voies centrales

Toujours en demeurant sur la première voie, la navette accéléra de façon franche, puis se rangea quatre bornes plus loin, pour prendre cinq autres passagers. Une fois ceux-ci installés, le véhicule démarra de façon perpendiculaire aux six voies, en tournant sur lui-même pour changer de direction. Dans un mouvement de panique, Sando ne put s'empêcher d'agripper les appuis-bras de chaque côté. C'était comme traverser une autoroute à la course, en tournant sur soi-même. Soudain, deux navettes passèrent à toute vitesse, à quelques centimètres de la leur. Celle-ci gagna alors la première voie, où elle parcourut trois bornes avant d'accélérer dans la deuxième, puis la troisième voie.

- C'est l'enfer, cette machine ! lâcha Sando.

Il n'était pas au bout de ses peines, car le véhicule traversa quatre voies perpendiculaires à la leur où d'autres navettes circulaient dans les deux sens, mais cette fois, à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Il saisit à nouveau les accoudoirs, en s'enfonçant dans le siège.

- Le grand chef d'Érunane a la frousse ?
- Je suis toujours prêt pour un coup de poignard vicieux, mais pas pour un tour dans une catapulte.

J'étais sûr que nous aurions une collision.

Açorès, qui s'amusait autant de l'ignorance que de l'émoi de son compagnon, le rassura en disant :

- C'est sans danger. Tu as encore beaucoup à apprendre du monde civilisé, on dirait.

Après quatre autres arrêts, elle lui signifia qu'ils étaient arrivés. Ils descendirent, puis la navette repartit.

- Comment cette machine sait-elle que tous ceux qui sont censés descendre ici le font ?

- Quand je fais la demande à la borne de départ, elle sait que deux personnes vont monter pour se rendre à une destination prédéterminée. Elle calcule le poids des passagers et de leurs bagages, puis à l'arrivée, quand elle constate que ce poids a disparu, elle poursuit son programme.

- Qu'est-ce qui la propulse ?
- Un système d'énergie magnétique. Chaque sphère est en suspension dans les cavités du châssis et chacune roule de façon indépendante pour déplacer le véhicule à la vitesse et dans la direction voulues. En plus des ordinateurs centraux qui calculent les routes et le déplacement des navettes, chacune est équipée de

capteurs pour éviter les risques de collisions.

- On est loin des chars à platos d'Érunane, laissa entendre Sando.

Ils arrivèrent finalement au restaurant, un endroit respirant le luxe et le confort, avec vue sur mer et les montagnes du côté nord. Comme il n'y avait pas trop d'achalandage, ils eurent droit à une table située près de l'angle que formaient deux verrières. Après qu'on leur eut servi l'apéritif, Sando demanda à Açorès :

- Tu veux bien me raconter comment ça s'est passé avec l'autre ?

La jeune femme tourna la tête vers la montagne, le menton appuyé sur son poing, la tête droite, l'œil furieux. En la voyant dans cette posture altière pleine de force contenue, Sando crut reconnaître sa propre mère.

- Hum... ça n'en vaut même pas la peine.
- Tu l'as confronté ?
- Pas au début, car nous n'avions jamais vraiment parlé d'avoir des enfants. Jusqu'ici, ce n'était pas encore une préoccupation pour moi et... pour lui non plus, semble-t-il. J'ai donc abordé le sujet et je lui ai dit que j'aimerais avoir des enfants dès le début de notre mariage et lui ai demandé combien il aimerait en avoir. En fait, je lui ai ouvert une multitude de portes pour qu'il ait l'occasion de m'avouer la vérité sur son état. Mais il a continué la discussion comme si tout cela allait de soi, et qu'aucun empêchement ne se profilait à l'horizon.

Quand j'ai vu qu'il ne dirait rien, je lui ai demandé : «Pourquoi est-ce que tu me mens ?» Il m'a regardée comme si j'étais folle, puis m'a répondu : «Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi je te mentirais ?» J'ai poursuivi en disant : «Tu es stérile, Pani.» Et il a répondu : «Qu'est-ce que tu racontes ?» Mais à ce moment-là, son visage avait déjà commencé à se décomposer. J'ai donc rajouté : «Tu es stérile, je l'ai vu dans ton dossier. Tu me mens en plein visage.» Puis il s'est mis à balbutier quelques : «Mais... non !», avant de dire : «Ce n'est pas une certitude, je dois passer d'autres tests.» C'est à ce moment-là que je suis partie. Je ne pouvais plus supporter son hypocrisie et sa mauvaise foi évidente.

- Et depuis ? interroge Sando après un moment de silence.
- J'ai profité de son absence pour récupérer mes affaires et j'ai pris une chambre le temps de trouver un appartement.
- Tu l'as revu ?
- Deux fois, à la sortie du travail. À l'entendre, c'est moi qui suis déconnectée et qui devrais revenir à la raison. Il inonde ma boîte vocale de messages insistants... Il m'étouffe !
- Tu veux que je lui dise de te laisser tranquille ?
- Je suis assez grande pour régler mes problèmes toute seule.
- Je sais, mais j'avais juste une grosse envie de lui foutre la trouille.
- C'est un champion de natation et il doit te dépasser de vingt bons centimètres.

Sando se fendit du fameux sourire de serpent hérité de son père, avant de répliquer.

- Tu crois vraiment que cela pourrait constituer un empêchement ? Donne-moi ta permission, et je te jure qu'il n'aura même plus le courage de te regarder dans les yeux.

Après un moment au cours duquel elle se sentit déstabilisée par l'assurance presque machiavélique de son compagnon, Açorès le prévint :

- Je ne veux pas de ça, Sando.
- Tu as raison. Excuse-moi. Un mauvais réflexe dû à mon éducation, je suppose.

Le serveur déposa devant eux le plat principal : un filet de poisson, enroulé dans une algue farcie en son centre et couvert d'une sauce couleur caramel. Lorsqu'il disparut, Açorès ne semblait toujours pas revenue de la proposition de Sando.

- Donne-moi une chance, supplia-t-il, regrettant visiblement de l'avoir choquée. Je ne suis pas un monstre. Sur Érunane, il n'est pas rare de rencontrer des hommes condamnés pour le meurtre de leur compagne simplement parce qu'ils ont été rejetés. Je ne laisserai personne s'en prendre à toi.
- Pani n'est pas comme ça. Il n'a jamais été menaçant. Il va finir par lâcher prise.
- Tu as probablement raison. Parlons d'autres choses. Je voulais te changer les idées et au lieu de ça, je t'ai replongée dans tes problèmes. Excuse-moi.

- Ça va, ce n'est rien. J'avais peut-être besoin d'en parler, après tout.
- Mais au fait... des enfants, tu en veux ou non ?
- C'est ça le plus drôle. On dirait que cet événement m'a fait réaliser que j'y tenais plus que je ne l'avais cru. Avant, c'était quelque chose d'abstrait. Maintenant que je réalise que j'aurais pu passer ma vie sans en avoir, je me dis que cela m'aurait demandé un trop grand sacrifice. Toi, tu y penses ?
- Très souvent. C'est pour cette raison que j'ai quitté l'île. J'aimerais bien en avoir six ou sept.
- Six ou sept ? s'étonna Açorès.
- Oui, pourquoi pas ?
- Rien, mais c'est beaucoup, je trouve. Sans compter que tu dois partir pour la Terre...
- Oui, mais des femmes nous rejoindrons dans environ trois ans.
- Ah oui ? Je ne savais pas. Mais pourquoi ne pas tout simplement faire ta vie sur le continent ?

Ce serait beaucoup plus simple et beaucoup moins risqué.

- Je ne suis pas certain d'être fait pour ce genre de vie. Toute cette technologie et ce temps passé à l'intérieur... j'avais moins l'impression d'être en prison lorsque je vivais sur l'île.

- Pourtant, ça ne devait pas être facile ?

- J'étais un prince, là-bas, Açorès. Bien sûr, il n'y avait pas tout le confort de vos installations, mais j'avais une vie très agréable.

- Pourquoi ne pas y être resté, alors ?

- Je te l'ai dit, pour avoir des enfants.

- C'est vrai. Je trouve que tu prends tout de même un très gros risque. Ce serait tellement plus facile de faire ta vie ici.

- Ce n'est pas encore exclu.

- Comment ça ?

- Si j'échoue les tests préliminaires, je devrai rester ici.

- Ce serait peut-être la meilleure chose qui puisse t'arriver.

- Ce n'est pas ce que je pensais avant de t'avoir rencontrée... Sauf que si j'échoue, ce sera peut-être parce que je suis stérile.

Açorès resta muette quelques secondes, comme si elle évaluait tout ce que cela pouvait représenter.

- Pas nécessairement, dit-elle. Il y a sans doute plusieurs critères qui sont considérés pour être apte à un tel voyage.

- Probablement, convint-il en caressant d'un doigt le dos de la main qu'Açorès avait posé sur la table contre la sienne, comme l'aurait fait un vieux couple.

Elle regarda la main plus forte et plus large qu'elle ne l'avait imaginé caresser la sienne avec douceur, tendresse, même. Il déposa ses autres doigts sur sa main et glissa son pouce sous sa paume. À son petit doigt, il portait une bague faite de ce qui semblait être une pierre grise, qui se fondait à la couleur de sa peau. Sur le dessus se trouvait une pierre précieuse translucide de couleur rouge, avec un point noir en son centre. Des stries blanchâtres partant du milieu pour s'étendre vers son périmètre faisaient que le tout ressemblait à un iris de couleur incongrue. La pierre avait de plus la même apparence humide qu'un œil humain.

- Jolie bague, complimenta Açorès.

- Un cadeau de ma mère avant mon départ.

- Quand obtiendras-tu les résultats des tests ?

- La semaine prochaine, répondit Sando en délaissant sa main pour prendre son verre.

- Tu auras sans doute les résultats que tu espères.

- En ce moment, je ne sais plus trop ce que j'espère. Quand je suis avec toi, je n'ai plus vraiment envie de partir.

- Chaque chose en son temps. Tu verras la semaine prochaine...

- Est-ce qu'il y a de l'espoir pour nous deux ?

- Pour commencer, il faudrait que je sache qui tu es vraiment. Tu n'es pas facile à cerner, Sando

Achis Ko.

- Que veux-tu savoir ?

- Tout. Depuis le berceau jusqu'à ce soir.

- Ça risque d'être long.

- J'ai tout mon temps, répliqua Açorès en s'adossant à sa chaise et en croisant les bras sur sa poitrine.

– Alors, je vais tout te dire, consentit Sando en adoptant la même posture.

Ce soir-là, il lui dit tout, ou presque tout. Il était tout de même le fils de Zébul.

Ils se quittèrent tard dans la soirée, au même endroit où ils s'étaient donné rendez-vous. Juste avant, Sando lui demanda la permission de l'embrasser, ce qu'elle lui accorda. Il s'exécuta en douceur, avec sensualité, en posant une main sur ses hanches et en enroulant l'arrière de sa tête avec l'autre. Après avoir laissé ses lèvres, il continua de lui caresser les cheveux.

– Dès que je t'ai vue, j'ai eu envie de caresser cette tête et d'embrasser cette bouche, avoua-t-il.

– Mon arrière-grand-mère disait : «Les grandes attentes sont la cause des grandes déceptions.»

– Ton arrière-grand-mère ne savait pas de quoi elle parlait.

– N'en sois pas si sûr. Elle était un modèle de sagesse. Écoute... il y a une question qui me brûle les lèvres depuis que je t'ai rencontré.

– Quoi donc ? demanda Sando, intrigué.

– Tu es bien le frère de Izi Ko, la *petite vierge* ?

– Le demi-frère.

– C'est vrai ce qu'on raconte à son sujet ? Je veux dire... qu'elle a un don pour lire dans les pensées ?

– Sa réputation est très surfaite. Mais c'est indéniable, elle a un don. Sauf que je crois qu'elle n'a aucun contrôle sur celui-ci.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je crois que ce don se manifeste de façon spontanée, de manière occasionnelle, sans qu'elle puisse en tirer un quelconque avantage.

– Et toi, tu as un don ?

– Non... je suis simplement doué... Pas trop déçue ?

– Au contraire, ça me rassure.

– S'il y a une personne qui n'a rien à craindre de moi, c'est toi, Açorès.

– Aujourd'hui, peut-être, dit-elle en éloignant sa main de la sienne, mais n'oublie pas, Sando : «Les grandes attentes sont la cause de grandes déceptions.»

– Quand nous reverrons-nous ? demanda-t-il alors qu'elle lui tournait le dos.

– Je ne sais pas. En ce moment, j'ai besoin de retrouver le sol sous mes pieds. Peut-être lorsque tu auras obtenu tes résultats, répondit-elle sans se retourner.

– Açorès ! Il nous reste peut-être peu de temps à passer ensemble.

La jeune femme s'immobilisa, puis se tourna vers lui.

– Justement, Sando, justement...

Puis elle partit de sa démarche gracieuse et nonchalante. Au prix d'un grand effort, Sando partit dans la direction opposée, sans rien ajouter. Il aurait aimé tenter de la convaincre, courir derrière elle et la prendre dans ses bras, mais il savait que cela jouerait contre lui. En amour comme à la guerre, une erreur de stratégie peut coûter la victoire. Et Sando était tout, sauf un mauvais stratège.

Lorsqu'Açorès arriva près de sa chambre, elle aperçut Pani assis au sol, le dos contre le mur. Elle eut envie de fuir, de disparaître, mais il l'avait déjà aperçue. Après réflexion, il lui parut puéril de fuir de la sorte. Elle continua donc d'un pas résolu vers sa porte.

- Il faut qu'on se parle, Açorès, lui dit-il en se levant.
- Pourquoi ? Il n'y a plus rien à dire.
- Tu ne peux pas foutre notre vie en l'air pour une histoire aussi stupide ! lança-t-il en dissimulant à peine sa colère.

Pour lui répondre, elle lui fit face et s'exhorta à rester calme.

- Tu m'as menti, Pani. Pas pour une simple stupidité. Tu m'as menti sur la chose la plus importante au sujet de notre avenir ! Cesse de faire comme s'il s'agissait de brouilles, seigneur !
- J'attendais de savoir si c'était définitif avant de t'en parler, c'est normal, se défendit Pani.

Açorès soutint son regard en observant un moment de silence, puis reprit :

- D'accord. Alors, allons voir ton médecin ensemble pour qu'il m'explique ton cas.

Du coup, elle vit le visage de Pani se tordre comme celui d'un animal pris au pied du mur et qui hésite entre montrer les dents ou se faire le plus petit possible.

- Ils vont bientôt trouver un médicament, je le sais. Je travaille au centre de recherche, plaïda-t-il sans grande conviction.

- Tu es un simple technicien. Tu n'en sais absolument rien, dit calmement Açorès tout en sachant qu'il avait perdu la partie.

- D'où tu viens comme ça ? questionna Pani, comme s'il venait de réaliser qu'elle portait des vêtements de soirée.

- Ce ne sont pas tes affaires, répondit-elle en laissant sourdre sa colère.
- Il y a un autre homme, c'est ça ? Tu t'es servie de ce prétexte pour me laisser !
- Absolument pas ! J'étais avec un collègue de travail. Je le connais depuis quelques jours à peine et il m'a invitée à sortir ; point à la ligne.

Pani la détailla des pieds à la tête, l'air de lui signifier que sa tenue n'avait rien de crédible pour un simple rendez-vous. Açorès ne put s'empêcher de ressentir de la honte, car c'était mentir que de prétendre que Sando n'était rien d'autre qu'un collègue de travail. Elle vit la frustration se peindre sur le visage de son ex-fiancé lorsqu'il enchaîna en disant :

- Tu mens. Tu m'as trompé et tu as sorti cette histoire pour te débarrasser de moi.
- Je ne t'ai jamais trompé ! Et je t'ai laissé parce que tu m'as menti !
- Qui est-ce ? Je le connais ?
- Fous le camp ! Je ne veux plus te voir.
- Pas avant d'avoir terminé cette discussion, riposta-t-il en lui prenant l'avant-bras.
- Ne me touche pas ! cria-t-elle en se dégageant.

Pani perdit un peu de son assurance, mais s'entêta.

- Je ne partirai pas d'ici avant que tu aies répondu à mes questions.

Açorès tourna les talons et partit à grandes enjambées.

- Reste ici ! lui ordonna Pani en criant dans son dos.

Ce qui n'eut pour effet que de lui faire accélérer le pas. Sans vouloir se l'avouer, elle commençait à avoir peur de lui.

- C'est ça, va le rejoindre, salope !

Cette fois, c'en était trop. Elle se figea sur place, puis se retourna.

- Comment ai-je pu être amoureuse d'un trou de cul pareil ! cracha-t-elle avant d'ajouter : si tu me harcelles encore, je porte plainte.

Puis elle repartit à grands pas. Au même moment, Pani se mit à frapper dans sa porte à coups de pieds, qui firent résonner tout le corridor. Ses yeux s'emplirent de larmes, pendant que la peur et la rage se disputaient la place dans tout son être.

Sando était étendu sur son lit, les yeux grands ouverts. Il fixait le plafond en se remémorant le baiser qu'il avait échangé avec Açorès. Tout à coup, il entendit sa voix dans l'intercom. Surpris, il se demanda un moment si ce n'était pas le fruit de son imagination.

– À votre porte, Açorès Maloï Demato.

Sa surprise passée, il enfila le pantalon laissé sur un fauteuil pour couvrir sa nudité, puis commanda l'ouverture de la porte.

– Je ne te dérange pas ? Tu es seul ?

– Entre. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air bouleversée.

La jeune femme fit trois pas pour passer devant lui, comme si elle était pressée de quitter le corridor, puis s'immobilisa devant le lit défait. Sando, qui avait refermé la porte, était déjà derrière elle.

– J'ai commis une erreur. Je ne devrais pas être ici, laissa-t-elle entendre sans se retourner.

Sentant qu'elle ne voulait pas qu'il soit témoin de son émoi, Sando posa doucement les deux mains sur ses épaules et s'approcha d'elle.

– Tu n'as pas commis d'erreur, Açorès. Raconte-moi ce qui t'arrive.

– Je... quand je suis arrivée à ma chambre, Pani m'attendait. Nous nous sommes disputés.

– Il a levé la main sur toi ?

– Non... non ! On s'est juste disputé.

– Ça va, ça va... Tu es en sécurité, ici, assura Sando en l'enlaçant pour se coller dans son dos.

Il appuya sa tête contre celle d'Açorès et la berça sans rien ajouter. Il avait trop souvent vu la peur pour ne pas la reconnaître. Il l'embrassa à l'épaule et au cou, une main posée sur son ventre et l'autre enroulée sur sa hanche. Puis peu à peu, il la sentit se détendre entre ses bras. Elle leva le bras pour passer la main derrière elle et l'enfoncer dans la chevelure de Sando, puis posa son bras sur celui qui enroulait sa taille.

– Fais-moi l'amour, Sando.

Lui mordillant le cou, ce dernier commença à lui caresser le ventre d'une main et les seins de l'autre, puis entreprit de faire tomber sa robe. Il se défit ensuite de son pantalon et descendit la culotte qu'elle portait, en lui embrassant les fesses avant de se relever et appuyer son pénis en érection contre elle.

Sans se retourner, Açorès lui prit la main et l'entraîna vers le lit. Elle s'y installa et posa son visage au creux de son bras qu'elle avait appuyé contre l'oreiller, laissant son derrière suspendu, au-dessus de ses genoux écartés. Sando posa sur ses hanches des mains qu'il ne pouvait plus empêcher de trembler. Il la pénétra dans un frisson, sans ressentir la moindre résistance. Il poussa contre ses fesses, comme s'il voulait non seulement remplir tout son sexe, mais aussi, tout son corps.

Animée du même besoin, Açorès utilisa sa main libre pour lui agripper une fesse et l'obliger à se presser davantage contre elle. Puis elle lui dit dans un seul souffle :

– Baise-moi fort. Vas-y, baise-moi.

Pendant que fiévreux, Sando s'enfonçait sans cesse en elle en la tenant fermement, elle commença à masser son clitoris. Incapable de tenir plus longtemps, son partenaire explosa plus qu'il n'éjacula. De son côté, elle le rejoignit en s'aidant de ses doigts fébriles, alors même qu'il mourrait en elle. Ce faisant, elle réalisa qu'elle mordait dans l'oreiller à pleines dents. Elle s'écrasa sur le ventre, avec Sando toujours sur son dos et au fond de son corps. Après cette nuit-là, les deux ne se quittèrent plus.

23.

La semaine suivante, Sando resta mitigé lorsqu'il reçut ses résultats. L'ayant remarqué, le médecin qui venait de les lui transmettre ne cacha pas sa curiosité.

– On dirait que ça ne te fait pas plaisir ? Tout est positif. Tu es même dans une forme exceptionnelle. Tu devrais être content !

– Tu as raison, répondit Sando en se forçant à sourire. J'avais la tête ailleurs. Peux-tu me dire si les résultats de mon frère sont également positifs ?

– En principe, c'est à lui que je devrais l'annoncer en premier, mais bon... comme il n'y a pas de problème, je peux te confirmer qu'ils sont aussi bons que les tiens.

– Très bien, excellent. Merci... Il y a autre chose ?

– Non, vous êtes prêt pour l'entraînement qui débutera dans deux jours.

Sando commençait à espérer qu'un petit problème le rendrait inapte pour prendre part au projet Colonia. Même si les sentiments qu'il éprouvait pour Açorès avaient miné son désir de quitter Ibris, depuis le début, il sentait dans ses tripes qu'il ferait ce voyage.

Açorès avait trouvé un appartement où elle pouvait faire la cuisine. Avec son frère Noce, Sando l'avait aidée à récupérer ses effets personnels dans l'appartement qu'elle partageait avec Pani, pendant que ce dernier était au travail. Depuis ce temps, il passait toutes ses nuits avec elle.

Après son rendez-vous chez le docteur, il passa une partie de la journée avec son frère et un guide dans la campagne d'Orduc, en espérant que le grand air lui éclaircirait les idées, mais il faisait trop chaud pour réfléchir.

Après quoi, il rejoignit Açorès. Pour le souper, ils devaient partager des plats préparés à l'appartement. Quand il entra dans la pièce, sa compagne paraissait très nerveuse. Elle savait que Sando venait de recevoir ses résultats.

– Alors ? demanda-t-elle en lui tendant un verre d'alcool.

– Alors, quoi ?

– Ne fais pas l'imbécile ! Tu le sais très bien. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

– Tout est bon. Absolument rien qui cloche. Je suis prêt pour l'entraînement.

Incapable de masquer la frustration qui transparaissait sur son visage, Açorès se jeta dans un fauteuil.

– Je le savais, lâcha-t-elle en regardant l'écran au mur où défilaient des images muettes.

Sando prit place dans un autre fauteuil, puis la regarda sans rien ajouter.

– Tu vas partir ? l'interrogea Açorès.

– Je n'ai pas le choix. Je me suis engagé envers ces hommes et aussi, envers les autorités du continent.

– Ces hommes sont des criminels, répliqua calmement la jeune femme, dont la frustration se transformait peu à peu en déception.

– Je sais. Mais j'ai grandi avec eux et ils ont servi ma famille avec loyauté. Je ne peux pas me défilier comme un lâche.

– Je croyais que tu m'aimais, poursuivit Açorès sans se tourner vers lui.

La regardant de profil dans le silence qui reprenait place, Sando vit une larme rouler sur sa joue.

– Açorès, si tu savais à quel point je t'aime et comment tout ça me déchire. Ne va pas croire que c'est plus facile pour moi.

Elle se tourna vers lui et essuya ses joues de la paume de sa main, non sans garder la tête droite et cet air digne qui avait séduit Sando.

– Mais tu vas tout de même partir.

– Ce n'est pas encore définitif. Il me reste à régler cette affaire de dossiers avec Polus et Sélagos. Je découvrirai peut-être quelque chose qui pourrait tout remettre en question. Mais je ne vais pas te mentir, mon instinct me dit que ce voyage aura lieu. Il y a encore une autre possibilité...

– Une autre possibilité ?

– Oui, environ une année et demie après notre départ, un peu plus d'une centaine de femmes doivent

nous rejoindre. Pour ce premier voyage, il n'y aura pas de vaisseau suffisamment grand pour en transporter davantage. Tu pourrais peut-être te joindre à elles. Une fois sur Terre, si les conditions t'apparaissaient trop difficiles ou si j'étais disparu, tu n'aurais qu'à revenir avec le vaisseau sur Ibris.

– Tu n'es pas sérieux ! Tu voudrais que j'aille vivre avec toi au milieu de criminels, dans un camp de fortune, sur une autre planète ?

– Si j'avais le moindre doute concernant ta sécurité ou ton confort, je ne te laisserais même pas poser un pied au sol, je te le garantis. Tu as vu les images de cet endroit ? Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi grandiose. Certains arbres font près de quatre-vingts mètres de haut. Il y a trois fois plus d'espaces habitables et de l'eau potable en grande quantité. Un véritable paradis ! Et nous serions à l'origine d'une nouvelle civilisation !

– Tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

– Le vaisseau doit rester sur place une cinquantaine de jours ; tu aurais le temps de te faire une idée. Si ça ne te plaît pas, tu n'auras qu'à rentrer avec l'équipage.

Açorès resta muette un moment, ébranlée par la proposition de Sando. Elle aimait cet homme qui, chaque jour, l'impressionnait davantage. Mais elle en avait peur, aussi, car il demeurait un mystère. De quoi au juste cet esprit brillant, issu de parents ayant eu recours aux meurtres pour satisfaire leur égo, était-il capable ? À quel point était-il imprégné de la culture malsaine d'Érunane ? Et cette assurance qu'il avait démontrée, lorsqu'il lui avait proposé de terroriser Pani, prouvait qu'il faisait fi de toute conscience sociale.

Elle le craignait, mais elle était fascinée par le personnage. À ses côtés, elle avait le sentiment de faire partie de l'élite, de partager la vie d'un homme capable de faire face aux Grands de ce monde, comme Polus, Maëllus et les autres qui régnaient sur Ibris. Or, Açorès était ambitieuse et aimait se démarquer de la masse. Dans le temps, elle avait choisi Pani parce qu'il était un athlète d'exception. Quant à Sando, il était un être exceptionnel. Mais elle n'était pas certaine d'avoir le courage de le suivre dans une aventure aussi aléatoire. Elle l'aimait, mais jusqu'où était-elle prête à aller pour lui ?

– Je ne sais pas, hésita-t-elle. Je t'aime, mais passer le reste de ma vie dans un camp de fortune dans une autre galaxie...

– Qui te parle d'un camp de fortune ? J'ai calculé que j'aurai quatre cent soixante-dix jours, sur place, avant ton arrivée. Cela fait que j'aurai tout le temps de te construire un palais digne d'une reine. Açorès, reine de la planète Terre ! Tu imagines ?

En disant cela, Sando afficha un sourire énigmatique qui la troubla. Était-il vraiment sérieux ? Comptait-il, parmi ses recrues, des artisans du bâtiment capables d'un tel miracle ?

– Je ne sais pas si je dois te croire.

– Je te l'ai dit... À toi, je ne mentirai pas. Bien sûr, je n'ai pas de certitude, mais si les choses se déroulent selon mon plan, tu pourrais être agréablement surprise, mon amour. Fais-moi confiance.

– Parfois, tu me fais peur, Sando. On dirait que tu sais des choses que tout le monde ignore.

– C'est peut-être le cas.

– Tu m'as dit que tu ne possédais aucun don. As-tu des visions comme Maëllus ?

– Non, je provoque simplement les choses pour qu'elles se concrétisent dans l'avenir, alors que lui doit se contenter de fouiller dans ma tête pour voir ce que le futur lui réserve.

Encore une fois, apparurent sur le visage de Sando les prémices du sourire précédent, sourire qu'il s'empessa d'interrompre en constatant l'inquiétude qu'il suscitait chez sa compagne. Il posa son verre sur une table basse, puis se leva pour la rejoindre et lui prendre la main.

– Lève-toi, j'ai besoin de te serrer dans mes bras, lui dit-il.

– Ça ne peut pas attendre ? rétorqua-t-elle avec un sourire narquois sur les lèvres.

– Ça pourrait, mais ce serait cruel de ta part.

– Peut-être suis-je une femme cruelle ?

– C'est sûr. Dieu m'a rendu follement amoureux de toi pour me punir de mes péchés.

– Dieu est juste. Mais pourquoi suis-je tombée amoureuse de toi ? Je n'ai pas commis de péchés, moi, s'amusa Açorès.

– C'est pour te punir de ta cruauté, répondit solennellement Sando.

– Ah ! C'est vrai, je suis une femme cruelle.

– Dieu est juste, dit Sando.

- Juste et bon, ajouta Açorès, toujours narquoise.
- Lève-toi, fille du diable.

Lorsqu'elle consentit enfin à se lever, il lui enroula la taille de ses bras pour la presser contre lui. Entourant ses épaules, elle répondit à son étreinte. Jamais les mains d'un homme ne lui avaient communiqué tant de désir et d'amour. Il lui mordilla le cou en la caressant, puis l'embrassa. Comme le feu dans la savane en pleine sécheresse, ils s'embrasèrent, avant de faire l'amour au centre de la pièce, comme si les flammes les dévoraient. Cela les libéra de toute la tension accumulée au cours des derniers jours.

Nus tous les deux, Açorès était assise sur Sando dans un fauteuil, lorsqu'elle lui dit :

- Tu réalises que nous nous connaissons à peine ?
- Ça ne change rien à ce que je ressens pour toi. Dès la minute où je t'ai vue, j'ai su qu'il y avait quelque chose entre nous.

- Parle pour toi, répliqua Açorès.
- Peut-être étais-tu trop méfiante à mon endroit pour ressentir la même chose...
- Je suis toujours méfiante à ton endroit, Sando Achis Ko.
- Tu ne devrais pas. Rien n'arrive pour rien. Si je ne t'avais pas convaincue de m'aider dans mes recherches, tu aurais épousé un menteur stérile. Et toi, tu m'as permis de découvrir ce que je cherchais. Nous avons radicalement changé nos destins réciproques. Ça ne peut être dû qu'au hasard ; il y a quelque chose qui nous lie, Açorès.

- Tu crois vraiment ?
- J'en ai la conviction.
- Qu'est-ce que nous allons faire ?
- Je vais commencer par éplucher cette histoire de dossiers pour voir ce qui va en ressortir. Après, nous verrons... Tu dois me faire confiance.

- Je n'ai pas l'habitude de faire confiance aux gens que je connais à peine, Sando. Je sais que tu m'aimes et je t'aime aussi, mais ce que tu me demandes est difficile. J'ai besoin de temps.

- Il reste encore une centaine de jours avant le départ. Quoi qu'il arrive, je ne te forcerai pas. Ce sera ta décision.

24.

Lorsque Sélagos vit Sando, assis sur un banc devant le corridor menant à son appartement, il eut un mauvais pressentiment. Toute la journée, il s'était senti nerveux, sans raison évidente. Regardant dans sa direction, Sando lui souriait. Sans savoir pourquoi, le fils de Polus aurait préféré ne pas être seul. Lorsqu'il fut à quelques mètres de lui, Sando se leva pour le saluer.

- Bonsoir à toi, Sélagos.
- Bonsoir.
- Tu as quelques minutes ? J'aimerais te montrer quelque chose.
- Quoi donc ?
- Pas ici. Allons à ton appartement.
- Ton guide n'est pas avec toi ?
- Noce n'arrive pas à se retrouver dans cette ville, mais moi, j'y arrive très bien.
- Écoute, je n'ai pas beaucoup de temps. Je dois rejoindre mon père pour une réunion.
- Ça ne sera pas long.
- Bon, d'accord, mais quelques minutes seulement, se sentit obligé de répondre Sélagos.

Une fois dans l'appartement, il offrit tout de même à boire à son visiteur. Il devait quand même remplir ses devoirs d'hôte. Sando accepta un verre de parmir pendant que Sélagos l'invitait à s'asseoir.

- Qu'est-ce qui t'amène ? s'enquit ce dernier en prenant place dans une causeuse, face à son invité.

Au lieu de répondre, Sando sortit d'une poche intérieure de sa veste plusieurs feuilles pliées en quatre. Il les déplia, les étendit méthodiquement sur la table basse placée entre lui et Sélagos, et les lissa du plat de la main, de façon appliquée.

- Qu'est-ce que c'est ? se montra curieux de savoir Sélagos.
- Des vieux rapports médicaux.
- Que fais-tu avec ça ?
- Le tien et ceux des six autres prétendus miraculés qui ont retrouvé leur fertilité après un voyage sur Terre.
- De quel droit t'es-tu procuré ces documents ?
- De quel droit m'en aurait-on empêché ?
- Ce sont des informations personnelles, signala Sélagos.

Bien qu'outré par l'effronterie de Sando, Sélagos n'arrivait pas à cacher son embarras.

- Ce sont des informations qui ont servi à promouvoir le projet Colonia, donc d'intérêt public. L'un des plus grands projets de ce siècle, probablement. Dois-je te le rappeler ?
- Cela n'a rien à voir ! répliqua Sélagos, sur la défensive.
- Sélagos, ne me prends pas pour un idiot. Je ne suis pas venu te voir en ennemi. Je veux juste que tu me dises la vérité. Si j'avais voulu vous causer du tort, ce n'est pas ici que je serais assis en ce moment. Ces documents ont été falsifiés. Il suffit de faire des comparaisons pour s'en rendre compte.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Tu dis n'importe quoi !
- Qu'est-ce qui s'est vraiment passé sur cette planète ? Pourquoi des hommes comme ton père ont-ils pris le risque de se compromettre pour promouvoir sa colonisation ?

Plutôt que de répondre, Sélagos garda le silence. Il avait peur et tentait désespérément de se sortir d'une impasse. En l'observant, Sando sentait qu'il était sur le point de craquer.

- Tu vas me faire croire que tu as vraiment retrouvé ta fertilité là-bas ?
- Je te le jure, certifia Sélagos en cessant de fuir son regard et en donnant l'impression d'avoir retrouvé son calme.

Cette fois, ce fut au tour de Sando de perdre contenance. Lui qui se croyait si près du but, voilà que c'était Sélagos qui lui tirait le tapis sous les pieds. Il avait juré avec une telle conviction, que cela ne pouvait être que la vérité.

- Tu m'étonnes, Sélagos, malgré que ton dossier soit à peu près le seul qui semble authentique.

J'étais persuadé que toute cette histoire était un mensonge.

– J'ai été diagnostiqué stérile à vingt ans. Je l'étais probablement à ma naissance. Au retour de ma première mission, j'avais commencé à produire des spermatozoïdes, en dépit de toute logique.

Sando regarda son vis-à-vis dans les yeux et prit le temps de réfléchir. De sa main droite, il écarta le relevé de Sélagos pour le mettre à l'écart.

– D'accord, je te crois. Mais les autres ? interrogea-t-il en tapotant les feuilles du doigt. Ont-ils vraiment retrouvé leur fertilité sur Terre ? Jure-moi que c'est le cas.

– Il n'y a aucune raison d'en douter.

– Au contraire, il y a de très bonnes raisons d'en douter. Peux-tu me jurer qu'ils ont retrouvé leur fertilité ? Oui ou non ?

Sélagos parut encore une fois embarrassé. Il semblait hésiter à répondre.

– Je ne peux pas te le jurer, car ce n'est pas moi qui ai fait leurs tests. Mais puisque ça m'est arrivé, c'est tout à fait logique de penser que ça puisse leur être arrivé aussi.

– Tu mens. Dis-moi la vérité, ce sera beaucoup plus simple. Ne me force pas à aller trouver d'autres personnes pour leur dévoiler ce que je sais. Contrairement aux gens comme vous, je n'ai rien contre le mensonge quand il sert l'intérêt général. Mais puisque dans mon cas, je vais passer le reste de ma vie sur cette planète, je dois savoir la vérité. Je veux être dans le secret, Sélagos, et si tu ne m'aides pas, ça risque de ne plus être un secret pour personne.

Avant même que Sando n'ait fini sa tirade, Sélagos se mit à transpirer à grosses gouttes. Le mot menteur était affiché en toutes lettres sur son visage. Intérieurement, il maudissait son père et Maëllus de l'avoir plongé dans une telle situation. Il détestait le mensonge et n'avait aucune aptitude pour maîtriser cet art. Maintenant, il était pris au piège. Le cauchemar qu'il anticipait depuis le début de cette affaire venait de se concrétiser.

À son tour, il prit le temps de réfléchir. De toute évidence, Sando les avait démasqués. Il devait peser chaque mot qui sortirait de sa bouche, car ceux-ci influenceraient le reste de sa vie.

– Laisse-moi parler à mon père. Il en sait beaucoup plus que moi sur cette affaire.

– Tu sais exactement ce que je veux savoir. On t'a forcé la main. Aie au moins le courage de ne pas te cacher derrière ton père !

– Le courage n'a rien à voir là-dedans ! Je ne suis qu'un pion, moi, dans cette histoire. Si tu veux tout savoir, adresse-toi à mon père.

Sando hésita à pousser davantage Sélagos. Cela risquait de le rendre hostile à une éventuelle conciliation. Il savait que la partie serait beaucoup plus difficile avec Polus, mais de toute évidence, Sélagos ne prendrait pas sur lui de cracher le morceau.

– C'est bon, ne te fâche pas. Allons le trouver ton père, alors.

– Je dois aller le rejoindre à une réunion du Conseil d'établissement. Tu ne pourras pas le voir ce soir. Mais j'organiserai une rencontre pour demain.

Or, Sando préférait confronter Polus à chaud, avant qu'il n'ait le temps de se préparer.

– Je n'ai besoin que de quelques minutes.

– Nous n'avons pas quelques minutes. La réunion commence à sept heures.

– Et à quelle heure se termine-t-elle ?

– Il n'y a pas d'heure fixe et ça risque de se terminer tard. Demain ou aujourd'hui, qu'est-ce que ça change ?

– Bon d'accord. Demain, sans faute.

– Je dois y aller, indiqua Sélagos en se levant.

Sando l'imita, comprenant qu'il n'en obtiendrait pas davantage.

25.

Maëllus était inquiet. Peu avant sept heures, Polus l'avait contacté pour lui dire :

- J'aimerais te montrer quelque chose d'intéressant. Peux-tu te libérer pour faire un saut à Orduc, demain ?
- Demain ?
- Oui, demain, de confirmer Polus avec le même ton léger.
- Pourquoi pas !
- Dans la matinée ?
- Bien sûr, pas de problème. J'y serai.
- Merci. À demain, alors.
- C'est ça, à demain, Polus.

Maëllus savait que lorsque Polus se montrait si peu bavard et qu'il demandait ainsi à le voir, il ne pouvait s'agir que de mauvaises nouvelles. Puisque le voyage entre Orduc et Taroune prenait cinq heures, Polus ne lui aurait pas demandé de le rejoindre si rapidement s'il n'y avait pas urgence.

Il savait que les résultats des tests des recrues étaient divulgués cette semaine. Peut-être que ceux-ci s'étaient avérés mauvais ? Mais même en ce cas, Polus n'aurait pas fait tant de mystères. Ce qu'il redoutait, c'était que l'un des vingt-trois ait décidé de parler, ce qui serait catastrophique pour le projet Colonia, en plus de réduire sa réputation et celle de Polus à néant.

Il chargea Ulcé d'organiser leur voyage et fit une séance de méditation avant de se mettre au lit. Il était inutile de faire mille scénarios. Il devait garder son énergie pour le lendemain.

Plus tard, comme elle en avait pris l'habitude, Izi se présenta chez lui pour faire un brin de conversation. Malgré ses efforts, il n'arriva pas à lui cacher ses états d'âme.

- Qu'est-ce qui te tracasse, Maëllus ? Je vois bien que quelque chose te pèse, dit Izi.
- Je ne peux rien te cacher, toi.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Oh ! Rien qui vaille la peine d'en parler. Je m'en fais sans doute pour rien.
- Tu ne veux pas m'en parler ?
- Je ne veux pas partager mes idées noires avec toi. Nous avons été séparés trop longtemps pour partager autre chose que du bonheur.
- Tu ne me fais pas confiance ? s'offusqua Izi, déçue.
- Ne dis pas ça. J'ai pleine confiance en toi, mais je refuse de mettre mon fardeau sur tes épaules. Tu comprends ?
- Et si moi je veux le partager avec toi ?
- Ça ne change rien. Tout ne se partage pas. Même avec les personnes qu'on aime le plus au monde. Tu as suffisamment vécu pour en savoir quelque chose.

Réalisant qu'elle non plus ne voudrait pas partager tous ses secrets avec son père, Izi se contenta de répliquer :

- Tu as raison, comme toujours.

26.

Le lendemain, vers onze heures trente, Maëllus entra dans le bureau de Polus. Après l'avoir invité à prendre un siège, ce dernier lui raconta la conversation que son fils avait eue avec Sando.

– Nous n'avions pas besoin de ça ! échappa Maëllus. Mais qu'est-ce qui a bien pu lui donner envie de mettre le nez dans nos affaires ? C'est quand même bizarre.

– Pas tant que ça. Si tu l'avais rencontré, tu saurais que ce type cherche toujours ce qui pourrait servir son intérêt. De plus, il est brillant.

– Il fallait quand même que quelqu'un lui mette la puce à l'oreille !

– Il posait beaucoup de questions. Il a dû deviner que nous cachions quelque chose.

– Ces modifications aux dossiers peuvent-elles vraiment nous compromettre ?

– J'ai bien peur que oui. Ce n'est pas évident de modifier des documents existants sans laisser de trace.

– Bon... laisse-moi réfléchir à tout ça. Si ce jeune homme veut quelque chose en échange de son silence, il y a sûrement moyen de s'arranger.

– On ne peut tout de même pas lui dire la vérité ! lança Polus.

– Non, mais peut-être qu'une demi-vérité fera l'affaire.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je dois d'abord mettre de l'ordre dans mes idées. Dis à Sélagos qu'il fixe un rendez-vous avec Sando pour huit heures, à ton appartement. Nous le rencontrerons tous les trois. Surtout, que ton fils ne dise rien à personne au sujet de cette affaire.

– Sélagos est assez intelligent pour deviner ça tout seul.

– Tu as raison, excuse-moi. Dis-lui de nous rejoindre chez toi pour six heures. Fais préparer un repas et assure-toi que nous soyons seuls. Ulcé fera le service et nous élaborerons notre stratégie pendant le souper.

– D'accord, je ferai le nécessaire... Je n'aime pas ça, Maëllus.

– Moi non plus. J'ai hâte que Colonia quitte le sol, que nous puissions passer à autre chose.

– Crois-tu vraiment que cela sera la fin de nos problèmes ?

– Non, mais nous ne serons plus à l'avant-scène et quelque chose me dit qu'il faudra des années avant d'y revenir. Nous ne serons peut-être même plus là.

– Nous, peut-être pas. Mais as-tu pensé à mon fils et aux autres plus jeunes que nous avons impliqués dans cette affaire ? C'est eux qui devront répondre de nos actes.

– Je ne pense qu'à ça, Polus. Ne va pas croire que je prends tout ça à la légère. N'oublie pas que je sacrifie ma fille, mon neveu et Ulcé dans cette histoire. Quand j'ai des moments de doute, et... je me vois déjà rôtir en enfer.

– Merci. Tu me rassures. Je n'en demandais pas tant. Surtout que je sais qui sera sur la broche avec toi. Tu n'aurais pas pu te contenter d'un : « Ne t'en fais pas. Tout va bien aller. »

– Cela dit, Polus, ne t'en fais pas, tout va bien aller, ironisa Maëllus.

Pendant le souper, Maëllus exposa son plan, qui fut accueilli avec scepticisme et haussements de sourcils.

– Tu n'as pas rencontré cet homme. Il n'avalera jamais une chose pareille, le prévint Sélagos.

– En un sens, c'est en partie vrai, non ? Et la vérité est tout aussi difficile à croire. Tu ne trouves pas, Sélagos, qu'en réalité, c'est un peu ce qui s'est passé ? Sinon, quoi penser d'autre ? Je te le demande ? Toi et tes compagnons étiez des gens tout ce qu'il y a de plus civilisés, alors comment expliquer ce qui s'est passé autrement ?

– J'imagine que tu as raison, répondit Sélagos en cachant mal son embarras. Mais Sando voudra en savoir plus, il ne se contentera pas de ça.

– Ça, c'est mon affaire. Après ce soir, nous devons rester fermés comme une tombe, qu'importe les menaces qu'il fera. C'est notre seule chance de ne pas tout faire éclater en morceaux.

– Et les autres ? interrogea Polus. Il risque de les questionner. Il en a déjà démasqué sept. Nous aurions dû nous contenter du miracle qui a touché Sélagos.

– Ce n'était pas suffisant. Ils auraient mis cela sur le compte du hasard. Il fallait de la chair autour de l'os. Pour ce qui est des autres, nous les informerons. Nous ne pouvons courir le risque que Sando les interroge sans qu'ils sachent de quoi il retourne, répondit Maëllus.

– Il va y avoir des grincements de dents, prédit Polus. Plusieurs étaient déjà réticents avant que cette tuile nous tombe dessus...

– Tu devras les garder à l'œil jusqu'au départ de l'expédition.

– Plus facile à dire qu'à faire, lança Sélagos.

– Personne n'a intérêt à parler. Ils sont tous impliqués et ils ont tous accepté ce que je leur ai proposé. Il est trop tard pour se présenter en défenseurs de la vérité. Celui qui nous trahirait resterait un menteur aux yeux du peuple, tout comme nous. Cela fait douze ans que nous gardons ce secret. Personne ne va croire à un soudain élan de moralité. Il ne passerait que pour un faible qui a eu peur, plaïda Maëllus.

– Je suis plutôt d'accord avec toi, enchaîna Polus. Ceux qui ont les nerfs sensibles voudront que nous déballions toute l'histoire, mais personne n'ira se mettre la tête sur le billot.

– Bien qu'il était assis dans mon propre salon, ce Sando a quand même réussi à me rouler en boule avant même que je comprenne ce qu'il faisait. Il ne faut pas le sous-estimer, avertit Sélagos.

– Il t'a pris par surprise. Mais tu as raison, convint Maëllus, il peut être dangereux. Si nous le laissons le moins croire qu'il peut nous manipuler, il le fera. Lorsqu'il quittera cet appartement, ce soir, il doit être convaincu qu'il n'y a plus rien à tirer de nous.

– Comme nous ne pouvons lui dire toute la vérité, signifia Sélagos, il aura toujours quelque chose à tirer de nous...

À l'heure dite, Sando se présenta au domicile de Polus. Il n'était pas seul, car son frère Noce l'accompagnait. Voyant cela, les trois hommes ne purent cacher leur surprise. Visiblement, ils avaient cru que Sando serait seul.

– Ça ne vous gêne pas que mon frère m'accompagne? Pour une discussion aussi importante, je préfère avoir un témoin. Cela va de soi, n'est-ce pas?

– Bien entendu. Vous êtes les bienvenus tous les deux, répondit Polus. Passons dans la salle à manger. Nous serons plus à l'aise pour discuter, continua-t-il en les invitant d'un geste de la main.

Maëllus, qui voyait les deux frères pour la première fois, trouva à Sando un air fourbe. Quant à Noce, il avait tout du bagarreur arrogant. Il attendit que les deux hommes, suivis de Polus et Sélagos, soient passés à la salle à manger avant de se lever pour les rejoindre. Ses longues années de politicien lui avaient appris tout l'art et l'importance de la mise en scène. À pas lents, il entra dans la pièce avec un visage de marbre. Dès qu'il le vit, Polus le présenta à ses invités :

– Laissez-moi vous présenter l'instigateur du projet Colonia, qui est aussi un membre influent du Conseil religieux : Maëllus Gallos Tiksa.

Ce dernier gratifia les deux frères d'un sourire froid, à la limite du mépris, puis dit, en s'asseyant devant eux avec lenteur :

– C'est un plaisir de vous rencontrer, messieurs.

Sando regretta de ne pas avoir insisté davantage, la veille, alors qu'il tenait Sélagos. Il sentit tout de suite que cette vieille épave maigrichonne au crâne cabossé lui donnerait du fil à retordre.

– Pareillement, répliqua-t-il avec un sourire aussi faux que celui de son interlocuteur. J'espère qu'on n'a pas dérangé un personnage aussi important que toi pour la bagatelle qui m'amène?

– Il faudrait te décider, jeune homme. Tantôt, tu avais besoin d'un témoin pour une discussion importante et là, tu me parles de bagatelle, rétorqua Maëllus, qui avait définitivement cessé de sourire.

Marquant un temps d'hésitation, Sando se maudit de sa maladresse.

– Tu as raison. Il ne s'agit sans doute pas de bagatelle, puisque tu es ici.

– Alors, viens-en aux faits.

Sando avait du mal à prendre pied. Il avait des cartes dans son jeu et Maëllus agissait comme s'il avait les mains vides. S'il avait vécu pareille situation sur Érunane, il aurait craint d'être tombé dans un guet-apens visant à l'assassiner. Ibris était-elle si différente de l'île? Il se força à retrouver son sang-froid et à reprendre le contrôle de la discussion.

– Les faits sont que, depuis mon arrivée ici, j'ai le sentiment qu'on me ment sur ce qui nous attend sur cette planète. Après enquête, j'ai découvert des traces évidentes de falsification dans les dossiers médicaux de vos fameux miraculés.

– Montre-moi, fit Maëllus.

Sando produisit les documents, en plus d'en étaler d'autres à titre comparatif, pour prouver ses allégations.

– En effet, cela peut paraître suspect, mais ce n'est pas une preuve en soi, objecta Maëllus.

– Donc, je peux demander aux autorités civiles de faire enquête, sans que cela vous gêne? demanda Sando.

– Non, cela nous gênerait, répondit Maëllus.

Sando n'était pas sûr s'il fallait se réjouir ou s'inquiéter de cette réponse. Son vis-à-vis semblait inébranlable. Comme si lui et Noce n'avaient aucun moyen de lui nuire, tout en lui signifiant le contraire.

– Et pourquoi? chercha-t-il à savoir.

– Parce qu'il n'y a que Sélagos qui a retrouvé sa fertilité sur Terre. Les cinq autres étaient déjà fertiles avant le voyage. Quant au sixième, il est toujours stérile.

– Je le savais! lâcha triomphalement Sando. Vous avez fait cela pour promouvoir Colonia, car vous manquiez d'appuis.

– Exactement. C'était la seule façon de ne pas faire avorter ce projet.

– Pourquoi y tenez-vous tant?

– Je ne sais pas si tu connais ma réputation. Au cours de ma vie, j'ai eu plusieurs visions du futur qui se sont concrétisées. Il y a une quinzaine d'années, j'ai eu une vision au sujet de cette planète: non seulement nous l'avions colonisée, mais j'ai senti que cela était d'une importance capitale. J'ai su à ce moment que dans un certain avenir, ce serait une porte de salut pour résoudre ce problème croissant d'infertilité qui frappe les hommes depuis l'apparition du scorcis. Si j'ai poussé certaines personnes aux mensonges et à la tricherie, c'est uniquement parce que c'était incontournable. Sélagos est la preuve vivante qu'il y a vraiment quelque chose de miraculeux sur cette planète, expliqua Maëllus.

– D'accord, disons que je crois à ton histoire. Mais ça ne m'explique pas tout. J'ai parlé à Sélagos et à d'autres hommes qui ont visité la Terre. Chaque fois que je leur demande de me raconter leur séjour, je sens qu'ils me cachent quelque chose. Je n'ai pas ton expérience, mais j'ai appris assez tôt à faire la différence entre un mensonge et une vérité. Comme mon frère et moi serons à la tête de ce projet de colonisation, nous avons le droit de savoir ce qui nous attend là-bas.

– Même si nous vous le disions, vous ne nous croiriez pas, fit savoir Sélagos.

– Essayez toujours, les invita à poursuivre Noce, intrigué.

Polus et Sélagos se tournèrent vers Maëllus, comme si ce dernier devait approuver la suite des choses.

– D'accord, je vais vous le dire, consentit le vieil homme au bout d'un moment. Mais avant, je dois vous mettre en garde. Si ce que vous savez déjà et ce que je vais vous apprendre venaient à s'ébruiter, c'en serait fini non seulement de Colonia, mais aussi, de l'entente avec votre père. Vous pourrez tous les deux demeurer sur le continent, mais... ton frère, indiqua-t-il en pointant Noce du doigt et en fixant Sando dans les yeux, sera en prison d'ici un an. Et toi, dans cinq.

– C'est une menace? demanda Sando, peu impressionné.

– Absolument pas! reprit Maëllus en laissant de côté son ton sévère. C'est une prédiction.

– Dis ce que tu as à dire. On a assez perdu de temps, s'impatienta Sando.

– Ce que personne n'a osé te dire, c'est que plusieurs d'entre eux, ont... comment expliquer... Ils ont entendu des voix.

– Qu'est-ce que tu veux dire?

– C'est comme si quelque chose d'extérieur entraînait dans leur esprit.

Sando se tourna vers Sélagos, qui opina du chef.

– Et qu'est-ce qu'elles disent ces voix? s'enquit Sando, incrédule.

– Elles ne parlent pas vraiment. C'est plutôt comme si elles nous orientaient: «Va par-là, fais ceci, fais pas cela», expliqua Sélagos.

Maëllus sortit une photo d'une des chemises qui se trouvaient sur la table et la poussa vers Sando. Quatre créatures bipèdes, au regard appuyé, semblaient le regarder depuis l'autre monde.

– Nous n'en sommes pas certains, mais cela pourrait venir d'eux, avisa-t-il. Ce serait en quelque

sorte des télépathes. Ils ne peuvent pas communiquer avec nous, alors leur cerveau primitif essaie de créer un lien.

Sachant que ce dernier n'était pas doué pour le mensonge, Sando se tourna à nouveau vers Sélagos pour obtenir davantage de précisions.

– Je crois qu'ils sont entrés en contact avec moi... Enfin, en quelque sorte.

– Comment c'était ? demanda Noce.

– Au début, c'était assez effrayant, mais fascinant en même temps. C'était comme communiquer avec un cerveau... sur une autre longueur d'ondes. Ensuite, on ressent un vide, une forme de perturbation. Somme toute, ce n'est pas agréable ; c'est comme si on se faisait voler quelque chose, sans savoir quoi.

Non seulement Noce et Sando étaient à présent pendus aux lèvres de Sélagos, mais également son père et Maëllus. Ces deux derniers savaient ce qui s'était passé sur Terre, mais jamais aucun des vingt-trois n'avait su communiquer l'état d'esprit dans lequel ils se trouvaient de façon aussi claire. Même Maëllus, qui avait vécu l'expérience par procuration à travers ses visions, n'avait réalisé le trouble et le vide dans lesquels avaient été plongés ces hommes. Cette idée de demi-vérité, pour donner le change à Sando, se révélait plutôt être une vérité dans la vérité.

– Donne-moi un exemple, pria Sando.

Sélagos garda le silence un moment, puis répondit :

– Cela fait quinze ans que ça m'est arrivé et c'est la première fois que je trouve les mots pour l'exprimer avec une certaine cohérence. Ne me demande pas d'exemples. C'est... c'est comme si un enfant te demandait de lui expliquer ce qu'on ressent lorsqu'on atteint l'orgasme. Il faut le vivre pour comprendre.

– Si un simple séjour a pu te mettre dans cet état, nous risquons peut-être la folie en demeurant sur place, non ?

– Je ne crois pas. Ce n'est ni négatif ni trop envahissant. D'ailleurs, plusieurs d'entre nous l'avons vécu à plus d'une reprise et chaque fois, le malaise va en s'atténuant. Certains sont moins troublés que d'autres. De mon côté, je n'étais pas parmi les meilleurs candidats.

– Tous les gens sélectionnés ont subi des tests psychologiques pour s'assurer de leur aptitude à vivre ce phénomène, précisa Polus.

– Vous avez peine à le décrire... Vous ne pouvez même pas l'expliquer, et vous me parlez de tests d'aptitude ! s'étonna Sando. C'est une blague ou quoi ?

– Absolument pas. Nous avons établi le profil psychologique des sujets qui ont vécu l'expérience et sélectionné les caractéristiques de ceux ayant été peu perturbés par le phénomène. Bien sûr, nous n'avons pas de certitude, mais je crois sincèrement que les choses devraient bien se dérouler. J'ai plus de crainte quant à votre capacité à s'adapter à ce nouvel environnement. Mais de cela, vous en avez été informés dès le début.

Le silence s'installa, laissant chacun des protagonistes dans sa propre expectative.

– Et maintenant, jeunes hommes, que vous savez tout, que comptez-vous faire ? s'enquit Maëllus au bout d'un moment.

Noce se tourna vers son frère, qui répondit d'un ton posé :

– Nous allons réfléchir... vieil homme.

– Il y a d'autres personnes au courant de vos découvertes, j'imagine ? demanda encore Maëllus.

– Évidemment.

– Combien ?

– Une seule, répondit Sando après un moment d'hésitation.

– Tu peux compter sur sa discrétion ? voulut s'assurer Maëllus.

– Oui, mais c'est plutôt de moi que tu devrais t'inquiéter. Je sais très bien qu'il te sera facile d'identifier cette personne et je vais te mettre en garde. Si vous lui faites des difficultés ou la mettez sous pression, rien ne me retiendra de démolir votre réputation à tous les trois ; même après mon départ, s'il y a lieu. Il y aura encore mon frère Lougg, sur le continent... et ma sœur, aussi

– Tu n'auras pas besoin d'informer ta demi-sœur, l'arrêta Maëllus. Je raconterai tout à ma fille. D'ailleurs, elle doit vous accompagner pour le voyage.

– Comment ça ? s'énerva Sando sans cacher sa stupéfaction.

– Parce que je lui en ai fait la demande. Tu auras sûrement l’occasion de tout raconter à ton frère. Je n’y vois aucun inconvénient. C’est un type intelligent, capable de garder un secret. De toute façon, nous n’avons pas l’intention de gêner cette personne à qui tu sembles accorder beaucoup d’importance. Nous sommes tous prêts à vivre avec les conséquences de nos actes. Notre seule préoccupation, c’est Colonia.

Sando regarda ses trois interlocuteurs et sentit la même détermination chez Polus et Sélagos, que chez Maëllus.

– Ce serait possible d’envoyer les femmes nous rejoindre plus rapidement et en plus grand nombre? leur demanda-t-il.

– Le vaisseau ne sera prêt qu’un an après votre départ et ne pourra transporter plus de cent cinquante passagers. De toute façon, cela permettra au temps d’effectuer une sélection naturelle chez les hommes. Nous estimons que de vingt-cinq à trente pour cent ne survivront pas à la première année, signifia Maëllus.

– Et par la suite? intervint Noce.

– Compte tenu du milieu, les survivants devraient bien s’en tirer. Ce ne pourra être pire que sur Érunane, répondit Polus.

– Je crois que tout a été dit, messieurs. L’avenir de Colonia est maintenant entre vos mains. Tout comme le vôtre. Si vous décidez de tout révéler, nous ne ferons rien pour vous en empêcher. Ce qui doit arriver arrivera, dit Maëllus.

– J’aurais peut-être une requête à formuler, proposa Sando.

– Quoi donc? demanda Maëllus.

– Je te le ferai savoir plus tard. Si nous consentons à protéger vos intérêts, il me semble qu’en retour, nous devrions avoir droit à quelque chose.

– Je n’admettrai aucun chantage. Cela dit, nous sommes ouverts à toute demande raisonnable de votre part, répliqua Maëllus.

– Comme tu le dis, vieil homme, ce qui doit arriver arrivera, reprit Sando en se levant en même temps que Noce. Passez une bonne soirée, messieurs.

Les deux frères quittèrent l’appartement avec empressement, comme s’ils craignaient qu’on leur vole l’avantage d’avoir eu le dernier mot. Polus, qui était le seul à s’être levé pour leur ouvrir la porte, revint prendre place face à son vieux complice.

– Qu’est-ce que tu en penses? lui demanda-t-il.

– Ils ne parleront pas.

– Tu es sûr? s’inquiéta Sélagos.

– Non seulement Sando a beaucoup d’intérêt pour ce voyage, mais Il sait que son frère et lui ne sont pas faits pour le continent. C’est plutôt la fille qui m’inquiète. Tu as son dossier?

Polus alluma un écran fixé sur un mur au fond de la pièce et commanda l’information à l’aide d’un clavier posé sur la table. Ceci fait, une photo d’Açorès apparut, avec quelques informations de base.

– Une vraie beauté, ne put s’empêcher de lâcher Maëllus. Tu as pris des informations sur elle?

– Un peu, répondit Polus. Une fille réservée, ambitieuse, plutôt intelligente... Je dirais qu’elle saura garder sa langue.

– Tout dépend de sa motivation, signifia Maëllus. Et qu’est-ce qui se passe entre elle et Sando?

– Tout semble indiquer que récemment, elle a quitté son petit ami pour lui, on ne sait pas, au juste, dans quelles circonstances. Il paraît que Sando a dû se montrer très persuasif pour la convaincre de l’aider dans ses recherches.

– Personne ne t’a avisé qu’il fouillait par là?

– Non, il va et vient aux archives à sa guise. Il s’est servi de mon nom pour obtenir l’aide dont il avait besoin. J’imagine que les personnes concernées ont préféré s’abstenir d’en parler, de peur d’en faire trop ou pas assez. Personne ne pouvait imaginer qu’il apprendrait à se débrouiller seul en si peu de temps dans cette ville. En son genre, c’est un phénomène.

– C’est positif. Quelqu’un capable de s’adapter à un nouvel environnement aussi rapidement est le candidat idéal pour mener les recrues du projet Colonia, supposa Maëllus.

– Et la fille? s’enquit Sélagos.

– Aussi longtemps qu’elle sera amoureuse de Sando, elle ira dans le même sens que lui. Il faut donc faire durer la lune de miel.

- Mais comment ? Ce n'est pas du tout de notre ressort, s'étonna Polus.
- Tu m'as dit qu'il doit passer par l'entremise d'un accompagnateur chaque fois qu'il a besoin de quelque chose, pas vrai ? Alors, libère-le de cette contrainte, puis accorde-lui un bracelet et amplement de crédit pour qu'il gâte son amoureuse.
- Même si ça fonctionne, un jour il partira et ce jour-là, il n'aura plus d'emprise sur elle, indiqua Sélagos.
- Tu te trompes. Ce n'est pas parce qu'il ne sera plus là que ça changera quelque chose. Si elle l'aime toujours, elle ne parlera pas. Et plus le temps passera, plus elle deviendra elle-même complice du mensonge. Du coup, elle ne pourra plus nous salir sans se salir elle-même.
- Mais il va penser qu'on cède à son chantage si on lui fait ce cadeau. De plus, il faudra le justifier au Conseil, s'objecta Polus.
- Premièrement, mon ami, ce type a besoin de savoir qu'il a gagné. Si nous ne lui donnons rien en échange de son silence, il pourrait devenir désagréable. Il ne supportera pas d'être ignoré. Deuxièmement, nous avons fait la même chose pour Izi. Il s'agit d'une forme de dédommagement pour les années qu'ils ont dû passer sur l'île. Ni le Conseil civil ni le Conseil religieux ne s'y opposeront.
- Tu as raison, approuva Polus. J'ai tendance à oublier que tu seras toujours le meilleur politicien de nous deux.
- Et toi, le meilleur médecin. On ne peut exceller dans tous les domaines...
- On pourrait peut-être mettre son bracelet sur écoute ? suggéra Polus.
- Quelle crapule, tu fais ! Jamais une telle idée ne m'aurait traversé l'esprit ! lança Maëllus en affichant un sourire qui disait tout le contraire.
- Bon... alors, faisons comme ça. Et si tout nous explose à la figure ?
- Ça n'arrivera pas, Polus.
- Que Dieu t'entende !
- Sors ton alcool, nous boirons à cela ! proposa Maëllus, qui assez bizarrement, semblait d'excellente humeur.

Quarante jours avant le départ, Manos, qui était toujours à Birsat, travaillait plus de seize heures par jour. Même si tout allait comme prévu, cela ne diminuait en rien son angoisse. Colonia lui prenant tout son temps, il réalisait qu'il en manquerait pour préparer sa mission sur Terre et planifier l'installation permanente d'un site visant à permettre l'atterrissage d'un vaisseau aussi imposant que Colonia.

Il détestait l'idée de se lancer dans cette aventure sans être prêt. Aussi, avait-il la désagréable impression de sauter dans un trou sans fond. Il tenait aussi à revoir Izi et Maëllus avant le départ. Bien que cela n'avait rien de rationnel, car il n'en avait pas de temps, il en avait besoin. Quand il était trop longtemps loin d'eux, ce voyage perdait tout son sens. Si Maëllus arrivait à donner de la consistance à ce qui lui paraissait une chimère, Izi, quant à elle, lui donnait envie de faire ce voyage. Il voulait être à ses côtés et elle avait la conviction qu'il lui fallait aller là-bas.

Tout cela le ramenait à leur rêve commun, qu'il se rappelait par bribes, à mesure qu'Izi le lui avait raconté la première fois qu'il s'était trouvé seul avec elle dans le marais. Ensemble, dans un monde inconnu, elle décrivait l'émerveillement et la paix qui l'habitaient dans ce rêve. Or, dans son rêve à lui, Manos ressentait d'autres émotions : de la peur, une révélation inattendue, une résignation face à son destin. Tout cela le troublait. C'était comme si on lui disait : «Fais attention», mais sans lui dire à quoi. Les rêves de Maëllus et Izi semblaient si clairs, alors que le sien était rempli de brume et de paroles insaisissables.

Izi avait enfin retrouvé la santé. L'énergie lui était revenue aussi subitement qu'elle l'avait quittée. Elle s'entraînait désormais avec acharnement pour retrouver les muscles perdus, ainsi que ses réflexes et sa souplesse, tout en s'efforçant de ne penser à rien. Elle partirait bientôt pour la Terre et tenait à être le plus prête possible.

Maëllus justifia sa présence au Conseil en prétendant qu'elle agirait en tant qu'agente de sécurité au sein de l'équipage. Sa connaissance des hommes d'Érunane et le respect que ces derniers lui vouaient constituerait un atout majeur en cas de crise. Toutefois, il n'avait rien dit au sujet de ses rêves et de ses visions. C'était très bien ainsi, car Izi ne voulait pas que sa présence soit associée à un phénomène mystique. Elle en avait déjà suffisamment sur le dos avec ceux qui prétendaient que le scorcis était une punition divine résultant de sa naissance sur l'île d'Érunane. Ceci, sans parler de son don de clairvoyance nettement surfait.

Même si son amour pour Manos était toujours aussi fort, elle n'arrivait pas à y penser sans angoisser. Elle savait que c'était ridicule, mais elle avait peur. Toute sa vie, elle s'était conditionnée à refuser systématiquement la présence de tout homme dans son intimité. Elle aurait trente-sept ans dans quelques jours et se mortifiait d'entretenir les mêmes craintes qu'une gamine de quatorze ans face à la sexualité. Un instant, elle brûlait de désir, l'instant d'après, elle était terrorisée. Vraiment, elle se sentait stupide. C'est pour cela qu'elle évitait de trop penser à Manos.

«Il y aura le voyage, il y aura la Terre, et après, Dieu en décidera.» Elle rêvait qu'il lui faisait l'amour dans ce lieu exotique où elle était la seule femme au monde ; personne, donc, avec qui il risquait de vouloir la comparer. Elle ne serait plus la *petite vierge*, mais la reine mère. La première et la seule.

Maëllus, lui, comptait les jours. Plus le départ approchait, plus il avait du mal à respirer. On aurait dit que ses sens l'avaient abandonné. Il n'arrivait plus à entrer en contact avec le monde spirituel, et la méditation apportait plus de questions que de réponses. Ses rêves étant devenus vides, il se sentait oublié avec ses doutes. Le poids des mensonges et des tricheries pesait sur lui.

Il avait cru qu'avec l'âge, viendraient la sagesse et les certitudes, mais en fait, on ne sait jamais. «On croit, on espère, mais la sagesse n'apporte que la conviction qu'il n'existe pas de certitude, sauf pour les imbéciles pour qui le malin crée l'illusion.»

Avec Ulcé, il prépara une petite soirée pour souligner l'anniversaire d'Izi. Rien de fastueux, juste un souper avec son frère Lougg, Mina, lui-même et Ulcé. Ce dernier n'avait rien du convive pour égayer une fête, mais depuis qu'il avait pris en charge l'entraînement de la *petite vierge*, les deux s'étaient rapprochés. Maëllus voyait cela d'un bon œil, puisqu'ensemble, ils gèreraient l'aspect sécuritaire du voyage et l'installation des colons sur Terre.

Tous voyaient cela comme une formalité, mais Maëllus savait que c'était le point faible de l'expédition. Avec les trois cents prisonniers à son bord, Colonia présentait un haut risque de perte de contrôle. Une fois à bord du vaisseau, Sando pourrait très bien chercher, avant l'atterrissage sur Terre, à s'emparer des armes sophistiquées ou de tout autre équipement qui ne lui étaient pas destinés. En revanche, il ne pourrait se montrer trop intransigeant ; sans quoi, il risquerait fort d'être abandonné sans espoir de voir arriver les femmes qui devaient les rejoindre. Néanmoins, outre lui, Izi demeurait la seule personne capable d'influencer les

prisonniers.

Somme toute, tout allait bien depuis que Maëllus était de retour d'Orduc. Mais comme la période d'accalmie précède souvent la tempête, l'ordre des choses s'apprêtait à être bousculé.

28.

Cette journée fraîche et ensoleillée commença par un appel prévisible, puis une visite qui ne l'était pas et enfin, la venue d'invités inattendus. L'appel de Manos eut quelque chose de rassurant, pour Maëllus, car cela lui confirmait qu'il n'avait pas perdu tout son flair.

- Bonjour, mon oncle ! Tout va bien ?
- Tout va bien. Et de ton côté ?
- Tout va bien ici aussi. J'ai pensé prendre une journée pour aller à Taroune. Tu as prévu quelque chose pour l'anniversaire d'Izi ?
- Un souper tout simple avec son frère Lougg, Mina et Ulcé.
- Je peux me joindre à vous ?
- Bien entendu.
- Izi va bien ?
- Très bien, elle est en pleine forme.
- Tant mieux. C'est ce qu'elle me dit, mais c'est bon de l'entendre de ta bouche.
- Tu verras par toi-même.

Maëllus venait tout juste de clore la conversation que Polus s'annonçait à sa porte. Il commanda l'ouverture de cette dernière, intrigué par cette visite surprise.

- Polus ! Je ne m'attendais pas à te voir aujourd'hui.
- Je ne m'attendais pas à te rendre visite si tôt non plus.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Une requête dont je dois te parler.
- Sando ?
- Évidemment, qui d'autre ? Ce garçon me donne des démangeaisons, juste à y penser.
- Qu'est-ce qu'il a encore inventé ?
- Cet empoisonneur voudrait passer quelques jours à Taroune pour visiter la capitale et faire ses adieux à son frère Lougg, à l'occasion de l'anniversaire d'Izi. Évidemment, il veut être accompagné de son frère Noce, et de celle qu'il présente maintenant comme sa fiancée. En passant, ton idée d'étirer la lune de miel connaît un franc succès. Ce type dilapide notre argent avec un enthousiasme sans bornes.
- Ce n'est tout de même pas notre argent.
- Façon de parler, cela reste des fonds publics. Mais je dois avouer que son sans-gêne me vexé.
- À quoi s'attendre d'autre avec ce genre de personnage ?
- À rien d'autre, évidemment.
- Est-ce que tu as pu intercepter des conversations où il aurait fait part de mauvaises intentions ou du but qui le motive à faire le voyage ?
- Rien de concret, on dirait que ce petit salaud sait qu'il est sur écoute.
- Ça aussi, c'était prévisible.
- Tu sais ce que ce voyage signifie ? Ce qui nous pend au bout du nez ? Comme tu lui as dit que tu raconterais tout à sa sœur et son frère Lougg, il voudra forcément en discuter avec eux. Nous sommes dans le pétrin, Maëllus.
- Je sais, tout allait trop bien. Eh merde ! J'aurais aimé avoir un peu plus de temps devant moi.
- Qu'est-ce que tu vas faire ? Ils seront ici dans deux jours... Je ne pouvais pas lui refuser la chance de faire ses adieux à Lougg.
- Je comprends, Polus. Tu n'as pas de reproches à te faire. J'aurais dû prévoir cette éventualité. Je me suis berné moi-même en croyant qu'il n'était pas suffisamment proche des deux autres pour avoir l'idée de venir les rencontrer. C'était pourtant une évidence. Sando retournera chaque pierre pour voir ce qui se cache dessous, et cela passe par une visite à son frère et sa sœur. Il a mis le nez à Birsat pour tirer tout ce qu'il pouvait de Manos et maintenant, il fera de même avec Izi et Lougg.
- Mais Manos ne sait rien ? questionna Polus sans cacher son inquiétude.
- Non, absolument rien. Ce qui ne signifie pas qu'il n'a rien trouvé.
- Que veux-tu dire ?
- Il a passé six jours à poser des questions sur le vaisseau, alors que ce sont le camp et son équipement qui auraient dû capter son attention. Qu'est-ce qu'il en a à foutre du vaisseau ? Ce n'est pourtant pas lui qui va le conduire !

– Qu'est-ce qu'il cherche, selon toi ?

– Je ne sais pas.

Les deux hommes ruminèrent leurs pensées en silence quelques instants, puis Polus reprit la parole :

– Qu'est-ce que tu comptes faire pour ta fille et Lougg ?

– Je crois que je vais tout leur dire, à elle d'abord, et ensuite à lui.

– Tout ? Tu n'y penses pas sérieusement ?

– La dernière fois, on a réussi un tour de force, avec ton fils, et je ne crois pas que nous puissions réussir deux fois ce numéro.

– Tu te rends compte du risque que cela représente ?

– Il y a un risque, mais Izi a le droit de savoir. C'est la seule capable de faire tourner le vent si la tempête éclate en cours de route. Je ne peux pas me résoudre à lui mentir. Elle va risquer sa vie, dans cette aventure, et je refuse de la perdre en laissant ce mensonge entre nous. Ce serait comme l'abandonner une deuxième fois.

Polus laissa échapper un soupir, plus résigné qu'exaspéré, avant de poursuivre :

– Et l'autre, Lougg ?

– J'ai des affinités avec ce garçon.

– Tu oublies qu'il s'agit du frère de Sando.

– Il ne s'apprécie pas ; c'est le moins qu'on puisse dire, et je crois pouvoir lui faire confiance.

– Tu crois ? Et dans un an ou dix, s'il en parle à sa conjointe et que celle-ci en parle à une tierce personne... Tu sais que le risque est important.

–

– Dans dix ou dans vingt ans, tout le monde saura la vérité. Tu le sais bien, Polus.

– Et ton neveu, Manos ?

– Je ne lui dirai rien.

– Rien ?

– C'est un esprit trop pragmatique et ce n'est pas lui que Sando va cuisiner.

– Mais ta fille voudra en discuter avec lui, tu ne crois pas ?

– Peut-être, ou peut-être que comme moi, elle ne voudra pas le charger de ce fardeau.

– Je m'en vais, Maëllus. Sando me donne des démangeaisons et toi, tu me donnes des maux de tête. J'espère seulement que nous avons fait ce qu'il faut.

– Il est trop tard pour reculer.

– C'est bien ce qui m'ennuie.

– Que pouvions-nous faire d'autre ?

– C'est la question qui hante chaque jour de ma vie. Au revoir, Maëllus.

Le vieil homme regarda la porte se refermer derrière son ami, puis sortit sur la terrasse d'où il voyait des pèlerins gravir les escaliers taillés à même la pierre du mont Sit. En haut de cet escalier se trouvait l'endroit où Isomatu, le prophète des prophètes, avait uni les tribus et proclamé que le mensonge représentait la porte de tous les péchés.

29.

Ce jour-là, Izi était rentrée en fin d'après-midi, mais Maëllus attendit jusqu'à la nuit avant de se présenter chez elle. Certaines révélations sont plus faciles à faire sous les étoiles que sous le soleil. Il s'annonça par la porte qui communiquait entre leurs deux appartements. Sa visite n'avait rien de surprenant, car il lui arrivait souvent de passer la voir en soirée. Il n'avait pas encore fini de s'installer dans un fauteuil que déjà, sa fille avait deviné que quelque chose clochait.

- Tu as une drôle de tête... quelque chose ne va pas ?
- Sers-moi un verre de parmir. J'ai un gros paquet à te déballer, ce soir.
- Sérieusement ? Tu t'es enfin décidé à me faire confiance ? lança Izi en remplissant deux verres.
- Ne me rends pas la tâche plus difficile. Tu sais que je t'ai toujours fait confiance.

Voyant la tension sur le visage de Maëllus, elle lui tendit son verre sans autre commentaire, et prit place en face de lui. Les yeux dans le vide, il avala une gorgée de parmir, fixa son attention sur son interlocutrice et annonça :

- Tu auras de la visite pour ton anniversaire.
- Manos ?
- Pas seulement lui. Il y aura aussi tes frères, Sando et Noce, ainsi que la nouvelle compagne de Sando, Açorès.
- Sando a une compagne ? s'étonna Izi en clignant des yeux. C'est sérieux ?
- Ça en a tout l'air.
- À quoi ressemble-t-elle ?
- Imagine ta mère il y a une trentaine d'années...
- Je vois. Remarque que ce n'est pas la première beauté que Sando met dans son lit.
- J'ai l'impression qu'il ne l'a pas seulement mise dans son lit, celle-là. Il l'a aussi mise dans sa vie.
- J'ai du mal à imaginer Sando en amour avec une autre personne que lui-même.
- Moi aussi, mais tout laisse croire que c'est arrivé.
- Et maintenant, il tient à nous montrer son trophée avant de partir ?
- C'est un peu plus compliqué que ça...
- Que veux-tu dire ?
- À Orduc, je ne sais pas ce qui a mis la puce à l'oreille de ton demi-frère, mais il a entrepris une enquête sur les membres d'équipages qui ont participé aux expéditions sur Terre. Cette fille, Açorès, travaille aux archives médicales et elle l'a aidé dans ses recherches. Et... ils ont fini par trouver quelque chose.
- Le fameux quelque chose que tu caches à moi et Manos depuis le début ?
- Une partie, seulement.
- Et maintenant, il en sait plus que ta propre fille et tu as conclu que tu n'avais plus le choix de la mettre au courant...
- Non, Izi ! Enfin... peut-être. Ce serait malhonnête de dire que ça n'a rien à voir. Mais ton frère croit qu'il sait des choses. En fait... nous l'avons un peu mené en bateau.
- Seigneur, Maëllus ! Parfois j'ai l'impression que tu mènes tes affaires comme Zébul.

Maëllus se tut quelques secondes, sachant que cette dernière prétention n'était pas tout à fait fausse.

- Avez-vous eu suffisamment de temps pour me monter un bateau à moi aussi ? ironisa Izi.
- Non, répondit Maëllus, sans cacher sa honte.

Izi alla prendre la bouteille de parmir pour emplir le verre de son père, puis retrouva son fauteuil en mettant ses frustrations de côté.

- Est-ce que j'aurai le droit à la vérité ? demanda-t-elle sur un ton si doux, qu'il tranchait avec sa réplique précédente.
- Oui.
- Toute la vérité ?
- Toute.

Izi avala une gorgée d'alcool, puis, réalisant qu'elle se tenait perchée sur le bout du fauteuil, la tête

en avant, elle se cala au fond de ce dernier. Maëllus, qui se tenait dans la même position crispée, en fit autant avant de lâcher un soupir.

– Premièrement, commença-t-il, je dois te parler de ce que Sando a découvert. Quand Polus et moi nous sommes mis d'accord pour coloniser la Terre, nous manquions d'appuis. Puis, un évènement tout à fait extraordinaire s'est produit. Son fils Sélagos a retrouvé la fertilité. Sauf qu'avec ce seul cas, nous ne pouvions convaincre les gens que cela résultait de son passage sur Terre. Alors, nous avons inventé d'autres cas similaires pour appuyer notre théorie.

– Inventé ? Tu veux dire que d'autres hommes ont accepté de faire croire qu'ils avaient retrouvé leur fertilité ?

– Exactement. Et Sando a découvert que les dossiers de ces hommes avaient été manipulés.

– Mais je croyais que les Ibrissiens avaient le mensonge en horreur ? Comment avez-vous convaincu ces hommes de se prêter à une telle mascarade ?

– Ces hommes, ce sont ceux qui ont participé aux missions sur le terrain. Un groupe de scientifiques que l'on surnomme les vingt-trois, depuis certains événements. Et les vingt-trois partagent un secret encore plus extraordinaire qu'un retour à la fertilité...

– Quoi ?

– Attends un peu... Laisse-moi finir avec l'histoire de Sando. Quand il a découvert la duperie, il a voulu nous confronter. Comme toi, il se doutait qu'il y avait autre chose derrière tout ça. C'est alors que nous avons pensé que Sélagos, le fils de Polus, qui fait lui-même partie des vingt-trois, pourrait le contenter avec ce que je qualifierais de... demi-vérité.

– Quoi ? ne put s'empêcher de répéter Izi, pendant que son père s'interrompit pour porter son verre à ses lèvres.

Sans s'en rendre compte, elle était de nouveau assise au bout du fauteuil.

– Les créatures humanoïdes qui peuplent la terre peuvent interagir avec nous par télépathie, poursuivit Maëllus.

– Vraiment ?

– Plus ou moins. En fait, après le compte-rendu de Sélagos, je crois que c'est plausible jusqu'à un certain point.

– Qu'est-ce qui s'est passé, au juste ? Vas-tu enfin me le dire ?

– Je vais te le dire, Izi, mais c'est aussi difficile à croire qu'à comprendre.

Et Maëllus vida enfin son sac, racontant toute l'histoire sans rien omettre ni ajouter. Comment décrire l'expression qu'afficha le visage d'Izi en entendant tout cela ? De l'étonnement et de l'incrédulité. Probablement la même incrédulité qui se lisait sur le visage des gens qui avaient vu Lazare, après que Jésus l'ait ramené du royaume des morts. Elle ne posa aucune question, se contentant de sonder Maëllus du regard. Visiblement, tout avait été dit. Plus de pierre à retourner ; toute la vérité révélée.

– Maintenant, enchaîna Maëllus, j'ai deux questions pour toi. La première : devrions-nous tout dire à Lougg ? Je te le demande, car Sando voudra assurément en parler avec lui. La deuxième : devrions-nous en parler à Manos ?

– Tu crois que Sando en parlera à Manos ?

– Non, il sait que Manos n'est pas au courant. Mais à toi et Lougg, il en parlera. Il compte sur vous pour assurer ses arrières une fois qu'il sera là-bas.

– De quoi a-t-il peur ?

– Que nous fassions des misères à Açorès, après qu'il soit parti.

– Vous feriez ça ?

– Non, je ne suis quand même pas Zébul. On a joué, on a perdu, et on va vivre avec, c'est tout.

Retrouvant enfin le dossier de son fauteuil, Izi se mit à réfléchir, pendant que Maëllus, qui sentait l'alcool faire son œuvre, se détendit. Il avait la conscience un peu plus en paix, et éprouvait le sentiment du devoir accompli. Après quelques minutes, Izi décida :

– Nous ne dirons rien à Manos.

– Pourquoi ? s'enquit Maëllus.

– Cela ne fera qu'ajouter à la confusion qui entoure cette expédition. Il doit se concentrer sur sa mission. De toute façon, si j'ai bien compris, il ne devrait pas être amené à se rendre sur le site où se sont

produits les événements ?

– Non.

– Tu es d'accord ?

– Oui. Je crois aussi que c'est mieux ainsi, répondit Maëllus. Et pour Lougg ?

– Il faut tout lui raconter.

– Pourquoi pas la version servie à Sando ?

– D'après ce que tu m'as raconté, Sélagos s'est montré très convaincant. Quand Lougg discutera de cette histoire avec Sando, il pourrait amener des questions que ce dernier ne s'était pas posées. Si Lougg est au courant de la vérité, il sera en mesure de protéger votre secret avec plus d'efficacité.

– Tu ne crains pas que cela se retourne contre nous ?

– Laisse-moi lui parler. Lougg ne doit rien à Sando. Vois-tu, il y avait deux clans, chez nous : Sando, Noce et Honile, puis moi, Véga et Lougg. Et si un clan avait disparu, l'autre ne s'en serait porté que mieux.

– À ce point ?

– Comme tu dis, mon père... À ce point.

Sando sentit un changement dans l'air. Le bateau amphibien qui l'avait mené de Orduc à Dune et sa ville jumelle Taroune avait refait surface dans le port intérieur, sous la ville de Dune, à l'abri des intempéries. Le voyage s'était fait sous l'eau, parce qu'une forte tempête sévissait.

Il avait mal dormi et se sentait nerveux. En venant à Taroune, il avait l'impression d'entrer en territoire ennemi... le fief de Maëllus, un des rares hommes capables de l'intimider. De plus, il n'avait jamais eu de très bons rapports avec Izi et Lougg. Néanmoins, il voulait leur parler des révélations de Sélagos, voir si, malgré ce qui les opposait, les liens de sang qu'il partageait avec eux suffiraient à leur assurer une certaine protection, à lui et Açorès.

Curieusement, une autre motivation encore plus forte qu'il ne se l'avouait l'avait poussé à entreprendre ce voyage : leur présenter Açorès. Il était fier de l'avoir à ses côtés, de se pavaner avec elle et de voir les têtes se retourner sur leur passage. Peut-être que son frère et sa sœur le trouveraient-ils transformé au point de se montrer plus ouverts avec lui ?

C'est le soir même qu'avait lieu la fête d'anniversaire d'Izi. Après, il bénéficierait de deux jours pour visiter Taroune avant de devoir en repartir. Il aurait aimé avoir davantage de temps, mais c'est tout ce que Polus lui avait accordé. Pour le moment, ce qui l'inquiétait le plus, c'était sa rencontre avec Izi. Sur l'île, il ne s'en était jamais vraiment fait avec le don de sa sœur, car là-bas, elle était en quelque sorte isolée. Mais ici, c'était tout le contraire ; c'est lui qui se trouvait isolé.

Si jamais elle arrivait à lire ses pensées, cela risquerait de compromettre son plan. En plus, il n'était pas du tout confortable avec l'idée qu'elle prenne part au voyage sur Terre. Il lui fallait à tout prix endormir la méfiance qu'elle entretenait à son endroit. En cela, Açorès constituerait un atout, la preuve vivante que Sando Achis Ko pouvait changer. Son amour pour cette femme n'était pas feint et cela plaiderait en sa faveur. La main de cette dernière pressa la sienne, le tirant ainsi de ses pensées.

– Tu viens ? lui dit-elle. Ils ont commencé le débarquement.

– Tiens-toi bien, Taroune, nous voilà ! s'exclama Sando à la blague.

Açorès sourit avant de le corriger.

– Nous ne sommes pas encore à Taroune. Ici, c'est le port de Dune, la ville plus basse.

– Pourquoi descendre ici ?

– À cause de la tempête ; le port de Taroune est trop exposé pour que le bateau puisse y accéder.

– Alors Dune n'a qu'à bien se tenir aussi !

En riant de bon cœur, Açorès entraîna son compagnon et Noce dans le flot de passagers. Une fois sur le quai, Sando reconnut le colosse qui se dirigeait vers leur petit groupe. Il s'agissait de l'homme qui faisait le service, lors de sa rencontre avec Maëllus.

– Tu connais cet homme ? demanda-t-il à Açorès.

– C'est Ulcé Domi Pavel. Un grand champion de combat qui s'est fait inculper deux fois pour meurtres. On dit que c'est Maëllus Gallos Tiksa qui lui a sauvé la peau. Depuis ce temps, il lui sert de secrétaire et de garde du corps.

Arrivé à leur hauteur, Ulcé se présenta et leur souhaita la bienvenue, bien que sa froideur et son ton de voix n'avaient rien d'invitant.

– Maëllus m'a demandé de vous guider et d'assurer votre protection pour la durée de votre séjour, expliqua-t-il.

– Je ne vois pas pourquoi nous aurions besoin de toi pour assurer notre protection. On se défend très bien tout seul, répondit Sando, piqué par la condescendance de l'individu.

– Ce n'est pas Orduc, ici. Taroune et Dune comptent plus de vingt millions d'habitants. Ta menace de faire brûler des milliers de prisonniers au fond des mines a eu un grand écho. Et certaines personnes qui ont de la famille sur l'île aimeraient bien te voir mort.

À ces mots, les traits de Sando se décomposèrent. Un coup de poing direct à l'estomac ne l'aurait pas davantage ébranlé. C'est à peine s'il entendit Açorès, tout juste à côté de lui :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Suivez-moi, ce n'est pas un bon endroit pour traîner, prévint Ulcé.

D'un pas raide, le groupe se mit en route, à la suite du guide.

- Je t'ai posé une question, Sando, insista Açorès.
- C'est une menace lancée dans le cours des dernières négociations, mais je te jure que je n'ai jamais eu l'intention de la mettre à exécution.
- Qu'est-ce que tu me caches, encore ?
- Rien. Tu me poseras toutes les questions que tu veux, mais pas ici. Ce n'est pas le moment.

Açorès se ferma comme une huître et ralentit le pas, pour laisser passer les deux frères devant elle. Sando sentait son regard comme un poignard dans son dos. Il se doutait bien que ce mauvais coup avait été planifié par Maëllus dans le but de le déstabiliser et que cette histoire de menace à sa sécurité était une pure invention. Il commençait à regretter amèrement ce voyage. S'il n'arrivait pas à réparer les choses entre lui et sa compagne, ce serait une catastrophe. Sans elle, il n'arriverait jamais à trouver un appui chez Izi et Lougg. Il réalisait aussi que, sans Açorès, il y aurait un grand vide dans sa vie, chose qu'il n'avait jamais imaginé jusqu'à ce jour.

Le trajet se fit en silence, passant des navettes aux tapis roulants, puis aux ascenseurs. Deux chambres plutôt modestes avaient été retenues sur les étages inférieurs aux appartements de Maëllus, une autre façon de leur faire sentir qu'ils ne feraient aucuns frais pour les accueillir.

Ulcé leur annonça qu'il passerait les chercher cinq heures plus tard pour le souper, et qu'en cas de besoin, ils trouveraient tout ce dont ils avaient besoin pour se restaurer dans la chambre. Il les quitta ensuite, sans leur proposer de visiter ou de dîner à l'extérieur.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Noce.
- Fais ce que tu veux. Moi, j'ai besoin de parler seul avec Açorès.
- Très bien. À plus, alors, dit Noce en refermant la porte de sa chambre derrière lui.

Sando rejoignit Açorès qui avait posé sa valise au pied du lit, sur lequel elle s'était assise. Elle regardait un grand écran, où l'image de la terrasse du palais apparaissait en temps réel. Sando prit place dans l'un des deux fauteuils constituant le mobilier.

- C'est une mise en scène, expliqua-t-il doucement. Leur seul but est de nous séparer.
- Si tu as vraiment proféré de telles menaces, ce n'est pas une mise en scène. J'ai eu tellement honte ! J'avais l'impression de marcher main dans la main avec un monstre.
- Écoute, je ne suis pas un enfant de chœur. Si j'avais grandi ici plutôt que sur l'île, tu pourrais me juger. Mais j'ai grandi dans un milieu impitoyable et on m'a éduqué pour que je le devienne. N'oublie pas une chose, Açorès... ces personnes qui s'efforcent aujourd'hui de te montrer quel monstre j'ai pu être sont les mêmes qui nous ont abandonnés sur l'île. Ce sont les mêmes qui envoient des milliers d'hommes et de femmes sur Érunane, en sachant que la grande majorité vivra dans des conditions d'esclavage abominable. Si tu savais ce qu'est la vie des travailleurs, dans certaines mines, tu trouverais qu'une mort subite n'est pas nécessairement la pire chose qui puisse leur arriver.
- Peut-être, approuva Açorès. On dit pourtant que ta sœur, elle, a su rester en dehors des manigances de ton père.
- D'après la rumeur, il aurait voulu lui faire des enfants. Car ma mère mise à part, Izi était la seule femme fertile de l'île. Les choses ont dû mal tourner, puisqu'il y a toujours eu un mur entre eux.
- Mais c'était sa fille !
- Pas sa fille... la fille d'Issaël. C'est ma demi-sœur.
- Quand même ! Pour elle, il devait être un père.
- Elle a dû le lui rappeler, car à part Féri, le général de sa garde, Izi était la seule personne que Zébul ai jamais crainte.
- De penser que cet homme est ton père me donne froid dans le dos.
- Est-ce ma faute ? Tu es la seule personne qui puisse changer ce que je suis devenu sous son influence. La seule personne pour qui je veux changer. Ne me laisse pas tomber. Tu ne sais pas à quel point je t'aime, finit Sando en lui prenant la main.

Açorès se mit à pleurer. Sando était un être difficile à aimer, mais pour elle, il était encore plus difficile de ne pas l'aimer.

- Je t'aime aussi, dit-elle à travers ses larmes, avant de prendre son visage entre ses mains et l'embrasser.

Maëllus et Ulcé écoutaient leur conversation, les oreilles penchées au-dessus du comptoir de la cuisine où était posé un petit récepteur. Ils avaient l'air de deux fans finis écoutant le dernier épisode de leur téléroman préféré.

– Qu'est-ce qu'on fait ? Je lui mets encore de la pression ? s'enquit Ulcé en entendant un bruit de bouches équivoque.

– Ah ! Au diable ! C'était tellement beau que si Açorès ne l'avait pas embrassé, je l'aurais fait moi-même.

– Tu te ramollis, Maëllus, sourit Ulcé.

– Ce n'est pas tout de savoir gagner. Il faut savoir perdre, aussi. Et puis, tu ne vas pas me reprocher mon petit côté mou... c'est ce qui t'a sauvé de l'île, à ce que je sache.

– C'est vrai.

Maëllus éteignit le récepteur et frappa le comptoir du plat de la main avant de s'exclamer :

– Alors, à l'amour et à la mollesse !

– À l'amour et à la mollesse ! répéta Ulcé qui s'amusait de voir comment Maëllus prenait les choses.

– Tu sais, continua ce dernier, quand on y pense, c'est probablement la base de notre relation. De l'amour et de la mollesse... un amour moelleux.

– Parle plutôt d'amitié solide, cela prêterait moins à confusion.

– Tu me déçois. Tu n'as aucun sens de la poésie. Comparer *amitié solide* à *amour moelleux*, c'est comme comparer une paire de bottes crottées à de magnifiques bijoux.

– Comme tu voudras, Maëllus.

– Arrête de consentir à toutes mes conneries ! Quand j'avais une femme, au moins j'arrivais à me disputer convenablement.

– Il n'est pas trop tard...

– Quoi ! Tu accepterais de changer de sexe ?

– Avant de te connaître, je n'aurais jamais pensé que tu étais aussi con.

– Enfin ! Des paroles dignes de la vie conjugale.

– Je dois y aller, répliqua Ulcé, mettant ainsi un terme aux âneries de Maëllus.

31.

Lors de la soirée d'anniversaire, Maëllus entendait se montrer aimable avec Sando. Non que ça le gênait d'être déplaisant, mais il voulait faire bonne impression à Açorès. Il ne voulait pas non plus gâcher la fête de sa fille. D'un commun accord avec Ulcé, il fut décidé que ce dernier ne se présenterait pas à la réception. Après le traitement qu'il avait infligé plus tôt aux deux frères, il n'était plus possible de le placer dans la même pièce qu'eux sans gâcher l'ambiance.

Maëllus était passée voir Izi pour lui expliquer la situation et lui rapporter la discussion qu'il avait entendue entre Sando et Açorès, suite à la bombe qu'avait lâchée Ulcé. La *petite vierge* tiqua lorsque son père lui apprit qu'il avait mis Sando sur écoute.

- Je n'en reviens pas. Tu ne trouves pas que vous exagérez ?
- C'est une question de sécurité, Izi. Je n'ai aucune confiance en lui et si cela peut empêcher un sale coup de sa part, je peux mettre mes principes de côté.
- Vous en espionner d'autres, comme ça ?
- C'est exceptionnel. Ne t'en fais pas... personne n'a le nez dans ton intimité, si c'est ce qui t'inquiète. Cela dit, toute la ville est envahie de micros et de caméras. Il n'y a que dans les appartements privés que nous sommes à l'abri des indiscretions.
- Tu me fais regretter Érunane.
- C'est simplement une façon de décourager la criminalité.
- La criminalité et l'intimité, aussi.

Sur ce, Manos arriva. Après l'avoir accueilli, Maëllus l'informa de la présence des trois invités surprise à la fête. Bien qu'il ne semblait pas très enthousiaste, le scientifique ne fit aucun commentaire.

- Ça te fait plaisir ? demanda-t-il à Izi.
- Je suis curieuse de voir la copine de Sando.

Lougg se présenta, accompagné de Mina, puis, finalement, Ulcé vint reconduire Sando, Noce et Açorès, avant de s'éclipser. Les présentations faites, tous passèrent à l'apéritif. L'embarras était manifeste ; seul Maëllus semblait à l'aise dans son rôle d'hôte. Quant à Sando, il n'affichait pas son assurance habituelle. Mais heureusement, l'alcool et les efforts de Maëllus pour détendre l'atmosphère finirent par porter leurs fruits.

- On m'a dit que tu comptais faire le voyage avec Colonia ? s'enquit Sando auprès d'Izi.
- C'est vrai. J'ai été malade à mon arrivée sur le continent, mais maintenant, j'ai retrouvé la forme. Je pourrai donc prendre part à l'expédition.
- Puis-je te demander pourquoi tu tiens à venir ?
- Pour accompagner Manos. Il doit déterminer s'il sera possible d'installer un air d'atterrissage, là-bas.
- Les vaisseaux atterrissent déjà sur place, non ?
- Seulement les plus petits, répondit Manos. Mais on examine la possibilité d'y faire se poser des vaisseaux de l'ampleur de Colonia.
- Je vois, fit Sando. Mais ne m'as-tu pas dit qu'il n'était pas impossible de faire atterrir Colonia sur place ?
- Pas impossible, mais très risqué.
- Pourquoi ne pas améliorer le vaisseau, au lieu de construire une base ? Car cela impliquera inévitablement des problèmes de transport et de gestion... ce qui ne sera pas évident, vu qu'Ibris ne sera pas à la porte.
- Ce n'est pas exclu. Ce sera plus facile de déterminer la meilleure option après une visite là-bas.

La soirée se passa sans anicroche. Les convives discutèrent du voyage à venir, ainsi que de la nouvelle vie des frères et de la sœur sur Ibris. Après le digestif, Maëllus se retira, prétextant la fatigue due à son âge, mais invita les plus jeunes à profiter de son appartement et des gens mis à leur service tout le temps qu'il leur plairait.

Peu après, Sando demanda à Izi et Lougg s'il pouvait leur parler en privé, puis les trois quittent les lieux pour se rendre dans l'appartement d'Izi. Chemin faisant, cette dernière ne pouvait s'empêcher de penser que cette rencontre serait beaucoup moins privée que Sando le croyait.

Une fois chez elle, ils prirent tous trois place dans la petite pièce servant à la fois de salon et de salle à

manger. Sando semblait nerveux, mais en contrôle, ce qui s'appliquait également aux deux autres.

- Maëllus vous a parlé de ces faits étranges qui se sont passés sur la Terre? attaquas Sando.
- Oui, il nous a mis au courant, répondit Izi.
- Que vous a-t-il raconté, au juste?

«C'est bien Sando! pensa Izi. Trop malin pour nous donner sa version avant d'avoir décortiqué la nôtre.»

- Il nous a dit que pour promouvoir Colonia, ils avaient triché et menti pour faire croire à tous que des membres d'équipage avaient retrouvé leur fertilité suite à leur passage sur Terre et que notre petit malin de frère l'a découvert. Il nous a aussi parlé de ces drôles de créatures télépathes.

- C'est tout? interrogea Sando en voyant qu'Izi n'avait pas l'intention d'élaborer.
- Il y a autre chose? lui retourna Izi pour mieux éluder la question.

- Pas que je sache. Mais tu ne trouves pas bizarre que ce grand chef de la vertu se salisse à ce point pour une simple histoire ésotérique? Tu dois le connaître mieux que moi, j'imagine. Après tout, tu le côtoies depuis un petit moment, déjà.

- Je sais qu'il tient beaucoup à ce projet. À cause de ses visions, je crois. Aussi, cette histoire de télépathie n'a fait que le conforter dans l'idée qu'il y a quelque chose en rapport avec la volonté divine dans ce projet.

- Quelle vision? demanda Sando, intrigué.

- Il y a plusieurs années que Maëllus a des visions de cette planète; il y voit des Ibrissiens l'occuper, dont, entre autres, moi et Manos.

- Toi et Manos? Vous ne ferez pourtant pas partie des colons.

- Il a rêvé de nous à cet endroit, avant même qu'aient lieu les premières expéditions. D'ailleurs, moi aussi, j'ai rêvé que j'étais là-bas.

- Tu ne m'avais pas raconté cela, intervint Lougg.

- Les circonstances ne s'y sont pas prêtées, j'imagine. Et ce n'était qu'un rêve, après tout.

- Quand même, ce n'est pas rien de rêver d'un endroit qu'on n'a jamais vu et réaliser qu'il existe, poursuivit le cadet.

- Tu comprends maintenant pourquoi je veux faire le voyage... répliqua Izi.

- Tu crois que ça peut réussir, ce plan de colonisation? Que nous avons une chance? questionna Sando.

- Maëllus le croit, en tout cas. Et j'aurais tendance à le croire aussi.

- Tu es donc le seul qui restera ici, signifia Sando en s'adressant à Lougg. Je peux te demander une faveur?

- Ce sera bien la première fois, ironisa Lougg.

- Je ne suis plus l'aspirant numéro 1 au trône d'Érunane. Bien des choses ont changé, dans ma vie, depuis que j'ai quitté l'île...

- Demande toujours, dit Lougg, un peu moins sur la défensive.

- J'aimerais que tu t'assures qu'on ne fasse pas payer à Açorès l'aide qu'elle m'a apportée. Aussi, si tu vois qu'on nous abandonne là-bas, Noce et moi, ou encore, si pour une raison ou une autre, on se désintéressait de notre sort, je veux que tu exerces les pressions nécessaires pour nous rapatrier.

- Si ce n'est que ça, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, assura Lougg.

- Cette fille, elle compte vraiment, pour toi? demanda Izi.

- Autant que Manos compte pour toi, j'imagine.

- Mais tu partiras bientôt et tu ne la reverras plus jamais...

- Ce n'est pas impossible qu'elle se joigne aux femmes qui feront le voyage.

- Vraiment? lança Izi, visiblement surprise.

- Si je suis toujours en vie et que les conditions sont bonnes, elle restera peut-être avec moi.

- Là, tu me scies en deux. Qu'une fille comme elle accepte de tout quitter et de prendre un tel risque... elle doit être folle de toi, ma parole! Pardonne-moi, mon frère, mais elle a bien plus à craindre de toi que du vieux Maëllus.

- Sois sûre que je ne mettrai pas sa vie ou sa sécurité en danger. Je ne suis tout de même pas fou. Il y a très peu de chance que cela se réalise, mais en attendant, on peut toujours rêver. C'est ton père qui ne cesse de dire que cet endroit est le paradis!

- Dieu l'entende, alors, car c'est là que je passerai mes prochaines vacances, rétorqua Izi.

Au terme de la discussion, le trio retrouva les autres invités. Açorès, Mina et Manos faisaient la conversation, pendant que Noce semblait s'ennuyer dans son coin. Une fois assise, Izi en profita pour détailler l'amie de Sando. Grande, mince, racée... Açorès avait définitivement plusieurs points communs avec sa mère. Par contre, elle était plus réservée et n'usait pas de son charme avec les hommes, comme Issaël ne manquait jamais de le faire. C'était une femme sympathique, intelligente et simple, qui ne faisait pas dans le superficiel.

Izi en était un peu jalouse. Cette étrangère avait hérité de tous les atouts de sa mère, alors qu'elle-même était petite et loin de posséder la remarquable beauté de sa génitrice. Açorès captivait le regard des hommes, alors que de son côté, elle devait se contenter de susciter leur curiosité. Elle voyait l'envie que provoquait cette beauté jusque dans les yeux de Manos.

C'était étrange, aussi, de voir Sando préoccupé par une autre personne que lui-même. Açorès l'avait changé, c'était indéniable. Mais jusqu'où et pour combien de temps ? Bien que cela ouvrait une porte à une certaine harmonie dans leur relation, Izi restait méfiante. Même si Açorès comptait pour Sando, cela ne changeait rien à son esprit de dictateur égocentrique. Avant, il y avait Sando et les autres. Aujourd'hui, il y avait Sando, Açorès et les autres. Et les autres, Sando n'en avait rien à foutre.

Lorsque les invités s'éclipsèrent, Lougg et Mina acceptèrent de faire visiter la ville aux nouveaux venus. Lorsqu'il fut question d'appeler Ulcé pour les raccompagner, Sando refusa, assurant que Noce, Açorès et lui sauraient très bien retrouver leur chemin. Quand Izi se retrouva seule avec Manos, ils migrèrent vers son appartement.

La lumière des deux lunes était pleine et entraînait par la grande porte-fenêtre pour se refléter sur la pierre pâle de la terrasse. Pour Izi, ce seul éclairage suffisait. Voyant que Manos s'était assis dans une causeuse, elle le rejoignit, avant de s'étendre en travers, le dos sur les cuisses de son compagnon, un bras replié derrière la tête qui reposait sur le premier accoudoir et les mollets sur le deuxième. De sa main libre, elle caressa le visage de Manos et le tira vers elle pour l'embrasser.

– Tu me manques, confessa-t-elle.

Manos l'embrassa à son tour, puis, s'aidant du bras qu'il avait laissé sous elle, il la pressa contre son torse.

– À moi aussi, tu me manques. Depuis cette fois où je t'ai prise dans mes bras sur la plage du lac, dans le marais, j'ai l'impression que nous n'avons jamais eu de moment à nous.

– C'est bizarre que tu dises ça. Je ressens exactement la même chose. Même quand Posi et Fila étaient avec nous, là-bas, j'avais le sentiment que nous avions plus d'intimité qu'ici ou au palais d'Érunane.

– C'est vrai. J'ai hâte que ce fichu voyage soit terminé et que tu viennes t'installer avec moi Birsat. J'ai trouvé un grand appartement à l'extrémité de la ville ; il fait face à la mer, et à l'est, il y a la forêt. C'est tranquille, et la vue est magnifique. Les propriétaires se font vieux et veulent déménager d'ici quelques années. J'ai donc réservé la place pour nous, et nous pourrons l'habiter à notre retour.

– J'ai hâte de voir ça.

– Il n'en tient qu'à toi. Ça fait longtemps que je t'attends.

– Je sais, mais je n'ai pas changé d'idée. J'ai besoin de ce voyage pour me sentir à ma place dans le monde libre d'Ibris. Je ne serai plus la *petite vierge* ramenée d'Érunane. Je serai Izi, la compagne de Manos.

– Ça va me paraître une éternité... on ne sera pas de retour avant un an et demi.

– On sera quand même ensemble. Peut-être que là-bas, nous retrouverons l'intimité que nous avons connue dans le marais.

– Avec tout ce qu'il y aura à faire, sans compter le groupe de colons, j'ai bien peur que nous n'ayons pas un seul moment à nous. Sans compter que nous aurons tes frères sur le dos.

– Parlant de mes frères, tu l'as trouvé comment, Açorès ?

– Gentille, intelligente et jolie.

– Jolie ! Juste jolie ? Moi, je suis jolie ; elle, elle est époustouflante. J'ai vu comment tu la regardais. Tu en salivais presque. Même le vieux Maëllus avait les yeux dans l'huile de friture !

– Tu exagères... c'est une beauté, d'accord, mais je bave juste pour toi. Aucune ne me fait autant baver.

– Tu n'es même pas cohérent dans tes mensonges.

– Comment ça ?

– Tu dis juste pour moi et la seconde d'après, tu ajoutes aucune ne me fait autant. Décide-toi... Personne, autant, ou juste moi ?

– Ma foi, tu es jalouse ! rigola Manos.

– Je me méfie de l'ancien Manos. Tu sais... fameux le collectionneur.

- Il est mort depuis longtemps, celui-là. Tu te souviens? Tu l'as tué quand tu t'es foutu à poil pour te baigner dans un lac rempli de mangeurs d'hommes.
- Il pourrait toujours ressusciter, indiqua Izi en souriant à ce souvenir.
- On ne peut pas foudroyer un homme de la sorte et espérer qu'il revienne à la vie, s'indigna faussement Manos.
- Qui sait de quoi est capable le collectionneur?
- Tu as raison, approuva Manos en retroussant la petite robe que portait Izi. Déshabille-toi. Aussi bien ne pas prendre de risque et le tuer une deuxième fois tout de suite.

Jouant le jeu, Izi souleva le bassin puis décolla les épaules de l'accoudoir pour permettre à Manos de lui retirer sa robe. Ne portant plus qu'une minuscule culotte, elle enroula ses bras autour de son cou et l'embrassa à pleine bouche. Manos passa une main sous ses fesses et l'autre autour de sa taille, puis la caressa en la pressant contre lui. Lorsqu'il en vint à l'embrasser dans le cou, Izi rejeta la tête en arrière.

Puis elle se redressa pour passer ses genoux de chaque côté des cuisses de Manos, avant de se soulever jusqu'à ce que ses seins soient à la portée de sa bouche. Ceci fait, elle lui prit la tête à deux mains pour presser sa bouche sur son mamelon. Le souffle court, Manos introduisit la main dans sa culotte, puis fit glisser un doigt entre ses fesses et sa vulve humide en effleurant son hymen au passage, pendant qu'Izi frottait son bas-ventre sur le pénis durci à travers le pantalon, tout en maintenant la tête de son partenaire écrasé contre le sein qu'il tétait. Au bout d'un moment, elle s'éloigna de lui et prit le bas de son chandail pour le lui retirer. Haletante, elle le regarda, torse nu, sous la lumière lunaire. L'air d'hésiter, elle se raidit ensuite entre ses mains.

- Je crois qu'on est allé assez loin pour ce soir, dit-elle.
- Tu vas me rendre fou, Izi Ko... et tu oublies le collectionneur!
- T'en fais pas pour lui. Je l'ai retuer, et il est remort pour un bon bout de temps.

Résigné, Manos avait peine à cacher sa déception.

- Pardonne-moi, je sais que c'est cruel de jouer ainsi avec toi, avoua Izi. Je me suis laissé emporter. Ce n'est pas facile pour moi non plus. J'en ai envie autant que toi, mais quand je réalise l'endroit où nous sommes, ça me fige.
- Pourquoi?
- S'ils épient Sando, qu'est-ce qui me dit qu'ils ne m'épient pas moi aussi?
- Qu'est-ce que tu racontes?
- Maëllus et Polus ont placé un micro dans le bracelet électronique de Sando, tu ne savais pas?
- Non, première nouvelle. Qu'est-ce qu'ils cherchent?
- Je suppose qu'ils veulent savoir si mon frère ne leur réserve pas une mauvaise surprise.
- On ne peut pas leur reprocher leurs craintes. N'empêche que ça m'étonne qu'ils soient allés aussi loin.
- Je ne pouvais pas faire un pas en dehors de cet appartement sans me sentir épiée, et maintenant, je ne suis plus sûre de ne pas l'être ici.
- Tu ne crois quand même pas que Maëllus te fait espionner?
- Peut-être pas lui, mais d'autres. Il a beaucoup d'opposants, au Conseil civil. Qui dit qu'il n'est pas espionné dans son propre appartement, et moi par la bande?
- Il y a une marge entre mettre sur écoute une personne ayant menacé de provoquer un génocide et un politicien reconnu pour son intégrité.

Izi se mordit les lèvres en pensant aux tricheries que Polus et Maëllus avaient manigancées pour promouvoir Colonia. Elle se demandait comment Manos réagirait s'il savait la vérité.

- Personne n'oserait faire une chose pareille, continua Manos. Le prix à payer serait énorme pour ceux qui se feraient prendre à violer la vie privée d'un homme aussi respecté que Maëllus.
- Je suis peut-être un peu de paranoïaque. Mais cette histoire de bracelet n'a rien de rassurant, reprit Izi.
- C'est sûr qu'il y a de la tension et de la méfiance dans l'air. Colonia n'a jamais fait l'unanimité. Il y a autant de gens qui voient là une expérience extraordinaire, qu'il y en a qui croient que c'est immoral d'envoyer des prisonniers là-bas pour y faire des enfants.
- Hum... difficile de dire qui a tort.

QUATRIÈME PARTIE :

DANS L'ESPACE ET SUR TERRE

1.

Maëllus se tenait debout sur l'immense terrasse qui constituait le toit du centre spatial de Birsat, une étendue plate de trente kilomètres de long par dix de large qui surplombait la mer. Ne pouvant voir cette dernière, qui se trouvait cent cinquante mètres plus bas, il en venait à confondre l'extrémité de la surface plane avec l'horizon.

Dans la lumière du crépuscule, Colonia semblait sortir de la terre, tel un monstre capable de tout écraser sur son passage. L'imposante soucoupe monta à la surface, par une voie d'accès inclinée à trente degrés. Elle s'avança lentement, en pointant vers le ciel. C'était comme si la terrasse accouchait du monstre. Tranquillement, l'appareil se redressa à mesure qu'il avançait pour retrouver sa position horizontale, aidé des six supports repliables qui lui servaient d'assises. Ainsi, le renflement des tuyères de propulsion ne frottait pas sur le haut de cette pente artificielle. Avec ses cent vingt mètres de diamètre et quarante de haut, sans compter les supports qui le poussaient à douze mètres du sol, la bête était imposante.

Le ronronnement des chariots sur rail, qui roulaient en direction du vaisseau Transporteur un peu plus loin, diminua lorsque la pente fut derrière eux, témoignant de la masse qu'ils avaient sur le dos. Colonia s'immobilisa à trois cent cinquante mètres du vaisseau secondaire. Tel un insecte géant, il releva ses pattes, une à la fois, pour dégager les chariots et se poser au sol, dans un bruit de moteur électrique.

Une passerelle de cinq mètres de large se déploya alors du dessous du vaisseau. Au même moment, les six jambes se replièrent, jusqu'à ce que le cœur de propulsion, situé sous l'appareil, touche presque le sol. Puis la passerelle se télescopa deux fois, avant d'atteindre trente mètres de long. Ceci fait, elle se posa au sol, dans un angle de vingt degrés. Ensuite, des véhicules cargo sortirent à leur tour du trou, pour décharger leur contenu dans le vaisseau. De l'endroit où se tenait Maëllus, cela ressemblait à des fourmis qui quittaient le sol pour s'introduire dans un fruit pourri. D'autres camions rejoignirent Transporteur qui, à cette distance, ressemblait à une réplique trois fois moins volumineuse de Colonia.

Pendant ce temps, plus nerveux et plus chamboulé qu'il ne l'aurait voulu, Sando profitait de ses derniers instants avec Açorès. Il avait beau relativiser, c'était un sacré saut dans le vide qu'il s'appropriait à faire. Il retira sa fameuse bague avec la pierre semblable à un iris rouge, l'enfila au pouce de sa compagne et dit :

- Tiens, garde ça en souvenir de moi.
- Tu sais que je n'aime pas trop ce bijou. Il a quelque chose qui fait peur... On dirait l'œil d'un démon.
- C'est vrai, convint Sando, mais puisque tu as réussi à faire de moi ton serviteur, je suis beaucoup plus inquiet pour la bague que pour toi. D'ailleurs, avec elle à la main, tu as l'air encore plus terrifiante qu'à l'habitude.
- Parce que j'ai un air terrifiant ! sourcilla Açorès avec humour.
- Absolument. Jamais je n'ai eu aussi peur de quelqu'un.

Açorès chercha le sarcasme dans le ton, mais n'en trouva pas.

- Arrête de me mener en bateau ! dit-elle.
- C'est vrai, reprit Sando, je n'ai jamais eu aussi peur de décevoir une personne, ou de la quitter.

Touchée par sa sincérité, Açorès fixa la bague et enchaîna :

- Elle est belle, mais j'espère qu'elle ne porte pas malheur comme les boucles d'oreilles de ta demi-sœur.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Tu n'as pas entendu cette histoire ? Izi a donné ses boucles d'oreilles à une adolescente au port d'Érunane, et la pauvre est morte quelque mois plus tard. C'est cette même jeune fille qui lui a transmis la Célestine.
- Sûrement le hasard.
- Ce n'est pas toi qui m'as déjà dit que rien n'arrive pour rien.
- Tu veux que je la reprenne ?

- Non. Il faut savoir prendre des risques pour ceux qu'on aime.

Au moment même où elle laissait tomber cette phrase, Açorès réalisa toute la portée que celle-ci avait pour Sando. Puis elle poursuivit afin qu'il n'en fasse pas une fausse interprétation.

- Ça ne signifie pas que je compte te rejoindre là-bas. La crainte que m'inspire ce bijou n'est rien comparée à celle que m'inspire ce voyage.

- Je comprends, tu décideras quand tu seras prête. C'est sûr que j'aimerais t'avoir auprès de moi... Mais seulement si tout va bien, car moi aussi je suis soucieux de ta sécurité. Qu'importe ta décision, je ne te la reprocherai pas.

Après un silence, Sando demanda :

- Tu n'as rien à me laisser pour me rappeler ton souvenir ?
- Si ! répondit Açorès, surprise de ne pas y avoir pensé elle-même.

Elle retira une bague de métal blanc, toute simple, sur laquelle le symbole de l'infini se répétait en pointillés.

- Elle appartenait à ma grand-mère, spécifie-t-elle.
- Cette femme d'une grande sagesse ? se souvint Sando.
- Celle-là même. Puisse-t-elle t'inspirer.

Pendant qu'Açorès passa la bague au petit doigt de son amant, celui-ci se leva et lui prit la main.

- Je dois y aller, annonça-t-il.

La jeune femme se leva à son tour et se blottit dans ses bras. La tête enfouie dans le creux de l'épaule de Sando, elle ne put retenir ses larmes.

- C'est difficile, confessa-t-elle. Je ne peux même pas te demander de revenir.
- Et moi, je ne peux même pas te demander de me rejoindre.

Se reculant avant de saisir le visage de Sando entre ses mains, Açorès le regarda dans les yeux pour lui demander :

- Jure-moi que tu n'as pas de mauvais plan derrière la tête.

À ces mots, Sando ne put s'empêcher de baisser les yeux une fraction de seconde avant de répondre :

- Tout dépend de ce que tu appelles un mauvais plan.
- Sando...
- Ne t'en fais pas. Je n'ai pas l'intention de faire du mal à qui que ce soit.
- Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?
- Je ne peux rien te dire, Açorès, tu le sais bien.
- Ne me fais pas honte, Sando Achis Ko, sinon je maudirai cette bague, je te maudirai et je me maudirai encore plus.

- Ne t'inquiète pas. Il s'agit de transmettre une simple leçon d'humilité à ceux qui m'ont pris pour un imbécile.

- Je n'aime pas ça. Si au moins tu me disais tout. Tu sais pourtant que tu peux avoir confiance en moi.

- Ils vont t'interroger, c'est sûr. Tu peux leur raconter ce que je viens de te dire, mais si j'en dis plus, j'aurai les mains liées. Et si toi tu en fais un secret, tu seras accusée d'avoir manqué à ton devoir de citoyenne. Mais je te jure que je n'ai pas l'intention de blesser qui que ce soit.

Cette fois, puisque Sando soutint son regard, Açorès le crut.

2.

Izi rejoignit Maëllus et Polus dans un immeuble, face à l'aire de lancement. Manos n'avait pu se joindre à elle, trop occupé par les derniers préparatifs. Ensemble, ils regardèrent les prisonniers, qui étaient escortés jusqu'à la rampe d'accès. Il fallait regarder un écran pour mieux voir la scène, du fait que celle-ci se déroulait à quatre kilomètres du bâtiment où ils se trouvaient.

Une lumière crue tombait des drones stationnaires dans le ciel. Équipés de puissants projecteurs, ceux-ci volaient à deux cents mètres du sol. La nuit était bel et bien tombée. Cela faisait maintenant cinq heures que Colonia avait quitté les entrailles du centre pour gagner la surface.

– Ils sont une centaine pour les escorter, remarqua Izi, et nous ne serons que douze pour assurer la sécurité lors du voyage.

– Ils feront le trajet dans une pièce sécurisée, doublée d'un sas, la rassura Maëllus. Ils n'auront aucune possibilité de contact avec les membres de l'équipage, que ce soit ceux de Colonia ou de Transporteur. Et lors du débarquement, ceux-ci seront à vos côtés. Cela fait plus de quatre-vingts personnes armées de pistolets paralysants à faisceau large. Ce sera presque impossible de vous déjouer.

– Mais Sando et Noce seront libres de circuler à leur guise dans le vaisseau, fit remarquer Izi, et selon ce qu'Ulcé m'a appris, vous leur avez accordé la permission de porter leur dague.

– Ton frère m'a dit que c'était pour assurer leur sécurité. Il a aussi dit que cela aiderait à les démarquer et affirmer leur autorité au sein du groupe, répondit Polus. Mais ils ne pourront sortir ou entrer dans la cellule sans votre autorisation.

– Mon frère a lui-même choisi ses hommes. Il n'a pas besoin d'une dague pour se sentir en sécurité ou affirmer son autorité.

– C'est aussi mon avis, intervint Maëllus. Mais nous ne pouvions rejeter sa requête du revers de la main, car il ne fait pas partie des prisonniers.

– Je sais et ce caprice ne me surprend pas. C'est deux-là aiment bien se distinguer. C'est juste que j'ai une mauvaise intuition.

– Que veux-tu qu'ils fassent avec une dague? Même s'ils prenaient quelqu'un en otage, vous auriez tôt fait de les paralyser avec vos fusils. En plus, qu'est-ce qu'ils y gagneraient? Ils ne vont tout de même pas détourner le vaisseau pour rentrer. Il n'y a qu'une seule direction où aller et une fois sur Terre, c'est nous qui serons en mesure de les y installer le plus convenablement possible. Alors sachant cela, dans quel but commettraient-ils un acte répréhensible? demanda Polus.

– J'en ai aucune idée. Je ne vois pas plus que toi ce qu'ils y gagneraient.

– Cessons d'être alarmistes, conseilla Maëllus. Ça fait plus de quinze ans que je rêve de voir ce projet se réaliser... Vous n'allez tout de même pas me gâcher ma joie pour une histoire de dague.

Izi et Polus se regardèrent, l'air de se dire que le débat était clos, puis le second enchaîna en annonçant :

– Bon, je dois voir Sélagos et son équipe avant le départ. On se retrouvera plus tard, Maëllus. Bonne chance, Izi.

Il hésita un moment, puis, un peu gêné, serra maladroit la jeune femme dans ses bras avant de s'esquiver. Le silence s'installa quelques minutes, jusqu'à ce qu'Izi le brise.

– Tu n'as rien à me dire avant que je te fasse mes adieux?

– Si, répondit Maëllus en lui prenant la main, les yeux penchés sur elle.

Il la caressa un moment à l'aide de son pouce, et releva la tête en disant :

– Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime, papa, répondit Izi.

Voyant qu'il ne disait rien, elle poursuivit :

– Mais je pensais plutôt à une recommandation... ou quelque chose que je devrais savoir et que je ne sais pas encore.

– Tu sais tout, Izi, et je n'ai aucune mise en garde que tu ne t'es déjà servie toi-même. Le reste appartient à l'avenir.

– Justement, ce n'est pas ce qui te distingue, ta capacité à voir l'avenir?

– On m'a accordé d'en deviner quelques fragments, c'est vrai, mais pour le reste, je n'en sais pas

plus que toi.

– Mais qu'en est-il de mon avenir à moi ? insista Izi. Tu m'as vue là-bas, non ? Tu sais ce qui m'y attend ?

Même si le vieil homme ne dit rien, Izi capta sa pensée.

– Je vois, dit-elle simplement. Ne t'en fais pas pour ça.

Elle le serra dans ses bras. Trop ému pour en dire davantage, l'un comme l'autre retint ses larmes. Au bout d'un long moment, Izi se dégagea.

– Adieu, papa.

– Adieu, trésor.

Elle quitta les lieux, une boule au creux de l'estomac, et se mit en route pour monter à bord de Colonia.

Deux heures plus tard, la lumière des drones disparut, de même que celle des édifices bordant la terrasse. Dans la nuit étoilée, on entendit l'ouverture du centre spatial se refermer. Un bruit sourd, accompagné de vibrations ressenties jusque dans les immeubles, alla en s'amplifiant.

L'anneau qui ceinturait Colonia se mit à tourner en silence. Prenant de la vitesse, il émit un sifflement de plus en plus strident. Une lueur orangée commença à tournoyer autour de ce dernier, puis le son cessa, cédant la place à ce qui ressemblait à des vibrations dans l'air. Plusieurs éclairs éblouissants jaillirent sous le vaisseau, accompagnés d'un bruit encore plus assourdissant que le grondement du tonnerre. Colonia se détacha du sol.

Au même moment, ses appuis se replièrent pour s'encastrent dans son flanc. Puis il s'éloigna très rapidement, avant de s'immobiliser dans le ciel. Une masse sombre, jumelée à un anneau autour duquel courrait une lumière rouge, était visible du sol, ce qui n'était pas sans fasciner les spectateurs massés sur la terrasse. Au bout d'une trentaine de minutes, le vaisseau sembla se projeter dans l'espace, à la vitesse d'une étoile filante.

Pendant ce temps, Maëllus avait le regard plongé dans l'infini de l'univers. «Seigneur, puisse cela être ta volonté», pensa-t-il. Polus, qui l'avait rejoint, passa une main sur son épaule.

– Rentrons, dit-il, Transporteur va bientôt décoller.

Maëllus vit la foule retourner dans les édifices, de façon aussi compacte qu'elle en était sortie. Cela lui faisait penser à une vague revenant à la mer après s'être brisée sur la plage.

3.

Manos voyait Ibris disparaître dans le hublot. Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à ce spectacle, mais celui-ci le fascinait toujours autant. Il passa devant la salle où Izi flottait en apesanteur, en compagnie d'une partie de l'équipage. Quatre câbles, faits de fils et de tubes torsadés, la reliaient au sol, qui se trouvait un mètre sous elle. Une combinaison assurerait la stimulation de ses muscles, son hydratation et sa subsistance tout au long des deux cents jours où elle serait plongée dans un sommeil artificiel ; comme la plupart des occupants du vaisseau, d'ailleurs.

Il suffisait de sept personnes pour assurer le fonctionnement de Colonia, et ils étaient quatorze à ne pas avoir été endormis. À eux tous, ils se partageraient donc la tâche. Pour sa part, Manos occupait la fonction de chef mécanicien. Inutile de préciser que le capitaine et le pilote étaient plus qu'heureux d'avoir à leur bord l'ingénieur en chef de Colonia. Malgré leur expérience, ils étaient intimidés par les dimensions de l'engin. Manos lui-même n'était pas à l'abri de toute inquiétude. Il entendait d'ailleurs inspecter minutieusement l'appareil pour s'assurer que le décollage n'ait causé aucune faille.

Vêtu d'une combinaison ressemblant à un habit de plongée et d'un passe-montagne, le capitaine s'approcha de lui. Dès qu'il le vit, Manos réalisa qu'il devait avoir le même air ridicule.

– Je sais, on a l'air de sortir tout droit d'une publicité de suppositoires, lança le capitaine comme s'il avait deviné ses pensées. Alors, c'est elle la fameuse *petite vierge* ? poursuivit-il en scrutant l'intérieur de la salle.

– C'est elle, confirma Manos.

– Elle peut vraiment lire dans les pensées ?

– En partie. Mais toi-même tu le peux... tu savais que je nous trouvais une drôle d'allure avant même que j'ouvre la bouche.

Le capitaine rit avant de répondre :

– Tu m'as détaillé de la tête aux pieds, avec l'air déçu du client qui est tombé sur la prostituée la plus laide en ville. Pas besoin d'être devin.

Réplique qui ne manqua pas de faire rire Manos à son tour.

Les fameuses combinaisons servaient en fait à simuler la gravité et voir à ce que les muscles ne soient pas atrophiés après un long séjour en apesanteur. Il était indispensable qu'au terme du voyage, les passagers n'aient pas à se soumettre à des séances de réadaptation avant de poser les pieds au sol.

– Vous êtes plus ou moins fiancé, si la rumeur est juste ?

– C'est vrai, confirma Manos.

– C'est une jolie fille, poursuivit le capitaine en regardant de nouveau Izi. Un peu trop sérieuse à mon goût, mais pas bête... ça, c'est certain.

– Quand tu la connaîtras davantage, tu verras qu'elle a plus d'humour que tu ne le penses.

– Je ne m'inquiète pas pour ça. J'en ai bien assez avec ses deux frères et ce vaisseau. Sans parler des prisonniers.

– Demi-frères, corrigea Manos.

– Demi-frères... frères... qu'importe. Soixante jours avant l'atterrissage, nous devons réveiller tout ce beau monde et je n'aime pas l'idée que ces deux-là pourront se promener en totale liberté dans le vaisseau.

– Moi non plus. Mais sois sûr que les gens affectés à la sécurité les auront à l'œil. Il y aura toujours quelqu'un sur leurs talons.

– N'empêche, j'aurais préféré qu'ils restent dans la cellule avec les autres.

– Moi, aussi, fit Manos. Mais puisqu'ils n'ont jamais été condamnés pour des actes criminels, les autorités ne pouvaient pas les traiter comme des prisonniers.

– Peut-être, mais de là à leur permettre de porter une arme... C'est stupide, non ?

– Stupide et dangereux, convint Manos.

4.

Les deux cents jours s'écoulèrent sans le moindre incident. Le reste de l'équipage fut d'abord réveillé, puis, trois jours plus tard, on fit de même avec les prisonniers. Jour après jour, une routine s'installa. Pendant que les prisonniers, confinés dans leur cellule, s'entraînaient six heures par jour en compagnie de Sando et Noce, les membres de l'équipage exécutaient leurs tâches respectives.

Trois membres de l'équipe de sécurité accompagnaient sans relâche les deux frères lorsqu'ils ne se trouvaient pas dans la section réservée à la cellule. Chaque fois, ils avaient l'air de touristes privilégiés faisant le tour d'un grand musée. Déambulant nonchalamment, ils saluaient les gens, posaient des questions à gauche et à droite, sans se soucier des escortes qui les suivaient comme leur ombre.

Ils détonnaient avec leur volumineuse dague accrochée à leur combinaison beige. En fait, cela ressemblait plus à une petite épée qu'à une dague. La lame à deux côtés tranchants, faite d'un métal gris mat, faisait trente centimètres, et était surmontée d'un cylindre courbé transversal de couleur or qui servait de garde, comme c'est le cas pour une épée. Venait ensuite le manche massif, fait d'une pierre orangée aux propriétés antidérapantes. Enfin, une boule, de la couleur de la garde, terminait l'extrémité du manche. Le tout reposait dans un fourreau attaché à une ceinture de la même couleur que la lame. Ces armes étaient l'œuvre d'un artisan de talent, condamné à l'île, puisque les frères les avaient ramenées de là-bas.

Izi se demandait bien pourquoi ses demi-frères ne s'étaient pas contentés des dagues qu'elle les voyait toujours porter sur Érunane. Comme cela l'intriguait, elle ne manqua pas de les questionner sur le sujet :

- Pourquoi ces nouveaux jouets ? Vos anciennes dagues étaient beaucoup moins encombrantes.
- Sur l'île, lui répondit Sando, seul les hommes présentaient une menace. Alors que sur Terre, si on devait être surpris par un gros animal, cette arme sera sûrement plus efficace qu'une petite dague. Regarde comme la prise est solide...

Ce disant, il tendit la courte épée en la tenant par la lame. Izi prit le manche dans sa main, non sans constater la solidité de la prise. La pierre absorba immédiatement l'humidité de sa paume, contrairement aux surfaces habituelles. Le manche était trop gros pour sa main, mais cette pierre présentait un avantage indéniable.

- Qui a eu cette idée ? demanda Izi.
- C'est moi. Je voulais quelque chose de polyvalent pour nous protéger. Pour le reste, c'est Ulig, celui qui a conçu ta propre dague, qui a créé l'arme.
- Et vous avez vraiment besoin de vous pavaner avec dans le vaisseau ?
- Tu viendrais dormir avec nous dans la cellule, sans ta dague ?
- C'est différent, répliqua Izi.
- Pas du tout, j'étais encore un enfant quand Féri m'a appris que je devais toujours avoir ma dague à portée de main. Toi-même, tu as toujours agi ainsi.
- Nous ne sommes plus sur l'île, signifia Izi.
- Ah non ? Alors, pourquoi y a-t-il une cellule si ces hommes ne présentent aucun risque ? Et que fais-tu avec un pistolet attaché à la main ?

Izi baissa les yeux sur sa main droite où un pistolet paralysant était accroché à un harnais pour limiter le temps de réaction, accessoire que tous ceux qui assuraient la sécurité portaient. Quant aux autres membres de l'équipage, ces derniers portaient le même type de pistolet, mais à la ceinture.

- Je ne t'ai pas dit qu'ils ne présentent aucun risque pour nous, mais comme c'est toi qui les as choisis, ils ne devraient pas en constituer un pour vous.
- Arrête un peu, Izi. C'est de la démagogie bon marché ! Tu sais très bien qu'il y a toujours un risque. Et puis, qu'est-ce qui te prend ? Tu nous as toujours vus avec une arme. Est-ce que nous nous sommes plaints, nous, du fait qu'il y a toujours trois personnes armées qui nous suivent pas à pas dès que nous mettons un pied hors de la cellule ? Tiens... je te propose quelque chose. Noce et moi laisserons nos dagues dans le sas si vous laissez vos armes dans vos appartements. Qu'est-ce que tu en penses ?
- On ne peut pas faire ça. S'il se passe quelque chose à l'intérieur de la cellule, nous devons être prêts à intervenir, expliqua Izi.
- Bon, bon, bon... Alors, nous laissons nos dagues dans le sas durant nos promenades et vous gardez vos armes. Là, tu serais heureuse ? poursuivit Sando.
- Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que tu essaies de m'endormir ?

- Parce que tu as des préjugés et que tu es injuste ! Qu'est-ce que tu crois que j'avais derrière la tête en acceptant ce voyage ? Voler un vaisseau spatial ? Mais pour aller où ?
- Bon d'accord, fit Izi en remettant la dague à Sando. J'ai peut-être été injuste. Mais j'approuve ta proposition de laisser vos armes dans le sas. Tout le monde sera plus à l'aise.
- Très bien, consentit Sando. Au moins, l'un de nous deux aura fait preuve de bonne foi.

Izi lut de la contrariété sur le visage de Noce, tandis que Sando, lui, avait l'air tout à fait serein avec sa décision.

- Je ne suis pas contre toi, Sando. Mais en matière de bonne foi, tu as du rattrapage à faire.

Les jours suivants, les deux frères se promenèrent donc sans leurs armes, ce qui eut l'effet escompté. Peu à peu, l'atmosphère se détendit pour faire place à une certaine insouciance, laquelle régna jusqu'au jour où ils entrèrent dans l'orbite terrestre.

5.

Alors que le long voyage touchait à sa fin, tous les occupants des deux vaisseaux étaient pris de fébrilité. Par les hublots et les écrans, ils pouvaient enfin voir la planète bleue ; semblable à la leur, elle était pleine de promesses et de mystères. Même Sando et Noce étaient excités. Ayant rejoint Izi et Manos, Sando, comme à son habitude, questionna le scientifique sur les prochaines étapes de leur périple.

- Transporteur va se poser et l'équipage va monter le camp, indiqua Manos. Ensuite, ils reviendront pour s'arrimer à Colonia.
- Ils en ont pour combien de temps ?
- Trois ou quatre jours, tout au plus. Après, le tiers des passagers seront transférés à bord de Transporteur pour gagner la Terre, et les autres suivront une dizaine d'heures plus tard.
- J'ai tellement hâte de sortir d'ici et d'enlever cette combinaison ! lança Sando.
- Tu n'es pas le seul ! l'appuya Izi.

Trois jours plus tard, lorsque Transporteur quitta la Terre pour rejoindre Colonia, Manos apprit à Sando que le premier transfert aurait lieu dans quelques heures. Ce dernier quitta donc le centre de commandement pour préparer ses troupes. Tout juste avant d'entrer dans la cellule, son frère et lui prirent leurs dagues dans le sas. Ceci fait, il cria aux prisonniers :

- Les amis, dans quelques heures, notre nouvelle vie va commencer !

Dès qu'ils gagnèrent le centre de la pièce, ils furent assaillis de questions par un groupe d'hommes qui s'étaient ramassés autour d'eux. Se trouvant alors juste en face de la cellule, dans une pièce vitrée servant de centre de commandement pour l'équipe de sécurité, Ulcé pouvait voir la tête de Sando au milieu de ce troupeau humain. «Bon débarras», pensa-t-il. Puis, il le perdit de vue.

S'accroupissant avec Noce, Sando dit aux hommes qui l'entouraient :

- Restez au-dessus de nous, je ne veux pas que la caméra puisse nous voir. Et surtout, continuez à poser des questions.

Curieux de savoir ce que leur chef manigançait, tous obtempérèrent. Sando sortit alors sa dague, puis tendit la poignée à Noce en la maintenant fermement par la garde. Ce dernier enroula une main autour du pommeau, à l'extrémité du manche, et entreprit, non sans effort, de le faire tourner. Lorsque la boule dorée se mit à tourner plus facilement, il la dévissa jusqu'à ce qu'elle lui tombe dans les mains. Ceci fait, le manche de pierre se sépara en deux, pour ensuite révéler une cavité. À l'intérieur de celle-ci était dissimulé un petit appareil en forme de colimaçon, rattaché à une tige flexible. Les deux frères répétèrent l'opération avec la deuxième dague, qui contenait un appareil identique.

- Qu'est-ce que c'est ? s'enquit l'un des témoins de la scène.
- Ça, mon ami, c'est la clé du palais, répondit Sando.
- La clé du palais ?

En fait, il s'agissait des pistolets paralysants retrouvés dans les sacs abandonnés par Izi, Posi et Fila, près des mines du mont Éru. Sando et Noce collèrent les pistolets au fond de leurs mains, puis remontèrent les dagues.

- Soyez prêts. On va leur faire une surprise, indiqua Sando sans prendre la peine de répondre à la question.

Puis il ajouta d'une voix forte :

- Encore quelques heures de patience, mes amis. Je reviens vous voir plus tard.

Noce et lui s'éloignèrent ensuite du groupe pour rejoindre la porte du sas. De là, un interphone leur permettait de communiquer avec le centre de sécurité d'en face. Les portes du sas étaient transparentes, au même titre que les murs séparant la cellule du centre. Ainsi, prisonniers et gardes pouvaient s'observer à loisir.

- Nous voulons sortir, annonça Sando.
- Déjà ? répliqua Ulcé.
- Non, demain, ironisa Sando. Qu'est-ce que tu crois ?
- Un moment.

Ulcé appuya sur un bouton servant à déverrouiller la première porte du sas. Les deux frères entrèrent à l'intérieur et y déposèrent les dagues. Après quoi, Ulcé referma la porte derrière eux. Aussitôt, trois des six personnes alors présentes dans le local de sécurité s'approchèrent de la porte extérieure du sas, avant de commander son ouverture en appuyant sur le bouton fixé tout à côté. Quand les deux hommes sortirent, l'un des gardes referma la porte et avec ses deux collègues, emboîta le pas aux deux frères. Sando s'arrêta devant la porte ouverte du centre et, s'adressant à Ulcé, demanda :

– Alors, je vais te manquer, mon grand ?

Avant même de terminer sa phrase, il pointa le pistolet paralysant sur son interlocuteur, puis sur les deux autres. Au même moment, Noce fit de même avec les trois hommes qui se tenaient derrière eux. Du coup, les six gardiens furent paralysés avant même de réaliser ce qui se passait.

– Dépêchons-nous ! lança Sando.

Il appuya sur le bouton pour ouvrir le sas situé à l'intérieur de la cellule, et passa ses mains sous le bras d'Ulcé pour le traîner vers le sas, pendant que Noce faisait de même avec un autre garde. Sando s'amusa de voir la rage qui se lisait dans les yeux de son fardeau.

– Tu es lourd mon salaud, ricana-t-il en soufflant sous l'effort. Pas besoin de répondre... Je sais que je vais te manquer.

Voyant la porte ouverte, les prisonniers s'entassèrent de l'autre côté du sas. Visiblement, ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait. Quand Noce, le premier arrivé, ouvrit la porte extérieure, tous sortirent de la cellule.

– Restez où vous êtes, ce n'est pas encore le moment.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'informèrent en même temps plusieurs des prisonniers.

– Une petite surprise, indiqua Sando. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer. Aidez-nous à transporter les autres gardes ici. Les autres, retournez à l'intérieur.

Sando refoula le gros de la troupe dans la cellule, pendant que Noce et quelques autres y amenaient les gardes.

– Écoutez-moi bien, commença Sando. Chaque second compte. Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Toi, toi et toi, installez les pistolets des gardes à vos mains et allez prendre leur place dans le centre. Pendant que les trois hommes s'exécutaient, le dernier gardien était conduit à l'intérieur.

– Vous ne faites aucun mal à nos prisonniers. Barig, Hale, Orina, je vous tiens responsable de leur sécurité.

Sando choisit trois autres personnes, puis sortit en fermant le sas, côté extérieur. Un des hommes s'approcha pour prendre les dagues que les deux frères avaient laissées au sol.

– Ne touche pas à ça ! le prévint Sando sur un ton n'admettant aucune réplique. Personne dans le sas, ajouta-t-il.

Avec Noce et les trois autres ayant récupéré les pistolets, ils rejoignirent les hommes au centre de commandement. En fermant la porte intérieure du sas, il laissa trois prisonniers occuper la pièce avant de leur dire :

– Si quelqu'un passe près d'ici, vous les paralysez. Cette arme devrait agir sur plusieurs personnes à la fois. Récupérez les armes de tous les nouveaux prisonniers et amenez ces derniers avec les autres. Vous trois, vous nous suivez comme le font habituellement les gardes. Si on fait des rencontres avant d'atteindre le centre de commandement, nous nous débarrasserons des nouveaux venus. Laissez-nous tirer en premier, puis foncez de chaque côté si vous constatez que nous avons besoin d'appui. Et ne faites pas la bêtise de tirer avant de nous avoir rejoints, car vous risqueriez de nous paralyser, Noce et moi. Les armes que vous avez possèdent un rayon d'action plus large. Alors, faites attention. Une fois au centre de commandement, je vais m'approcher d'un homme. Toi, tu prends la gauche. Toi, la droite et toi, le centre. Vous n'aurez pas beaucoup de temps pour trouver votre position respective. Si je tire avant d'avoir rejoint cet homme ou que vous réalisez que quelqu'un vous perce à jour, tirez. Il faut tous se préparer à l'une de ces éventualités et se positionner de façon à se protéger les uns les autres. Compris ?

Ce à quoi les trois hommes répondirent par l'affirmative. À peine le groupe s'était-il mis en route que

Sando vit arriver deux gardes, en direction opposée. Il se fendit d'un grand sourire et les regarda dans les yeux, puis dix mètres avant de les croiser, il tira sur le premier, imité par Noce qui visa le second.

- Toi, cours chercher deux gars du centre de sécurité et ramène-les ici au pas de course.

Deux minutes plus tard, ils repartirent pendant que les deux autres entraînaient leurs prisonniers vers la cellule.

- Il en reste encore trente-huit à neutraliser, avisa Sando.

Le groupe arriva au centre de commandement où nul ne fit attention à eux, chacun étant trop occupé à tout mettre en place pour l'arrimage de Transporteur. Sando s'approcha de Manos et paralysa Izi qui se tenait à ses côtés. Pendant ce temps, Noce et les trois autres balayèrent la salle de vingt mètres sur dix en moins de deux secondes. Du coup, vingt-trois personnes se retrouvèrent au sol, incapables du moindre mouvement.

Sando s'était saisi du pistolet que Manos portait à la ceinture avant même qu'il ne puisse réagir, lui qui était le seul membre d'équipage présent dans la salle à posséder encore l'usage de ses membres.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il encore sous le choc.
- Simple changement de programme, sourit Sando en pointant son arme vers son interlocuteur.

Puis, il poursuivit à l'endroit de son frère :

- Bouge-toi, Noce, ce n'est pas encore terminé.

Noce posta deux hommes dans la salle et avec l'autre, ramassa toutes les armes en possession de leurs victimes. Ceci fait, il fonça d'un pas rapide et silencieux vers la cellule, non sans faire une autre victime en cours de route. Une fois là-bas, il ouvrit le sas, prit une quarantaine d'hommes et distribua les nouvelles armes. Ensuite débuta une fouille systématique pour débusquer les treize membres du personnel encore armés. Quarante minutes après la première offensive, les deux frères avaient le contrôle total de Colonia.

6.

Les victimes commencèrent à retrouver leurs sens, alors que les membres de l'équipe de sécurité, ainsi que tout le personnel non indispensable à la bonne marche du vaisseau, étaient prisonniers dans la cellule.

– Comment est-ce que tu as fait ? demanda Izi à Sando dès qu'elle eut retrouvé l'usage de la parole.

– Manos nous a donné un coup de main.

Tombant des nues, Izi regarda Manos qui s'empressa de nier.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai rien à voir là-dedans !

Sando tendit la paume de sa main en l'air pour exhiber le petit pistolet paralysant, puis dit :

– C'est toi qui as amené ces jouets sur l'île, pour me les laisser en cadeau.

– Vous avez trouvé le sac enterré dans le désert ! déduisit Izi qui n'avait pas tardé à faire le lien.

– Avec les traces que vous aviez laissées, j'ai cru que c'est ce que vous vouliez, répliqua Sando.

– Et comment as-tu fait pour les amener ici ?

Avant de répondre, Sando prit la dague déposée près de lui quelques minutes plutôt et dévissa le pommeau. Après quoi, il sépara le manche, révéla la cavité et y posa le pistolet.

– Ingénieux, n'est-ce pas ? dit-il en exhibant un sourire.

– Depuis le début, je me méfiais de ces maudites dagues ! ragea Izi.

– Eh oui ! fit Sando.

– Mais pourquoi faire cela ? interrogea Izi.

– Pourquoi ? Mais je te l'ai dit, s'amusa Sando, pour voler le vaisseau !

– Pour aller où ?

– Sur Terre !

– Je suis idiot ou quoi ? Tu y allais déjà sur Terre !

– Pourquoi me contenter d'un camp rudimentaire sans eau courante, sans commodités et sans confort, quand je peux avoir, ça ? expliqua Sando en appuyant sa phrase d'un grand geste qui faisait référence à Colonia.

Dès qu'il comprit les intentions de Sando, Manos sentit ses entrailles se serrer.

– Tu n'y penses pas ! objecta ce dernier. Colonia n'est pas préparé pour un atterrissage.

– Tu m'as dit qu'il avait de bonnes chances d'atterrir, mais qu'il serait probablement incapable de repartir.

– Même avec cinquante pour cent de chance de réussite, il en reste cinquante pour cent de catastrophe. Si nous échouons, c'est la mort et la contamination du site... aucune chance de survie sur le camp.

– C'était plus que cinquante pour cent, s'entêta Sando.

– Sur un air d'atterrissage présentant les meilleures conditions, oui. Mais un tel endroit n'existe probablement même pas. Tu es prêt à risquer la vie de tous les hommes qui t'ont fait confiance pour un caprice ?

– T'inquiète, ce n'est pas mon intention. Une partie du programme ne change pas, puisque vous ferez le transfert, comme prévu. Ainsi, Izi, Noce et tous les membres de l'équipage qui ne sont pas indispensables pourront quitter Colonia...

– Je reste avec toi, indiqua Noce. Tu as besoin que quelqu'un assure tes arrières.

– Je reste aussi, annonça Izi.

– C'est inutile de risquer ta vie, Izi, s'opposa Manos.

– Ce n'était pas une proposition. Je reste. Tu vas y arriver, Manos.

– Izi ! Tu n'es sûre de rien !

Lorsque la *petite vierge* croisa les bras sans répondre, Manos comprit qu'il n'était même pas question d'en discuter. Sando croisa les bras à son tour puis dit :

– Tu m'as dit qu'il suffit de sept personnes pour manœuvrer ce vaisseau.

– Quatre suffiront, se résigna Manos.

Le capitaine, resté près d'eux, lança un regard interrogateur à ce dernier.

– Un pilote, un radar et calcul de route, un surveillant des contrôles, et moi, poursuivait le scientifique.

– Je ferai le pilote, proposa le capitaine après avoir hoché la tête.

Un préposé au radar présent leva silencieusement la main, tandis qu'un des deux hommes chargés de surveiller les contrôles dit :

– Je vais rester avec toi.

Manos fit le tour de la salle de commandement des yeux, pour constater qu'il y avait une vingtaine de prisonniers armés auprès d'eux, en plus de tous les autres qui encombraient les trois accès au centre. Avec le capitaine et cinq autres membres de l'équipage comme uniques compagnons, il se sentait bien isolé. Lorsqu'il croisa le regard d'Izi, ce sentiment ne fit que s'amplifier. Inutile de compter sur elle pour faire changer d'idée aux deux frères.

– Il n'y aura peut-être même pas de site pour faire atterrir Colonia, tenta-t-il en désespoir de cause.

– Je n'ai pas les compétences pour vérifier ce que tu dis. Alors, tu vas poser ce vaisseau où tu veux, peu importe le risque. À toi de bien choisir le lieu.

C'est à ce moment que Manos remarqua le silence. On aurait dit que le vaisseau était vide. Pas un bruit, pas un murmure. Plus de trois cents personnes semblaient retenir leur souffle, dans l'attente de sa réponse. Plusieurs sursautèrent en entendant la voix sortir de l'interphone, comme s'il s'agissait d'une explosion.

– Ici Transporteur. Arrimage prévu dans quarante-trois minutes. Vous êtes prêts, Colonia ?

Le capitaine s'approcha de la console et appuya sur une touche pour répondre :

– Nous serons prêts, Transporteur. Prochain contact dans vingt.

Il appuya de nouveau, puis se tourna vers Manos et Sando pour leur dire :

– Il faudrait les informer de ce qui se passe.

– Ils le sauront bien assez tôt, rétorqua Sando. Vous allez agir comme convenu. La seule différence est que mes hommes se feront passer pour les membres de votre équipage affectés à la sécurité lors du transfert. Lorsque viendra le temps d'évacuer le dernier groupe, j'aviserais moi-même l'équipage de Transporteur. Tout se déroulera exactement comme vous l'aviez prévu. Mes hommes conserveront les pistolets paralyseurs, mais ils obéiront à toutes vos consignes. L'installation au camp se fera sous votre commandement. Si nous arrivons à poser Colonia, nous en ferons notre refuge et collaborerons avec vous pour assurer la réussite de notre établissement sur cette planète.

– Et si nous échouons ? se montra curieux de savoir le capitaine.

– Nous tenterons alors de nous poser à un endroit suffisamment éloigné pour ne pas compromettre la sécurité du camp. Si ça devait mal tourner, on en sera quitte pour quelques morts. Le reste suivra son cours.

– Transporteur devait rester au sol une trentaine de jours pour une mission scientifique. Si Colonia est perdu, est-ce que vos hommes ne voudront pas s'emparer de ce vaisseau pour en faire leur refuge ?

– Non, ils savent très bien que si Transporteur ne rentre pas, ils risquent d'être oubliés ici, sans espoir de voir les femmes les rejoindre. Mes lieutenants savent que c'est la pire chose qui pourrait arriver.

– Donc, que Colonia se pose ou non, nous retrouverons tous notre liberté et le reste de la mission se passera comme prévu... sauf, peut-être, ce qui concerne l'emplacement du camp ? voulut s'assurer le capitaine.

– Vous retrouverez presque tous votre liberté, répondit Sando sans autre précision.

Manos sentit une sueur froide lui couler le long du dos lorsqu'il répliqua :

– Tu veux me faire payer l'affront que j'ai fait à ton père, j'imagine ?

Izi posa un regard d'acier sur son frère, signifiant par là qu'elle ne laisserait pas faire une chose pareille. Mais l'autre semblait s'en amuser, tout autant que de l'angoisse de Manos.

– Tu fais fausse route, Manos, finit-il par répondre. Je t'aime bien, et ça, je te l'ai déjà dit, même si tu ne m'as jamais cru. L'affront que tu as fait à mon père était tout à fait mérité. Il a tué ton ami, après

tout. Il m'a demandé de le venger si j'en avais l'occasion, bien sûr, mais... si tu arrives à poser Colonia, je considérerai que ce devoir est fait. Et si tu échoues, on n'en aura plus rien à foutre ni l'un ni l'autre.

– C'est donc moi que tu veux garder prisonnière ? demanda Izi, les yeux toujours pleins de colère, même si la peur les avait quittés, en apprenant que Sando n'avait pas l'intention de s'acharner sur Manos.

– Encore des préjugés, rigola son demi-frère. Je t'ai toujours respectée, Izi, même si nous ne faisons pas partie du même camp. Tu es ma grande sœur et je ne laisserai jamais personne s'en prendre à toi, tu devrais le savoir.

Izi se détendit un peu, avant de demander encore :

– Qui alors ?

– Il y a un homme qui m'a traîné dans la boue et qui m'a fait passer pour un monstre devant Açorès, et ce, avec un plaisir évident. Et cet homme-là, je ne suis pas prêt de lui pardonner, expliqua Sando avec une rancœur évidente.

– Qui ? redemanda Izi.

– Demande à Ulcé comment il nous a accueillis au port. Tu verras qu'en fait de salaud, je n'ai rien à lui envier.

– Ulcé... répéta Izi comme si elle réalisait qu'il ne pouvait s'agir que de lui. Qu'as-tu l'intention de lui faire ?

– Le garder en otage jusqu'à ce que les femmes reviennent. Cela rappellera à ton père que, quand on lâche son animal de compagnie après moi, on risque de ne plus le revoir.

Devant la rage de son demi-frère, Izi comprit qu'elle ne pouvait rien faire pour sauver Ulcé. Cela ne l'empêcha toutefois pas de lui servir une mise en garde.

– Si tu t'en prends à lui, tu vas te mettre à dos les deux équipages, ce qui risque de compromettre grandement votre installation et vos chances de survie après notre départ.

– Ne t'en fais pas, je n'ai pas l'intention de l'écorcher devant ses amis. Je vais le traiter avec tout le respect dû à un prisonnier. Heureusement pour lui, Açorès m'a fait jurer de ne rien faire qui puisse lui faire honte.

– Tu sais, voler l'animal de compagnie d'un autre n'est peut-être pas la meilleure des idées, surtout quand il s'agit de ce type d'animal, prévint Izi.

Vingt minutes passèrent, puis vingt autres. La voix du capitaine de Transporteur résonna dans le centre : «Trois minutes avant l'arrimage.»

Le premier groupe de cent colons se tenait en rang devant l'écotille du sas flexible qui devait relier Colonia à Transporteur. Durant l'attente, tout le monde bavardait avec effervescence. Après quoi, le premier transfert eut lieu sans que l'équipage de Transporteur ne sache le tour qu'avaient pris les choses.

Manos s'apprêtait à consacrer les dix prochaines heures à la recherche d'un lieu d'atterrissage, situé à au moins trente kilomètres du camp. Après avoir placé l'équipage réduit sous bonne garde, Sando et Noce étaient partis rejoindre leur état-major pour planifier la suite des opérations. Manos s'approcha des radars et autres systèmes d'investigation à longue portée, et dit au capitaine :

– Ce ne sera pas facile de trouver un endroit pour poser ce monstre, surtout que nous sommes privés du meilleur site connu.

– Ce n'est pas le meilleur, fit savoir le capitaine.

Aussitôt, plusieurs regards étonnés se tournèrent vers lui, dont celui de Manos.

– Pas le meilleur ! Tu veux dire qu'il y a un site plus approprié près d'ici et que vous ne l'avez pas privilégié ?

– Oui, mais pour des vaisseaux de la taille de Transporteur, le site choisi convenait parfaitement, répondit le capitaine.

– Je ne comprends pas. La priorité devrait aller au site présentant les meilleures dispositions pour assurer la sécurité des atterrissages, non ? répliqua Manos.

– Le problème ne vient pas du lieu lui-même, mais de son environnement. Nous sommes déjà atterrés sur ce site, par le passé, lors de mon premier voyage, il y a vingt-deux ans. Et des équipes de chercheurs se sont fait attaquer.

– Attaquer ? Par quoi ?

– Des créatures humanoïdes.

– Il n'y en a pas sur l'autre site ?

– Il y en a un peu partout, mais elles ne présentent pas toutes la même agressivité. Il y a des personnes, sur Transporteur, qui pourraient t'en dire plus. Personnellement, je n'en ai jamais rencontrées. Elles n'ont pas l'habitude de s'approcher des vaisseaux.

– À combien de kilomètres est-ce du camp ?

– À peine cinquante.

– Et tu crois que Colonia pourrait s'y poser ?

– C'est le seul endroit possible qui se trouve à proximité. Viens voir.

Le capitaine entraîna Manos vers un écran où il fit apparaître des images archivées du site en question. On y voyait la partie élargie d'une rivière peu profonde, au lit de roc et de galets. À cet endroit, le cours d'eau, d'une largeur moyenne de cent cinquante mètres, se divisait en plusieurs ruisseaux atteignant près de huit cents mètres de large, sur une longueur atteignant plus d'un kilomètre. En aval, le cours d'eau se séparait en deux autour d'une grande île de broussailles, à peine plus haute que le niveau de l'eau.

– Pas mal, n'est-ce pas ? lança le capitaine.

– C'est plutôt accidenté. On risque de ne pas arriver à se mettre à niveau, répondit Manos.

– Peut-être, mais c'est solide. Pratiquement sans sable et petits sédiments. Il y a également une basse teneur en métaux qui pourraient risquer de se magnétiser à l'atterrissage. On ne trouvera pas mieux.

– Vous y aviez laissé une balise ?

– Oui, mais elle a été déplacée.

– Déplacée ?

– Pas par nous. Un animal, probablement.

– Un animal ? Quel intérêt aurait un animal à déplacer une balise de soixante kilos ?

Le capitaine haussa les épaules pour signifier qu'il n'en avait aucune idée.

– Une balise bien située peut faire toute la différence lors d'un atterrissage sur ce type de terrain. Si certains supports ne trouvent pas le sol assez vite, on risque la catastrophe, signala Manos.

– Transporteur pourrait faire une reconnaissance, suggéra le capitaine, puis poser une balise

adaptée pour Colonia. Il pourrait même se poser sur cette île. Cela nous ferait deux points fixes pour permettre à Colonia de se poser sur la cible, avec une marge d'erreur d'à peine deux mètres.

– Ce serait effectivement notre meilleure option, approuva Manos. Transporteur pourrait scanner l'endroit à basse altitude pour établir le meilleur point de chute, puis laisser tomber une balise de façon à créer un axe entre celle-ci et son lieu d'atterrissage, au centre duquel nous nous poserions.

Quelques heures plus tard, Transporteur était en approche pour le dernier arrimage. Ce fut Sando qui informa l'équipage qu'il avait pris le contrôle de Colonia et qu'il comptait le faire atterrir. Après un moment de stupeur, le capitaine de Colonia expliqua, dans le détail, ce qu'il avait prévu pour la suite des choses.

Sélagos, qui était à bord de Transporteur, laissa entendre :

– C'est une très mauvaise idée d'établir le camp là-bas.

– Et pourquoi donc ? demanda Sando.

– C'est au cœur du territoire de la tribu la plus peuplée et la plus hostile de la région, informa Sélagos.

– Tribu ? Mais on parle tout de même d'animaux, répliqua Sando.

– Non, je t'en ai déjà parlé, Sando. Ces créatures n'ont rien à voir avec des animaux. Mentalement et socialement, ils sont comme nous.

Sando prit le temps de réfléchir quelques minutes afin de se remémorer l'étrange histoire que lui avait racontée Sélagos. Se tournant ensuite vers Manos, il demanda :

– Y a-t-il un autre endroit pour se poser ?

– Non, c'est le seul possible pour Colonia.

– Il semblerait que nous n'ayons pas le choix, continua Sando à l'endroit de Sélagos.

– Tu as toujours le choix. Tu n'as qu'à t'installer au camp, comme prévu, et abandonner Colonia dans l'orbite terrestre.

– Je n'ai pas l'intention de me laisser intimider par une tribu composée de créatures qui ne sont même pas des hommes ! rétorqua Sando.

– Je te le dis dans ton intérêt, Sando. Si vous installez le camp là-bas, ce sera une grave erreur, prévint Sélagos sur un ton solennel.

– Je ne renoncerai pas. Si nous arrivons à poser Colonia, je serai prêt à écouter tes conseils, mais ce sera en fonction de notre établissement... là-bas.

Un silence plana quelques instants, puis Sélagos conclut :

– Tu l'auras voulu.

8.

Le soleil était à son zénith. Du haut d'une colline, près de la rivière, Ouma regardait la chose étrange qui flottait dans le ciel comme un nuage. Ce n'était pas la première fois qu'il était témoin de cela. Il en avait déjà vu plus d'une fois. Ces engins arrivaient, puis disparaissaient pendant plusieurs saisons, pour réapparaître et repartir.

Un jour, quand il n'était pas encore un homme, la chose s'était posée. Lui et d'autres chasseurs de la tribu avaient alors vu des créatures étranges en sortir. Celles-ci avaient une peau grise imberbe, des cheveux clairs, et marchaient debout, comme eux. Des chasseurs avaient voulu les capturer, mais les étrangers les avaient tués, simplement en tendant le bras dans leur direction. Puis, au bout d'un moment, ils étaient revenus à la vie.

Une autre fois, en marchant dans les hautes herbes, il en avait surpris un petit groupe. Son père et lui avaient eu le temps d'en assommer deux, avant que les autres ne tendent les bras vers eux pour les abattre. Ouma avait alors senti une douleur dans tout le corps, puis s'était écrasé, incapable de reprendre le contrôle de ses membres. Il ne pouvait plus bouger, mais pouvait tout de même voir les créatures.

Il eut très peur au début, persuadé que les étrangers allaient le manger. Puis, en les observant, il vit la peur dans leurs yeux à elles. L'un de ces êtres s'approcha de lui, posa un doigt sur sa poitrine, puis tira sur sa lèvre inférieure. Ouma avait soufflé fort, seule chose dont il était capable pour exprimer son mécontentement. L'autre avait reculé, comme s'il le craignait. Lui et ses semblables avaient ensuite discuter entre eux, comme une volée d'oiseaux dans un arbre. Puis ils étaient repartis, en emportant ceux que son père et lui avaient assommés. Au bout d'un moment, tous ses membres se mirent à lui picoter, et il put recommencer à bouger.

S'il n'aimait pas voir ces créatures sur son territoire, Ouma était fasciné par la chose étrange qui les transportait. Justement, pendant qu'il la regardait, il vit tomber un morceau d'en dessous. Au bout d'un court moment, une espèce de grande fleur se déploya au-dessus de ce dernier, qui tombait lentement vers le sol. Ensuite, l'énorme objet suspendu se déplaça en survolant la rivière. Arrivée au-dessus de l'île, où des femelles cueillaient des petits fruits aux arbustes, ce qui ressemblait à une gigantesque pierre suspendue dans le ciel s'immobilisa à nouveau, jusqu'à ce qu'elle commence à descendre.

Bien qu'il était à plus d'un kilomètre de l'île, Ouma sentit la chaleur et vit les femelles paniquées courir vers la rivière. L'île s'embrasa comme si le soleil s'était posé sur elle. Soudain, les cinq femelles qui avaient atteint la rivière furent projetées au sol par des mains invisibles. Même s'il sentait un vent fort et brûlant en provenance de l'île, Ouma n'arrivait pas à détourner le regard de l'engin qui s'y posait dans un bruit de tonnerre. Le feu cessa de brûler sous la grande pierre polie, en même temps que le tonnerre s'interrompit, celui-ci étant bientôt remplacé par un sifflement strident qui alla en décroissant.

Avec la vingtaine de mâles qui l'accompagnaient, Ouma se décida enfin à aller chercher les femelles qui étaient tombées dans la rivière. Si les autres étaient revenus à la vie la dernière fois, peut-être que ce serait pareil pour elles. Lorsqu'il fit signe au groupe de le suivre, certains semblaient figés sur place. Aussi, pour les décider à s'approcher de l'objet de leur peur, il dut les invectiver et leur jeter des pierres.

Puis tous dévalèrent la colline jusqu'à la rivière, Ouma à leur tête. Les broussailles de l'île étaient pratiquement toutes consommées, pendant qu'une fumée dense courrait au-dessus de la rivière. Ouma vit un corps flotter dans quelques centimètres d'eau, la face vers le bas. Toute la peau était brûlée. Il retourna le cadavre et reconnut sa femelle préférée. Son instinct lui disant qu'elle ne reviendrait jamais d'entre les morts, son regard était déjà tourné vers l'autre monde.

Après une seconde d'incrédulité totale, il entra dans une rage folle et commença à lancer des pierres de toutes ses forces en direction de Transporteur. Ses compagnons n'osaient pas bouger, de peur que la colère de leur chef ne se retourne contre eux. Puis un nouveau bruit leur fit tous lever la tête.

Colonia venait d'apparaître dans le ciel, à l'autre bout de la rivière. Voyant que ce monstre était deux fois plus imposant que le premier, Ouma savait que s'il se posait, ils mourraient tous, comme les femelles. Grondant un ordre bref, le colosse partit en courant, suivi par sa troupe qui ne demandait pas mieux. Ensemble, ils filèrent pour se mettre à l'abri derrière la colline.

9.

Le capitaine de Colonia entama les manœuvres d'approche. Jusqu'à présent, tout s'était bien déroulé et l'entrée dans l'atmosphère terrestre s'était faite sans heurt. L'atterrissage présentait beaucoup plus de risques, par contre. Comme l'avait anticipé Manos, il n'avait pas été possible de trouver un emplacement pour se poser parfaitement à niveau. À cause de ses dimensions, Colonia avait une garde au sol réduite par rapport à Transporteur. Même si chaque appui articulé pouvait faire varier sa course de douze mètres, il n'y avait aucun endroit plat, de sorte que les assiettes, de cinq mètres à leur base, se déposeraient toutes sur des dénivellations variées.

Des huit personnes restées à bord de Colonia, seul Ulcé, confiné à la cellule, avait pu se permettre le luxe de dormir. Les autres ne s'étaient accordé aucun moment de repos depuis trente-cinq heures, faisant que la fatigue rendait l'opération encore plus périlleuse. Depuis le dernier transfert, Sando et Noce étaient demeurés sur leur garde. Ils n'étaient que deux pour surveiller cinq personnes qui avaient tout intérêt à reprendre le contrôle de la situation. Mais en ces derniers instants, leurs adversaires avaient besoin de toute leur attention pour exécuter les manœuvres d'atterrissage.

Seul Izi n'était pas affectée à cette tâche, mais elle était tout absorbée par les images des moniteurs qui montraient des animaux s'éloignant de Transporteur en courant à travers les champs. C'était difficile de déterminer de quel genre d'animaux il s'agissait, mais il était clair que leur instinct les poussait à fuir les lieux.

– Nous allons programmer l'arrêt instantané du cœur de propulsion et de l'anneau dès que le dernier support touchera le sol. Je préfère un atterrissage un peu brusque, à un risque d'explosion, annonça le capitaine.

– Pourquoi pas le cœur de propulsion à trois mètres du dernier contact au sol, et l'anneau au contact? questionna Manos.

– Les supports risquent de ne pas tous tenir le coup, répondit le capitaine.

– Si une impulsion a lieu sur une partie verticale quand nous toucherons le sol, nous risquons un mouvement de côté, ce qui amènerait l'anneau au sol. Si cela devait arriver, les vaisseaux ne résisteraient pas.

Une tension palpable s'installa dans le centre de commandement. Que le capitaine et l'ingénieur en chef divergent d'opinions n'avait rien de rassurant pour les autres occupants. Même Sando commençait à douter. C'était évident que les deux maîtres à bord craignaient d'être pulvérisés au moment de l'atterrissage.

– Bon, d'accord, consentit le capitaine. Tu connais cet engin mieux que moi, après tout.

– Je n'ai pas de certitude, mais cela m'apparaît moins risqué.

Le capitaine actionna l'interphone et annonça :

– Transporteur, nous allons atterrir. J'espère qu'on ne vous abîmera pas, si ça devait mal tourner.

– Nous sommes à deux kilomètres de votre point de chute, Colonia. Ne vous inquiétez pas trop pour nous. Bonne chance.

– On en aura besoin. Bonne chance à vous aussi, Transporteur.

Le silence tomba dans la salle de commandement, autant à bord de Transporteur que de Colonia. Après une courte prière, le capitaine commanda :

– Lançons la procédure. Vous deux, asseyez-vous et attachez-vous.

Les deux frères obtempérèrent, voyant que les autres avaient déjà bouclé leur ceinture. Colonia descendit lentement sur la rivière. Les supports se désencastrèrent de la coque, puis se déployèrent, comme des jambes qui se déplient. Un immense nuage de vapeur d'eau monta autour du vaisseau. Un premier support toucha le sol, puis un deuxième commença à se replier pendant que les autres étaient encore en pleine extension. Alors que le bruit de tonnerre cessa, trois autres supports touchèrent le sol, l'un après l'autre, au moment même où une secousse fit tanguer Colonia vers l'arrière. Le dernier support toucha enfin Terre, pendant que les autres fléchissaient. Cela ressemblait à un gros crabe qui s'enfonçait dans le sol.

Le grondement des moteurs électromagnétiques de l'anneau se tut, puis le vaisseau se mit à glisser vers l'arrière, dans un bruit de frottement métallique contre la pierre. Pendant que les supports s'activaient pour rétablir le niveau, un autre bruit, venant des entrailles du monstre, semblable à du métal qui se déchire, monta jusqu'au centre de commandement. En sentant l'appareil tirer vers l'arrière et s'incliner, tout le monde avait agrippé ses accoudoirs. Puis, tout s'arrêta dans une secousse. Il n'y eut plus que le sifflement de l'anneau

qui allait en s'atténuant. Quelques secondes plus tard, des cris de joie venant de Transporteur sortirent de l'interphone. Manos et le capitaine se détachèrent les premiers. Ceci fait, le premier fit une accolade au second en s'écriant :

– Nous avons réussi !

Tous les membres d'équipage se félicitèrent, émus et heureux de s'en être sortis vivants. Manos prit Izi dans ses bras et l'embrassa. Curieusement, les deux frères se sentirent délaissés, eux qui pouvaient difficilement prendre part à cette manifestation de joie. Noce posa une main sur l'épaule de Sando pour lui dire :

– Eh bien, mon frère, on l'aura, notre palais, même s'il penche un peu vers l'arrière...

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons nous accorder un repos bien mérité, annonça le capitaine de Transporteur. La suite des choses peut attendre à demain.

– Tout à fait d'accord ! approuva le capitaine de Colonia en jetant un œil sur Sando, qui opina du chef.

C'est le moment que choisit Manos pour commander le déploiement de la rampe d'accès.

– Qu'est-ce que tu fais ? l'interrogea Sando lorsqu'il entendit le grondement sous ses pieds.

– Je n'irai pas dormir avant de mettre un pied sur cette planète, fit savoir Manos. Viens, Izi... allons changer de combinaison.

Les deux se rendirent dans leur cabine respective pour se changer, imités par le reste du personnel. Sando et Noce n'eurent pas droit à ce privilège, leurs bagages ayant été déposés à bord de Transporteur.

10.

L'équipage de Colonia se dirigea ensuite vers la rampe, suivi par les deux frères. Une porte transparente, de cinq mètres de large par trois de haut, scellait l'accès à la rampe. Manos se rendit près d'un panneau de contrôle et la porte pivota pour s'encastrer dans le plafond. Un rideau, semblable à une moustiquaire, les séparait encore de la rampe, mais une bouffée d'air tiède, pleine d'odeur végétale, les assaillit. Manos s'approcha, puis le rideau s'ouvrit en son centre, laissant une ouverture d'un mètre.

– Il y a un émetteur dans la ceinture de ces combinaisons qui commande l'ouverture du rideau lorsqu'on s'en approche, dit-il à l'intention d'Izi.

Tous s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rampe qui se trouvait toujours dans l'ombrage du vaisseau. Devant eux, il y avait une rivière coulant dans du roc et des galets couleur crème. En fait, il s'agissait de plusieurs ruisseaux séparés par des plages de galets et de grands caps rocheux. Devant se trouvait une savane grimant sur une douce colline. À droite, quelques arbres parsemaient le champ, puis à gauche, ils pouvaient voir l'île encore fumante où s'était posé Transporteur, suivie d'une forêt verdoyante plus dense.

De la rampe du vaisseau où elle se tenait, même si elle ne pouvait les voir clairement, Izi devina que les membres de l'équipage de Transporteur les avaient imités. Ce qu'elle pouvait toutefois constater, c'est que la rampe de leur vaisseau touchait terre plutôt que d'être suspendue à quatre mètres du sol, comme c'était le cas pour celle de Colonia. L'inclinaison du vaisseau avait rendu la manœuvre impossible. La jeune femme s'émerveilla devant la beauté et la diversité du paysage.

- On ne peut pas descendre au sol ? demanda-t-elle à Manos.
- Le vaisseau est trop incliné vers l'arrière, mais je sais où trouver une échelle.
- Qu'est-ce que tu attends ?

Souriant de se voir ainsi commandé, Manos franchit le rideau qui s'ouvrit à son approche, et revint cinq minutes plus tard avec un rouleau qui s'avéra être une échelle, faite de cordage et de barreaux métalliques. Avant de sortir, il avait commandé le déploiement des rampes de chaque côté de la passerelle. Pendant ce temps, Noce tendit son arme à Sando et lui dit :

- Tiens-moi ça, je n'en peux plus.

Il enleva sa combinaison, rendue lourde depuis que la gravité avait repris ses droits, sans compter la chaleur qui avoisinait les vingt-huit degrés à l'extérieur. En un rien de temps, il se retrouva en sous-vêtements, pieds nus, au bout de la passerelle. Voyant cela, Sando lui remit les armes, pressé de l'imiter.

– Ça, c'est la joie ! s'écria Noce en ouvrant les bras en croix et en fermant les yeux pour se laisser caresser par la brise.

Izi et ses compagnons ne purent s'empêcher de sourire. Manos attacha l'échelle au dernier poteau de la rampe et la laissa se dérouler au sol. Empoignant la rampe, il mit un pied sur le premier barreau et descendit, suivi d'Izi et du reste de l'équipage. Pour leur part, les deux frères restèrent sur la passerelle, profitant de ce moment où ils pouvaient, enfin, relâcher leur tension.

Une fois au sol, Manos et les autres firent le tour du vaisseau, pour constater que les deux supports avant se trouvaient à un mètre et demi du sol. Le cœur de propulsion s'était déchiré sur une arête rocheuse et un des supports arrière, malgré sa pleine extension, manquait de course pour redresser le vaisseau.

- Une fois les colons ici, ce sera possible de soulever un support à la fois pour étayer leurs assises avec de grosses pierres et remettre Colonia à niveau, laissa entendre Manos.
- Tu as envie de leur faire ce cadeau ? demanda le capitaine en faisant allusion aux deux frères.
- Ce n'est pas tant que j'ai envie de leur faire ce cadeau, mais notre mission est de s'assurer que les colons aient les meilleures chances de survie possible. Je n'aurais jamais pris le risque de poser Colonia de mon propre chef, mais maintenant qu'il est au sol, c'est indéniable qu'il offrira un bien meilleur abri que le camp.
- Tu veux que Transporteur ramène les colons ici ? questionna le capitaine.
- Les colons et leur équipement.
- Que fais-tu de la mise en garde de Sélagos ?
- Sando a fait son choix. Mais entre nous, je ne vois pas en quoi une cinquantaine de kilomètres fera une différence. Il s'agissait probablement d'une manœuvre pour convaincre Sando de renoncer.

– Pas seulement ça... J'ai vu des types terrorisés à leur retour d'une expédition derrière cette colline. Ils avaient failli y laisser leur peau. Plus bas, il y a une rivière qui se jette dans celle-ci. Elle est infestée d'animaux semblables aux tirbots, avec d'énormes mâchoires. Les humanoïdes qui vivent de ce côté-ci n'osent pas traverser ce cours d'eau, ce qui nous protège d'eux sur l'autre site.

– Eh bien, tu raconteras ça aux deux frères ! Mais je ne crois pas que cela les fera changer d'idée.

Izi, qui s'était un peu éloignée du groupe, éleva la voix pour être entendue :

– Manos ! Viens voir. Il y a des poissons !

Manos la rejoignit près d'une fosse, où des poissons argentés d'une cinquantaine de centimètres nageaient dans une eau cristalline. La *petite vierge* passa le chandail qu'elle portait par-dessus la tête, puis se défit de son pantalon.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Manos.

– Je vais me baigner, qu'est-ce que tu crois ?

– Mais...

Avant même que le scientifique ait terminé sa phrase, Izi avait plongé dans le bassin, dispersant les poissons du même coup. Elle refit surface au centre, et se maintint à la surface en nageant.

– Qu'est-ce que tu attends ? Viens !

Faisant fi de toute prudence, Manos se mit lui aussi en sous-vêtement et plongea à son tour. Les ayant vus faire, leurs compagnons apparurent sur le bord du bassin.

– Vous n'avez peur de rien vous deux ! lança le capitaine. Ce n'est pas parce que l'eau est claire qu'elle est sans danger.

– Viens nous rejoindre au lieu de rouspéter ! se contenta de lui répondre Izi.

– Non, merci. Je préfère me remplir l'estomac et aller dormir dix heures d'affilée. La journée a été longue.

Sur ce, le capitaine tourna les talons et se mit en marche. Les autres hésitèrent un moment, puis lui emboîtèrent le pas.

– Ne tardez pas trop, prévint le capitaine en se retournant à demi. La chance est une chose qu'il faut éviter d'étirer.

– T'en fais pas, Iratane, et fais de beaux rêves ! lui retourna Izi.

Dès que leurs compagnons furent hors de vue, Izi s'agrippa au corps de Manos, qui nageait en sur place à ses côtés. Elle posa un baiser sur sa bouche, puis s'amusa de le voir souffler sous l'effort pour les maintenir tous deux à flot.

– Tu as peur, toi ? lui demanda-t-elle.

Manos la regarda un moment dans les yeux, avant d'étirer le cou pour regarder derrière elle.

– Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Lorsqu'Izi entreprit de tourner la tête, non sans appréhension, Manos lui pinça une fesse de façon à imiter une morsure. En lâchant un cri, la jeune femme se dégagea de lui pour se retourner à toute vitesse, mais ne vit rien. Reportant son regard vers Manos, elle remarqua le sourire niais qui flottait sur son visage.

– Je vais te tuer ! feignit-elle de le menacer.

Puis elle grimpa sur lui pour tenter de l'enfoncer sous l'eau, faisant que Manos, qui riait de sa blague, s'étouffa avec une gorgée d'eau. Il réussit à se défaire d'elle pour rejoindre le bord, mais avant qu'il ne soit sorti de l'eau, elle lui pinça méchamment les fesses à plusieurs reprises. Il se retourna en criant sa douleur, puis lui saisit les poignets. Izi tenta bien de se dégager, mais sans succès. Voyant qu'elle n'y arriverait pas, elle se détendit et offrit son sourire le plus enjôleur à son bourreau qui maintenait sa prise. Debout sur une grande pierre plate, les deux se jaugeaient du regard.

– C'est vrai qu'il y a des choses dangereuses, dans ces eaux, dit Izi d'une voie langoureuse.

– Jure-moi que tu vas cesser de me pincer, répliqua Manos.

- Je te le jure, mon amour. Embrasse-moi, maintenant.

Encore méfiant, Manos lui lâcha les poignets. Izi passa les bras autour de son cou et l'embrassa en se pressant contre lui.

- Rentrons... finit-elle par dire. Iratane va s'inquiéter.
- J'aimerais bien qu'il s'inquiète encore un peu, signifia Manos en gardant les bras autour de la taille de sa compagne.

Celle-ci l'embrassa de nouveau et posa sur lui le regard d'une femme amoureuse.

- Allez... rentrons, ordonna-t-elle.

À regret, Manos la laissa et prit le chemin de la rampe. Marchant derrière, Izi en profita pour lui asséner une claque retentissante sur les fesses.

- Aïe! Tu m'avais promis...
- De ne plus te pincer, termina Izi. Ça t'apprendra à me faire un coup pareil.
- Tu dois toujours avoir le dernier mot, Izi Ko!
- Le dernier et le redernier, rétorqua Izi en le prenant par la taille pour marcher à ses côtés. Tu sais, je crois que j'ai eu autant de plaisir avec la claque que le baiser.
- Sadique! lâcha Manos en la prenant à son tour par la taille.

Après qu'Izi l'eut gratifié d'un sourire espiègle, ils grimpèrent l'échelle avec leurs vêtements autour du cou. Une fois sur la passerelle, ils retrouvèrent Sando et Noce, étendus sur celle-ci.

- Vous vous êtes baignés? s'étonna Noce.
- Pas longtemps. Manos s'est fait attaquer par un drôle de poisson. Regardez...

Joignant le geste à la parole, elle tira sur la culotte de Manos pour révéler une fesse avec plusieurs contusions.

- C'est pour ça que tu as crié? s'enquit Noce.
- On a été surpris, répondit Izi.
- C'est dommage. J'aurais bien aimé me baigner, moi aussi.

Izi et Manos s'étendirent près des deux frères pour se sécher. Sando, qui venait de se relever, regarda le couple qui souriait, les yeux fermés.

- Qu'est-ce que vous avez à sourire comme des niais? demanda-t-il.
- Rien, dit Izi, dont le sourire, comme celui de Manos, s'était étiré encore plus.
- Ils t'ont fait une blague, dit Sando à son frère.
- On peut se baigner, alors? demanda Noce.
- Si tu n'as pas peur pour tes fesses, vas-y, répondit Izi.
- Je veux rentrer, indiqua Sando, visiblement plus épuisé que curieux.

Manos lui tendit son pantalon, muni d'un émetteur servant à ouvrir le rideau.

- Tu n'as qu'à le laisser derrière le rideau, dit-il.
- Nous allons dormir enfermés dans le centre de sécurité, fit savoir Sando. Alors pas la peine d'essayer de prendre nos armes pendant notre sommeil.
- Pourquoi faire? Il est trop tard, maintenant, répliqua Manos.

Sando le regarda sans rien dire, puis partit avec Noce.

11.

Sélagos se trouvait au milieu de la passerelle, d'où il regardait le panorama, à la fois semblable et différent du souvenir qu'il en avait gardé. Il n'avait que trente ans lorsqu'il avait posé les pieds sur Terre pour la première fois. C'était à bord du dernier vaisseau à avoir atterri sur ce site. Quinze ans déjà. Ce qui avait motivé le choix de ce lieu, en plus des critères relatifs à l'atterrissage, était la forte concentration d'humanoïdes.

Il y avait déjà eu trois expéditions avant la leur, de sorte qu'il connaissait les dangers que pouvaient représenter ces créatures. Mais lors de la dernière, il avait découvert autre chose. Une chose plus troublante, qui avait tissé un lien particulier entre les hommes qui l'avaient vécue. À partir de ce moment, le site d'atterrissage fut déplacé plus au Sud. La raison qu'on avait invoquée pour expliquer ce changement se résumait à l'agressivité des humanoïdes qui occupaient le premier site. C'était en partie vrai, mais uniquement en partie.

Sélagos descendit jusqu'au sol, puis marcha sur les herbes calcinées en direction de la rivière. Arrivé près du bord, il remarqua les cadavres qui flottaient dans l'eau.

12.

Ouma avait rejoint la rivière plus au nord, sous le couvert des arbres, pour s'approcher de Colonia. De sa cachette, il vit quelques personnes marcher autour du vaisseau, puis l'une d'elles s'en rapprocher. Une autre la rejoignit, puis le reste du groupe. Après un moment, trois des cinq repartirent vers la chose qui les avait amenés. Ensuite, la plus petite des deux personnes restées sur place enleva ses peaux. Malgré les trois cent cinquante mètres qui les séparaient, Ouma vit qu'il s'agissait d'une petite femelle. «Une adolescente», pensa-t-il.

Il devait trouver un moyen de tuer les mâles et de s'emparer des femelles et des enfants. C'est de cette façon qu'ils avaient conquis des territoires et étaient devenus la plus grande tribu existante. Du moins, à sa connaissance. Il voulait surtout éliminer cette menace de ses terres. Cette étrange tribu ne les chassait pas, mais il était impossible de les approcher sans se faire momentanément enlever la vie. Il fallait tomber sur eux, avant même qu'ils n'aient le temps de bouger les bras. Mais comment ?

Ouma se dit que, comme eux, ils devaient dormir la nuit dans cette chose qui leur servait de grotte. Si ses camarades et lui arrivaient à les surprendre durant leur sommeil, ils auraient une chance de les tuer avant leur réveil. Ce serait difficile de convaincre ses semblables d'entrer dans les choses volantes, mais il n'avait pas le choix. Il voulait venger la mort des femelles, et surtout, réagir à la présence de ces étrangers. Car si sa tribu ne faisait rien, ils subiraient tous le sort qu'ils avaient eux-mêmes fait subir aux clans qui les entouraient pour parvenir à contrôler ce vaste territoire. Ils seraient éradiqués.

Un autre groupe de chasseurs descendit le long de la rivière. Ouma les arrêta pour les prier de rester avec eux. Ils étaient maintenant une quarantaine, mais il trouvait ce nombre insuffisant. Il lui fallait beaucoup plus d'hommes, des hommes avec la rage au cœur.

À la tombée de la nuit, il revint avec eux, face à Transporteur, pour récupérer les cadavres des femelles. Malgré la noirceur, ils réussirent à en trouver deux, qu'ils amenèrent à leur grotte. À l'aide de ces dépouilles, Ouma enflamma la colère de ses guerriers. La manœuvre avait aussi pour but de forcer les moins courageux à faire preuve de bravoure. Avec tout le clan à témoin, ceux tentés de se comporter en lâches seraient honnis par toute la tribu.

Ouma décida qu'ils attaqueraient le plus petit des refuges. Son choix s'expliquait par le fait que le grand n'était pas accessible, car l'étrange branche qui le liait au sol avait été enlevée. C'est ainsi qu'il partit avec tous les mâles en mesure de se battre.

Avant le départ, il avait eu une idée. Comment empêcher les hommes gris qu'ils ne réussiraient pas à surprendre de tendre les bras vers eux pour les tuer ? Il devait trouver une façon de les attaquer à distance. Ses hommes et lui avaient bien des lances, mais une fois celles-ci tirées, chaque cible ratée aurait le temps de répliquer. Avec des peaux d'animaux, il improvisa donc des besaces avant de demander aux autres de les remplir de pierres. Ils pourraient les lancer à leurs adversaires, tout en avançant sur eux.

Au milieu de la nuit, cent cinquante Homo heidelbergensis à la fin de leur règne traversèrent la rivière au sud de Transporteur. Ils joignirent le centre de l'île pour arriver sous le vaisseau, à l'abri des regards. Une fois sous la rampe, Ouma pria tout le monde d'observer un parfait silence. Le feu avait chassé les insectes et les petits animaux de l'île, de sorte qu'aucun bruit ne troublait la nuit. Habités à la chasse à l'affût, les hommes tendirent l'oreille. Un grand carnivore grondait quelque part dans la jungle, tandis que le bruit émis par l'eau de la rivière semblait amplifié par le silence environnant.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Ouma fit signe à tous de le suivre. Prenant la tête du groupe, un caillou dans chaque main, il grimpa la rampe, courbé en deux, effleurant le sol des mains comme un grand chimpanzé. Au sommet de la rampe se trouvait une grande toile d'araignée qui l'empêcha de pénétrer dans la chose. Avec un silex, il tenta de la couper, mais rien ne semblait parvenir à altérer cette toile. Aucun bruit ne parvenait de l'intérieur.

Il réfléchit. Si les hommes gris étaient sortis par cet endroit, ils le feraient encore. Il suffisait donc d'attendre que l'un d'eux ouvre la toile. Il était déçu de ne pouvoir tous les surprendre dans leur sommeil, mais il n'était pas prêt à renoncer pour autant. Il demanda à ses hommes de retourner se cacher sous la passerelle et d'attendre son signal. De son côté, en compagnie de l'un de ses plus forts guerriers, il se tapit dans les anfractuosités se trouvant de chaque côté de la toile et attendit qu'un premier homme gris sorte pour amorcer l'attaque.

L'attente fut longue. Tellement, qu'il commençait à désespérer, car il ne voulait pas affronter les hommes gris après le lever du soleil. Alors que le ciel commençait à pâlir à l'est, il se demanda s'ils ne devaient pas rebrousser chemin. Puis, il entendit des pas venant de l'intérieur. Il se rencogna contre la paroi et serra les

cailloux dans ses mains. Le bruit se rapprocha et la toile se déchira comme par magie. Puis un des hommes gris sortit enfin à l'extérieur. Aussitôt, Ouma fonça sur lui et lui fracassa le crâne avec une pierre. Sa victime tomba au sol, plus morte que vive, et la toile se referma.

Ouma tenta de la forcer à l'endroit où elle s'était ouverte, mais elle était redevenue aussi solide qu'auparavant. Frustré, il prit l'homme gris qui gisait au sol et le projeta de toutes ses forces contre la toile. À nouveau, elle s'ouvrit comme par magie. Il ordonna à ses hommes de le rejoindre et entra dans le vaisseau, prenant au passage l'homme gris par le bras pour l'enlever du chemin. Il n'avait pas fait deux pas, que la toile se referma derrière lui et son compagnon. Il retourna vers celle-ci, sans lâcher son fardeau, et la toile s'ouvrit à nouveau. C'est là qu'il comprit que la magie se trouvait dans le corps de l'homme gris. Il l'éloigna de la toile pour la refermer, puis revint vers elle pour laisser le cadavre devant. Il s'éloigna, et la toile resta ouverte. Voyant cela, il posa sa victime au travers, pour s'assurer que cette fois, elle ne se referme pas.

Au moment où sa troupe arrivait à sa hauteur, envahi par le sentiment de la victoire, il brandit la pierre couverte de sang au bout de son bras, imité par ses guerriers silencieux. D'un pas aussi rapide que discret, il ouvrit la marche. Le groupe se massa autour de lui, prêt à lancer les pierres. «Jamais je n'ai marché sur une surface aussi lisse et douce », se dit Ouma.

Ils débouchèrent sur un passage, avant de se séparer en deux groupes. C'est ainsi qu'Ouma arriva au centre de commandement où deux hommes étaient assis. Comme il y avait une faible lumière à l'intérieur, ainsi que dans tout le vaisseau, ces derniers furent tout de suite reconnus comme des intrus. Ouma et ses acolytes foncèrent aussitôt sur eux pour les bombarder de pierres, sans leur laisser la moindre chance de se défendre.

Évidemment, le bruit alerta les autres occupants qui commencèrent à sortir de leur cabine, à moitié réveillés. Certains eurent le temps d'attraper leur pistolet, mais à mesure que les agresseurs tombaient, d'autres leur passaient sur le corps en leur lançant des pierres. Certains arrivèrent à se réfugier dans leur cabine, mais les portes ne purent résister aux assaillants qui se jetèrent contre elles. Les créatures avaient littéralement envahi le vaisseau, bien décidées à exterminer tous ceux qui s'y trouvaient.

Alerté par les cris, Sélagos sortit de sa cabine et demeura muet devant la scène d'horreur qui se déroulait sous ses yeux. Un de ses camarades parvint à paralyser trois créatures, mais d'autres les enjambèrent en faisant pleuvoir des pierres devant eux. Le couloir était bondé de gens, des portes étaient défoncées et des cabines envahies. Comprenant que rien n'arrêterait ce massacre, Sélagos tourna les talons et courut à toutes jambes. Croisant d'autres membres d'équipage, il cria :

– Suivez-moi ! Il faut atteindre le sas pour se réfugier derrière une porte solide.

Voyant la marée humaine foncer vers eux, les trois autres à qui il parlait ne se firent pas prier. Sélagos pressa la commande du sas au moment où un autre groupe de créatures arrivait en sens inverse. À peine eut-il refermé la porte derrière lui et ses compagnons, que leurs agresseurs se ruaient contre celle-ci. Sélagos vit les visages déterminés à les tuer par le hublot. Comme ils n'arrivaient pas à ébranler la porte, les humanoïdes entreprirent de la marteler à coups de pierres, ce qui créa un vacarme assourdissant à l'intérieur du sas.

À un moment, le silence tomba, et les belligérants s'observèrent au travers le hublot. Puis la porte commença à se déverrouiller.

– Merde ! s'exclama Sélagos. Ils ont trouvé comment fonctionne le contrôle d'ouverture.

Ce dernier s'empressa de commander la fermeture à l'aide des contrôles intérieurs, pendant qu'un de ses compagnons alla jusqu'au puits pour descendre l'échelle, accrochée à la paroi de ce dernier.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda un autre.

– Je vais ouvrir la porte extérieure du bas. La porte intérieure ne peut pas être ouverte si une des portes extérieures l'est.

Deux minutes plus tard, un voyant rouge s'alluma près du panneau de contrôle. De la porte intérieure, une lumière identique apparut du côté des intrus qui sursautèrent.

– Ils ne risquent pas de pénétrer par là ? demanda Sélagos à l'homme qui grimpait l'échelle pour les rejoindre.

– Nous sommes à plus de dix mètres du sol. À moins qu'ils ne fabriquent des échelles, je ne vois pas comment.

Sélagos entendit les «*clic, clic, clic*» répétitifs, provoqués par la créature qui s'acharnait sur la commande

du contrôle, côté extérieur.

- C'est un cauchemar, se dit-il à lui-même.

Au même moment, une créature frappa rageusement le hublot du plat de la main, ce qui le fit sursauter. Il avait beau être en sécurité, le regard de l'autre lui fit froid dans le dos.

Ouma avait tué tous les mâles gris sur son passage, enfoncé toutes les portes, et fouillé partout où c'était possible de la faire. Étrangement, il n'avait trouvé ni enfants ni femmes à l'intérieur. Seulement quatre hommes gris qui lui avaient échappé, lesquels s'étaient réfugiés derrière un mur infranchissable. Bien qu'ils en avaient massacré une cinquantaine, il était frustré de ne pas avoir trouvé des femelles et des enfants de cette espèce à ramener en butin. Peut-être leur auraient-ils appris leur magie ?

Il prit une pierre et l'abattit sur le voyant rouge qui le narguait. Puis avec ses hommes qu'il avait entraînés au centre de contrôle, il entreprit de lapider et de détruire tout ce qui émettait de la lumière. Bientôt, des étincelles jaillirent des panneaux de contrôle, ce qui provoqua divers foyers d'incendie qui les excitèrent davantage. Enfin, une brume au goût âcre commença à tomber des plafonds. Ouma passa la langue sur ses lèvres, grimaça et convint qu'il ne fallait pas rester là. Il rallia donc ses troupes et tous sortirent du vaisseau, laissant le cadavre au milieu de la toile.

Dans le sas, Sélagos et ses compagnons étudiaient les alternatives qui s'offraient à eux. Heureusement, deux de ces derniers faisaient partie de l'équipage opérant Transporteur, contrairement à Sélagos et son collègue, un spécialiste de l'ossature, qui eux, étaient plutôt démunis face à cette machine.

Le sas comportait une ouverture intérieure menant à un puits qui lui, comprenait des sorties au bas et au-dessus de l'appareil. Au bout de chacune, une partie flexible rétractable permettait de s'arrimer à un autre vaisseau. Ces extensions pouvaient s'allonger d'une douzaine de mètres en dehors de la coque. Barren, un ingénieur-mécanicien, expliqua qu'en commandant l'extension du sas flexible, ils auraient un accès au sol, mais que le tout ne pouvait être commandé qu'à partir du centre. C'est à ce moment que l'éclairage et les voyants s'éteignirent.

- Merde ! jura Barren, ils ont coupé le courant !
- C'est impossible, répliqua Sélagos. Ces créatures ne sont pas aussi intelligentes que ça !
- Ils ont dû saccager le centre de contrôle. Les circuits se sont fermés automatiquement, indiqua l'autre technicien.

Celui-ci s'approcha de la porte intérieure et regarda par le hublot avant de poursuivre :

- Si Barren n'avait pas ouvert la porte extérieure, nous serions piégés dans le sas.
- Tu veux dire que si on referme la porte extérieure, celle-ci ne s'ouvrira plus ? interrogea Sélagos.
- C'est pire que ça. Nous n'avons plus de contrôle sur quoi que ce soit, indiqua Barren.
- Il ne reste plus qu'une sortie possible, donc.
- Oui, et elle est à dix mètres du sol. Il n'y a rien, ici, qui puisse servir de corde ou d'échelle, répondit l'autre membre d'équipage.
- Il y a bien des échelles ancrées à l'intérieur du puits, répondit le confrère de Sélagos.
- Oui, ancrées assez solidement pour résister à des débris de l'espace. Le sas est construit comme l'extérieur du vaisseau... Tout ce qui s'y trouve est solide et bien protégé. Même avec des outils ordinaires, nous n'arriverions pas à démonter les échelles, expliqua Barren.
- Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda Sélagos.
- On attend que quelqu'un passe en dessous, en espérant qu'il ait de bonnes intentions.

13.

Izi fut la première à franchir le rideau menant à la passerelle de Colonia. Toujours aussi matinale, elle avait hâte de remettre les pieds à l'extérieur. En regardant du côté de Transporteur, elle vit un étrange spectacle. La passerelle était bondée de monde et une file semblable à des fourmis traversait la rivière pour grimper la colline. Il ne pouvait pas y avoir autant de personnes à bord de ce vaisseau. Quelque chose clochait. Elle entra à l'intérieur et tira Manos du sommeil.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda celui-ci, encore confus.
- Il se passe quelque chose du côté de Transporteur. Tu as des jumelles ?
- On a mieux que ça. J'ai accès à leur système de caméras.

Manos enfila ses vêtements et prit la direction du centre de commandement. Lorsqu'il y fut, il prit place devant un écran et appuya sur quelques touches.

- Ça ne fonctionne pas ! s'étonna-t-il.
- Tu as des jumelles ? redemanda Izi.
- Attends. Les caméras de Colonia peuvent nous transmettre une vue rapprochée de ce qui se passe à l'extérieur.

Sur ces mots, Manos fit apparaître une image, puis l'agrandit. C'est ainsi qu'ils purent clairement voir le groupe de Ouma quitter le vaisseau.

- Seigneur ! s'exclama Manos, incrédule.

Il changea de poste, s'activa sur un clavier, puis s'affala sur le dossier de son fauteuil.

- Le centre de contrôle de Transporteur ne fonctionne plus, déclara-t-il.
- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Izi.
- Soit il a été détruit, soit il est hors service. Ça n'a pas de sens !
- Tu crois que ce sont eux qui ont fait ça ? questionna Izi en faisant allusion aux humanoïdes qui achevaient de traverser la rivière.
- Comment auraient-ils pu prendre le contrôle du vaisseau ? Pour ce faire, il aurait fallu qu'ils franchissent les rideaux.
- Ils les ont peut-être déchirés ? hasarda Izi.
- Impossible. Ils ne possèdent rien qui puisse le leur permettre.
- Qu'est-ce qu'on fait ?
- Allons réveiller les autres.

Tout le groupe, à l'exception d'Ulcé, resté dans la cellule, regarda le cadavre en travers du rideau de Transporteur, pendant que les derniers hommes primitifs disparaissaient au sommet de la colline. Iratane, le capitaine, dit d'un air abattu :

- Sélagos avait raison. C'était une très mauvaise idée de se poser ici.
- Tu disais qu'ils ne s'approcheraient pas des vaisseaux, fit remarquer Manos.
- Apparemment, quelque chose les a fait changer d'avis, rétorqua Iratane.
- Il faut aller voir s'il y a des survivants, signifia Izi.
- Ils ont peut-être laissé un groupe à l'intérieur dans le but de nous attaquer, indiqua Sando.
- Qu'importe, puisque nous avons des pistolets paralysants, enchaîna Izi.
- De toute façon, nous devons aller constater sur place. Transporteur est le seul vaisseau encore capable de quitter le sol, signala Iratane.
- Y a-t-il d'autres armes, à part les deux que nous vous avons prises ? demanda Sando au capitaine.
- Je ne sais pas. C'est Ulcé qui pourrait te répondre. C'est lui qui était responsable de la sécurité.

Ils se rendirent donc tous à la cellule pour rejoindre Ulcé, qui jeta un regard mauvais aux deux frères. Izi lui demanda :

- Est-ce qu'il y a d'autres armes quelque part dans le vaisseau ?
- Il y en a, répondit Ulcé.
- Où ? questionna Sando.
- Ce n'est pas à toi que je vais le dire.

– Transporteur a été attaqué. Nous devons aller voir ce qui se passe, mais il ne reste que les deux pistolets de Sando et Noce, indiqua Izi.

– Par les colons? s'enquit Ulcé.

– Non, par des créatures du coin, répondit Izi.

– Alors, j'y vais avec vous, proposa Ulcé.

– Pas question! intervint Sando. Je ne te fais pas confiance.

– Alors, vas-y tout seul, grand chef! le nargua Ulcé.

– Il serait temps de mettre vos différends de côté, avisa Manos. Nous ne savons pas s'il y a des survivants sur Transporteur et nous ne sommes que huit personnes à bord de Colonia. Le camp se trouve à cinquante kilomètres d'ici et nous ne pouvons plus compter que sur nous-mêmes. En cas d'attaque, Ulcé peut faire la différence.

Le silence tomba, silence durant lequel Sando et Ulcé s'observèrent avec méfiance.

– Donne-moi ta parole que tu ne tenteras rien contre moi ou mon frère, posa Sando comme condition.

– Je l'ai déjà promis à Maëllus. Sinon, vous seriez déjà morts tous les deux.

Noce éclata de rire. D'une façon aussi subite qu'inattendue, Ulcé le saisit à la gorge et lui prit sa dague. D'un même mouvement, il colla la pointe de celle-ci sous la gorge de Sando.

– Ce n'était pas une blague, dit-il, avant de relâcher Noce et de balancer sa dague au sol.

– Tu vas me payer ça! ragea Noce en se massant le cou.

Ulcé lui lança un regard froid, celui d'un tueur fou qui brûle de passer à l'acte. Noce, qui espérait semer la crainte avec sa menace, fut aussitôt déstabilisé. Même le reste du groupe fut pris d'un malaise.

– J'ai ta parole? répéta Sando au bout d'un lourd silence.

– Ne vous en prenez pas directement à moi, Izi ou Manos et je ne tenterai rien contre vous. Je me suis même engagé à vous protéger, répondit Ulcé, un peu radouci.

Si tout le groupe se montra un peu surpris par cette révélation, personne n'osa demander s'il s'agissait d'une blague.

– Allons-y, alors! finit par accepter Sando.

Ulcé prit les devants, entra dans le centre de sécurité face à la cellule, et sortit quatre autres pistolets paralysants d'un tiroir.

– C'est tout? fit Iratane.

– Il y avait des procs très performants, sur Transporteur, pour permettre aux colons de chasser, mais ici, c'est tout ce que nous avons en réserve, regretta Ulcé.

Cela dit, il remit un pistolet à Izi, Manos et le capitaine, puis s'en garda un, sans demander l'avis de qui que ce soit. Personne n'osa le lui reprocher.

– De toute façon, un proc serait inutilement encombrant, se résigna Iratane.

– L'appareil qu'a Sando a une portée de quarante mètres, tandis que les nôtres, qui sont à faisceaux larges, ont une portée de vingt-cinq mètres. On peut lancer un projectile à mains nues plus loin que ça. Avec les procs, on peut facilement tuer un gros animal à deux cents mètres. En cas d'attaque en terrain découvert, ce serait un net avantage, précisa Ulcé.

– Vingt-cinq mètres... répéta le capitaine en réalisant les limites du pistolet. Eh bien! Il faudra s'en contenter.

Debout sur la passerelle, Manos scruta les environs avec des jumelles. Ses compagnons attendirent qu'il ait fini son inspection pour descendre au sol.

– Il y a des cadavres de créatures dans la rivière, les informa Manos.

– Elles ont dû être paralysées en traversant celle-ci et s'y sont noyées, hasarda le capitaine.

– Allons voir de plus près, proposa Izi en mettant un pied dans l'échelle.

Manos s'assura une dernière fois qu'il n'y avait personne dans les environs, puis descendit à la suite du groupe. Un soleil de plomb brillait dans un ciel sans nuage. Il leur fallut une heure pour rejoindre Transporteur.

Pour ce faire, ils durent traverser de nombreux cours d'eau, après s'être assurés qu'ils circulaient dans des endroits peu profonds.

Tout le trajet se fit en terrain ouvert, de sorte qu'ils n'eurent pas à redouter d'attaques-surprises. Ne pouvant accéder directement à l'île en raison de la profondeur des eaux à cet endroit, ils durent bifurquer à droite et longer le flanc jusqu'à la hauteur du vaisseau, où il était possible de passer à gué.

Dans une fosse, ils virent le cadavre d'une femelle humanoïde qui flottait entre deux eaux.

– Ils n'ont pas été paralysés, constata Iratane. Ils ont été brûlés lors de l'atterrissage...
– On comprend mieux pourquoi ils ont attaqué le vaisseau, maintenant, laissa entendre Izi, consternée par le spectacle.

– Ce n'est pas le moment de traîner, les interrompit Ulcé. Allons voir à l'intérieur.

Les autres le suivirent sur la passerelle, où le cadavre d'un des leurs maintenait le rideau en position ouverte. Les sens en alerte, Ulcé tira le corps à l'intérieur de l'appareil. Chacun couvrait une partie des lieux, de façon à conserver une vue sur trois cent soixante degrés. Une fois le corps retiré, le rideau se referma derrière eux.

Ils ne tardèrent pas à constater qu'une véritable pluie de pierres était tombée à l'intérieur du vaisseau. Un silence de mort régnait, pendant qu'ils progressaient à pas feutrés, tout en évitant les cailloux... et les cadavres. Le centre de contrôle et le couloir menant aux cabines en étaient remplis. Des corps sauvagement lapidés couvraient littéralement le sol. De nombreuses portes défoncées derrière lesquelles gisaient des corps recroquevillés laissaient deviner le climat de terreur qui avait fait rage quelques heures plus tôt. Le centre de contrôle avait été complètement détruit, alors qu'une odeur de sang et de mort stagnait dans l'air.

Manos fut le premier à voir les hommes assis à l'intérieur du sas.

– Il y a des survivants, ici ! s'exclama-t-il en frappant le hublot du plat de la main.

Les hommes sursautèrent avant de se tourner vers lui. Tous se levèrent d'un bond dès qu'ils reconnurent leurs compagnons. À travers l'épais hublot, Sélagos cria pour se faire comprendre :

– Manos ! Tu peux nous sortir d'ici ?
– Le centre de contrôle est complètement bousillé, c'est impossible de rétablir le courant.
– Nous avons réussi à ouvrir la porte extérieure, côté sol, avant la panne, informa l'un de ses camarades.

– Dieu soit loué ! lâcha Manos. Vous seriez morts de soif avant que j'aie trouvé le moyen d'ouvrir cette porte !

– Vous pouvez passer par dessous et nous apporter de quoi descendre ? interrogea Sélagos.

– Nous allons terminer l'inspection du vaisseau. Ensuite, nous viendrons vous chercher, dit Ulcé.

Au bout d'une quinzaine de minutes, ils avaient fouillé tous les recoins, sans trouver personne. Ni intrus ni survivants. Toutes les victimes de l'attaque avaient eu le crâne systématiquement défoncé.

Le capitaine entra dans une pièce servant à entreposer tout le matériel d'expédition. Il y avait là une douzaine de procs modernes, munis d'un ressort qu'on comprimait à l'aide d'une pédale reliée à des engrenages. Le tout s'armait en pressant du pied, tout en maintenant l'extrémité de celui-ci au sol. Une petite flèche, avec des lames en guise de guides, était ensuite introduite dans le canon, dont la circonférence était dotée de trois fentes. Surmonté d'une lunette de visée, l'engin avait la dimension d'une petite mitraillette et possédait trois fois la puissance de nos arbalètes modernes.

Il y avait aussi quatre carabines électromagnétiques, lesquelles pouvaient projeter des balles anesthésiantes à plus de huit cents mètres. En plus des armes, il y avait du matériel pour l'escalade et des sacs à dos équipés pour les expéditions de terrain. Tout ce qui manquait sur Colonia, en fait.

Les trois membres du groupe qui n'étaient pas armés prirent les carabines, tandis que Manos s'empara du matériel d'escalade. Une fois dehors, certains firent le guet, pendant que Manos, Izi et Iratane rejoignirent le dessous du sas. Voyant leurs visages penchés au-dessus du puits, Manos demanda à ceux qui y étaient retenus prisonniers :

– Descendez le plus bas possible. Je vais vous lancer une corde.

L'un deux descendit jusqu'à l'extrémité du sas, pendant que Manos attachait une pierre à la corde.

Après quelques tentatives, son vis-à-vis attrapa la corde et hissa un harnais. Il passa la corde à un barreau de l'échelle, enfila le harnais, puis s'attacha.

- Allez-y, cria-t-il, à l'adresse de Manos et Iratane, qui tenait la corde.

Ceux-ci le firent descendre jusqu'au sol, puis l'opération se répéta pour les trois autres. Une fois les deux groupes réunis, Sélagos demanda :

- Que fait-on, maintenant ?

Seul Manos semblait avoir réfléchi à la suite des événements.

- La priorité est de sortir les cadavres de Transporteur. Même si les chances de réussite sont minces, c'est le seul vaisseau encore capable de quitter le sol. Par cette chaleur, les corps ne tarderont pas à se putrier et rendre l'air irrespirable.

Izi, Noce et Sando furent affectés à la surveillance, pendant que les autres transportèrent les cadavres de leurs compagnons au pied d'un petit arbre noirci par le feu, à deux cents mètres de la passerelle. Alignés en plein soleil, les corps inertes offraient un spectacle encore plus macabre. Déjà, des mouches courraient sur leurs visages couverts de plaies béantes. Sur Ibris, les corps étaient brûlés ou enterrés. Certains voulaient nourrir la terre, alors que d'autres étaient plus pressés de disparaître. Il n'y avait pas vraiment de cérémonie mortuaire. Pour les Ibrissiens, les morts appartenaient aux morts. Les pleurer revenait à pleurer sur soi-même, alors que les prier n'aurait fait que les déranger dans leur dernier repos. On les laissait donc en paix en s'efforçant de les rendre fiers de nous.

- On pourrait les couvrir de pierres, suggéra Sélagos.
- Nous n'avons pas de temps pour ça, objecta Ulcé Nous devons partir le plus tôt possible et rejoindre le camp avant que ces créatures reviennent.
- Sans même repasser par Colonia ? lança Manos.
- Il y a quelque chose qui pourrait nous être utile, là-bas ? demanda Ulcé.
- Probablement pas, répondit Iratane.
- Alors, prenons ce qu'il nous faut sur Transporteur et partons tout de suite, commanda Ulcé.
- Il a raison, approuva Sélagos. Nous avons tout ce qu'il faut sur Transporteur.
- Tu connais le chemin pour atteindre le camp ? demanda Iratane.
- Il y a une balise, là-bas, et nous avons des appareils de localisation. Nous n'arriverons sans doute pas à rejoindre le camp en une journée, mais nous devrions avoir quitté le territoire de nos ennemis, indiqua Sélagos.
- Je crois que c'est un bon plan, convint Manos.

14.

Trente minutes plus tard, les huit occupants de Colonia et les quatre survivants de Transporteur quittaient ce dernier, chargés de tout l'équipement devant leur permettre d'atteindre le camp. Ils traversèrent la rivière au même endroit où l'avaient fait leurs agresseurs, puis commencèrent à longer la rive en se dirigeant vers le sud.

Après deux heures de marche, la berge rocailleuse fit place à un marécage encombré d'arbres entremêlés. Sélagos, qui avait pris la tête avec ses compagnons, prit à l'ouest pour s'enfoncer dans les terres. Ils pénétrèrent ensuite dans la grande forêt tropicale pleine d'arbres gigantesques, trois fois plus grands que ceux qu'on retrouvait sur Ibris. L'un d'eux était rempli de perroquets multicolores qui jacassaient bruyamment. Manos et Izi fermaient la marche et malgré la tragédie qu'ils quittaient à peine, tous ne purent s'empêcher d'être émerveillés par le spectacle. Le couvert végétal était tellement haut et dense que le soleil n'arrivait pas à le franchir, de sorte qu'il y avait peu d'arbustes et de plantes au sol pour entraver leur marche. Manos posa une main sur l'épaule de sa compagne, puis, cherchant un qualificatif à la hauteur de ce qu'ils voyaient, lui dit :

- C'est... majestueux.
- Oui, extraordinaire, répondit-elle en l'enlaçant par la taille.

Avec un sac sur le dos, son proc à l'épaule et sa dague à la hanche, Izi revivait les moments de liberté qui l'avait tant comblée dans le marais.

- Tu te souviens de cette fois où tu as lavé mes blessures dans le marais ?
- Si je me souviens ? C'est là que tu m'as arraché le cœur et que tu as tué le collectionneur !
- Ah bon ! Tu t'empêtres encore dans tes mensonges, mon cher ! La dernière fois, tu m'as dit que je l'avais tué quand je m'étais baignée nue dans le lac !
- Il était déjà mort. Tu t'acharnais sur un cadavre.

Au moment où il prononçait ces paroles, Manos revit les corps alignés au pied de l'arbre. Izi saisit sa pensée au moment même où elle se formait.

- Ce n'est peut-être pas le bon jour pour les jeux de mots qui font référence aux morts, dit-elle.
- C'est justement ce que je venais de réaliser.
- Je sais.
- Ton radar fonctionne bien, indiqua Manos en se tournant vers elle pour l'observer.
- Quand c'est son bon plaisir.
- Pourquoi tu me parles de cette fois ?
- C'était la première fois que je racontais mon rêve. Tu te souviens ? Et maintenant, je le vis. Je marche avec toi dans cet endroit magique.
- C'est vrai. J'aimerais me souvenir de mon propre rêve. Mais on dirait que chaque fois que je suis sur le point de me le rappeler clairement, il m'échappe.
- C'est inutile. Maintenant, tu le vis, répliqua Izi.

En début d'après-midi, Sélagos s'arrêta au pied d'un arbre, dont il savait les fruits comestibles.

- Avez-vous faim ? demanda-t-il au groupe qui l'avait rejoint.

À cette question, tous se rendirent compte qu'ils étaient affamés. Personne n'avait mangé depuis la veille et la longue marche leur avait envoyé l'estomac dans les talons. Sélagos distribua des fruits semblables à des mangues et expliqua comment en retirer la peau. Tout le monde s'empiffra, en plus de profiter d'un moment de repos bien mérité.

Après quoi, Manos et Sélagos étudièrent la suite du trajet sur l'appareil de localisation. Ce dernier, en plus d'indiquer la direction, fournissait un aperçu du terrain, des dénivellations et des cours d'eau.

- Nous devrions atteindre la rivière en fin d'après-midi, annonça Manos.
- Oui, mais nous devons probablement monter vers l'ouest pour trouver un endroit où la traverser. Il y a des animaux dangereux, dans ces eaux, et plus bas, le courant est trop rapide. Il faut trouver un endroit assez étroit pour passer par les arbres, indiqua Sélagos.
- Pas évident ! Même plus à l'ouest, la rivière fait rarement moins de cent mètres ; à moins de la remonter pendant des jours.
- C'est vrai, admit Sélagos, mais j'ai ce qu'il faut.

Le reste du trajet se déroula sans surprise, si ce n'est la découverte d'une faune et d'une flore extraordinaire, inconnues des Ibrissiens. Ils débouchèrent enfin sur un cours d'eau brunâtre, qui faisait près de deux cents mètres. D'énormes crocodiles occupaient la berge, pendant que d'autres nageaient en faisant valser leur grande queue à la surface.

– Ils sont dangereux ? s'inquiéta Iratane.
– Imagine un tirbot quatre fois plus puissant et tu auras une idée à quel point, répondit Sélagos. On doit remonter le courant pour trouver un endroit plus étroit.

Ils durent marcher encore deux heures avant d'atteindre un lieu propice à la traversée. La rivière faisait environ quatre-vingts mètres de large et de grands arbres la bordaient de chaque côté. Sélagos sortit de son sac un grappin pouvant être introduit dans le canon d'un proc. Une corde était attachée à une de ses hampes. Après s'être assuré que la corde se déroulerait facilement, il remplaça la flèche de son proc par le grappin, et positionna la hampe reliée à la corde vers le bas. Puis, il tira dans l'arbre sur la rive opposée, avant de tendre la corde jusqu'à ce que le crochet se fixe solidement dans une branche, à cinq mètres du sol. Ensuite, il grimpa dans un arbre et y attacha la corde à environ sept mètres, de façon à créer une pente vers l'autre rive. Ceci fait, il descendit pour expliquer son plan à ses compagnons.

– Nous avons une roulette à freins adaptée pour cette corde. Nous n'aurons donc qu'à nous laisser descendre vers l'autre rive. Je vais passer en premier pour m'assurer que tout est sécuritaire de l'autre côté, puis je vous renverrai la roulette avec le harnais. Ceux parmi vous qui n'ont pas l'habitude de ce genre d'exercice traverseront en milieu de groupe. Ceux qui sont plus à l'aise traverseront au début et à la fin, pour aider les autres. Manos, comme je sais que tu as de l'expérience en escalade, tu passeras le dernier. Tu t'assureras qu'on puisse récupérer la corde.

– Pas de problème, répondit Manos.

Sélagos enfila son harnais et Noce fit de même avec le second dont ils disposaient. Ils grimperent dans l'arbre à l'aide de la corde que Sélagos y avait laissé pendre. Arrivé en haut, celui-ci installa la roulette sur la corde, puis la relia à son harnais à l'aide d'une longe. Après avoir testé la solidité de l'installation, il se lança dans le vide et roula de l'autre côté à vitesse constante. Il eut de la difficulté à prendre pied, car aucune branche ne pouvait lui servir d'appui. Tant bien que mal, il réussit à se hisser sur la branche où s'était ancrée la corde.

– Donne-moi du mou ! cria-t-il à Manos, resté de l'autre côté.

Une fois la tension relâchée, il attacha la corde un peu plus bas, de façon à ce qu'à leur arrivée, les suivants puissent poser leurs pieds sur une grosse branche.

– Tu peux rattacher solidement de la même façon, lança-t-il à Manos.

Ayant traversé avec l'autre extrémité de la corde, Sélagos grimpa de façon à surplomber Noce, réinstalla la roulette et son harnais sur celle-ci, puis lâcha tout. Aussitôt, la gravité entraîna l'équipement vers Noce, qui se trouvait de l'autre côté. Pendant que ce dernier passait le harnais récupéré à Sando, qui devait le suivre, Sélagos attacha la corde pour faciliter les montées et descentes qu'il devrait effectuer à chaque traversée pour renvoyer la roulette.

Entendant un bruit, il tourna la tête avec appréhension. Un petit singe noir d'une quinzaine de kilos fonça sur lui en criant sa rage. Dans un mouvement de recul involontaire, Sélagos faillit tomber. L'animal, qui affichait un rictus agressif, le menaçait de ses crocs démesurés, avant de s'arrêter aussi subitement qu'il s'était précipité, à trois mètres de lui. Son opposant criait toujours son mécontentement, mais hésitait à s'en prendre à une créature faisant plus de quatre fois sa taille. Bientôt rejointe par une dizaine de congénères, la bête effectua un autre bond de quatre-vingts centimètres pour intimider son adversaire.

Ce dernier se leva alors debout et poussa un grand cri agressif, en projetant le torse vers le singe. Aussitôt, l'animal et ses semblables se replièrent simultanément de trois ou quatre mètres. À peine une seconde plus tard, Noce se posait sur la branche, ce qui provoqua un nouveau mouvement de recul. Pendant que les singes crièrent leur frustration à l'unisson, Noce eut le réflexe de pointer son pistolet vers eux. Puisqu'une trentaine de primates avaient rejoint le premier groupe pour manifester leur colère, le vacarme était assourdissant.

– Ne tire pas ! l'arrêta Sélagos. Ils veulent juste que nous quittions leur territoire. Les attaquer risquerait d'empirer la situation. Passe-moi l'équipement afin que nous fassions traverser les autres au plus vite.

Dans un climat tendu à l'extrême, Sando les rejoignit. Après l'avoir aidé, Noce monta sur une branche située à mi-chemin entre Sando et Sélagos, de façon à accélérer le transfert des équipements. Quatre autres membres de l'expédition traversèrent, alors que le nombre de singes ayant envahi les arbres avait triplé.

De plus en plus irrité par leur présence, Noce prit une noix de la grosseur d'une petite prune et la lança de toutes ses forces. Ce faisant, il atteignit une bête particulièrement agressive qui se tenait à cinq mètres de lui. L'animal poussa un cri de surprise et bondit en arrière. Un de ses congénères, placé juste au-dessus de Noce, arracha une noix et la lança maladroitement, geste bientôt imité par quelques autres. Une minute plus tard, la horde de singes faisait pleuvoir les noix sur les trois hommes demeurés dans l'arbre. Si les projectiles de fortune n'étaient pas suffisamment lourds pour causer de graves blessures, il n'en demeurait pas moins que les recevoir sur soi était douloureux et contraignant. Excités par leur succès, les singes montèrent à nouveau le ton.

Les trois hommes toujours dans l'arbre se protégèrent en plaçant leur sac à dos au-dessus de leur tête, espérant que leurs ennemis manqueraient bientôt de munitions. Pendant que le huitième membre du groupe enfilait le harnais pour traverser, Manos et Izi se demandaient ce qui provoquait tout ce bruit.

- Il y a des petits animaux, avec eux, dans l'arbre, dit Izi.
- Tu crois qu'ils sont dangereux ? s'enquit Barren avant de s'élancer.
- Ça fait déjà un bout de temps qu'ils crient et Sélagos continue de renvoyer le harnais. Ils ne doivent donc pas être très dangereux.
- On dirait que quelque chose tombe des arbres, fit constater Izi.
- Je grimpe, annonça le confrère de Sélagos qui jusque-là, faisait le guet au pied de l'arbre.

Il n'avait pas terminé sa phrase, qu'un bruit sourd, accompagné d'un râle, détourna l'attention de ses compagnons de l'autre rive. Pendant qu'une dizaine de créatures projetaient leur lance dans leur direction, leur camarade gisait au sol, après avoir été atteint au milieu du dos. Lorsqu'une autre s'enfonça dans la cuisse de Barren, Izi pointa le pistolet en direction des agresseurs qui flairant le danger, s'éclipsèrent aussitôt dans la forêt. Comme les assaillants étaient rendus hors de portée, la décharge n'eut aucun effet. La *petite vierge* prit son proc et fouilla la jungle, mais sans rien trouver. Manos, qui avait poussé Barren au-dessus de la rivière, lui arracha un second cri de douleur. Il chercha lui aussi en direction de l'attaque, puis ne voyant rien, regarda leur compagnon étendu face contre terre au pied de l'arbre.

- On ne peut plus rien pour lui, annonça-t-il à Izi. Nous allons traverser ensemble... la corde est très solide. Comme je ne peux pas installer le harnais sans quelqu'un pour protéger nos arrières, je vais m'accrocher sur la corde, face à nos poursuivants. Au dernier moment, tu vas me passer ton proc et t'accrocher à moi.

Après un délai un peu plus long, dû à l'arrivée du blessé, la roulette et le harnais revinrent vers eux. Au même instant, les créatures apparurent un peu plus loin sur la berge et commencèrent à leur lancer des projectiles de toutes sortes. Pendant que Manos s'attachait à la roulette, Izi visa un des agresseurs.

Soudain, elle sentit une main s'emparer de sa cheville et fut tirée vers le bas, puis échappa son proc en tentant d'éviter la chute. Le groupe d'humanoïdes ayant gagné la berge ne servait qu'à détourner leur attention, pour permettre aux trois qui se tenaient au bas de l'arbre et à celui qui s'était emparé d'Izi de parvenir à leurs fins. Plutôt que de la jeter en bas de l'arbre, l'agresseur de la jeune femme la rattrapa, puis la colla contre lui à l'aide de son bras puissant encore libre. Témoin de la scène, Manos paralysa les trois qui étaient restés au sol, avant de voir les autres se précipiter vers eux. Pendant ce temps, Izi eut le réflexe de saisir sa dague et de l'enfoncer dans le flanc de son géolier, qui lâcha un cri plaintif. Après deux autres coups, elle tomba au sol, juste à côté du cadavre de la créature.

Manos tira en direction du groupe, qui n'était plus qu'à dix mètres d'eux, et parvint à paralyser la première vague, ce qui ne manqua pas d'ébranler les autres. Après un court moment d'hésitation, ceux-ci foncèrent vers la forêt. Manos en atteignit deux autres, de sorte qu'un seul parvint à se mettre à couvert. Voyant cela, Izi attrapa la corde pour remonter.

- Dépêche-toi ! Il y en a probablement d'autres qui sont cachés.

Recommandation inutile, car Izi grimpait déjà à toute vitesse. Comme elle n'avait pas pris le temps de ramasser le sien, Manos lui passa son pistolet paralysant. Par contre, elle avait eu la bonne idée de passer la sangle de son proc à son épaule. Pendant qu'elle s'assurait que les créatures demeuraient en retrait, Manos cria à l'intention de Sélagos :

– Je vais dénouer la corde pour que nous puissions la récupérer... prends le mou et rattache au plus vite!

Sélagos n'avait rien manqué de la scène. Aussitôt que la corde se détendit, il fit un tour à une branche pour la tendre à nouveau. Mais il n'eut guère le temps d'en faire un deuxième, puisque Manos et Izi s'étaient lancés dans le vide. La corde glissa sur deux mètres, ce qui ne fut pas sans le surprendre. Alors qu'il voulut raffermir sa prise, il se cogna les jointures contre la branche. Sentant le mouvement dans la corde, Manos réalisa qu'il risquait de manquer de pente pour traverser sur l'autre rive. Il relâcha donc le frein de la roulette pour prendre de la vitesse. Une seconde plus tard, Izi, seule à voir dans la direction où ils allaient, poussa un cri :

– Attention! Lève les jambes!

Ils n'étaient plus qu'à un mètre cinquante de la rivière quand un énorme crocodile bondit, gueule grande ouverte. Avec son pistolet paralysant, Izi l'atteignit dans la gueule au moment même où les talons de Manos s'y heurtèrent durement. Heureusement, le monstre coula juste avant que le pire ne se produise.

Pendant ce temps, Noce était monté pour prêter main-forte à Sélagos, alors qu'Ulcé, lui, avait rejoint Sando. Chacun à une extrémité de la corde, ils avaient tiré de toutes leurs forces pour tendre celle-ci dans son axe original. Izi et Manos remontèrent et reprirent de la vitesse, pour finalement rejoindre Sando et Ulcé.

Après un moment de confusion, ils prirent pied dans l'arbre, assaillis par les cris incessants des primates. Sélagos avait libéré la corde, pressé de se soustraire à l'acrimonie de la horde.

– Tirez sur la corde pour la récupérer! cria-t-il à l'intention de Sando et Ulcé.

Quelques minutes plus tard, le groupe était réuni sur la berge, et les singes s'étaient passablement calmés. Sélagos examinait la blessure de Barren pendant que de l'autre côté, une créature qui leur faisait face les observait, au même titre qu'eux-mêmes l'observaient. Alors que Noce la pointa avec son proc. Sélagos cria :

– Ne tire pas!

Mais l'autre n'avait pas terminé d'exécuter son geste que la créature s'était mise à courir ventre à terre vers la forêt.

– Qui veux-tu protéger? demanda Sando.

– C'est nous qui sommes les envahisseurs, c'est normal qu'ils nous attaquent.

– Justement, rétorqua Sando, nous sommes les envahisseurs et si nous ne les tuons pas, c'est eux qui vont nous tuer.

Personne ne trouva à répondre.

– Nous n'aurions jamais dû nous poser dans leur territoire, signifia Sélagos après une minute de silence.

– Trop tard, répliqua Sando, insensible à l'abattement de Sélagos.

– Comme tu dis. Mais de ce côté-ci, pas question de leur faire du mal. Nous avons toujours entretenu des rapports pacifiques avec ceux qui vivent de ce côté-ci de la rivière. Je ne crois pas que nous en croiserons d'ici à ce que nous arrivions au camp. Mais si c'est le cas, restez calmes et continuez comme si de rien n'était. Ils vont simplement se contenter de nous observer. Peut-être nous suivront-ils à distance, mais quoi qu'il en soit, laissez-moi m'arranger avec eux et ne faites rien qu'ils puissent interpréter comme une menace.

– Et si l'idée leur prenait de s'en prendre à nous? questionna Noce.

– Nous les paralyserons. N'utilisez pas vos procs.

– Quand ils nous ont attaqués dans l'arbre, ils auraient pu nous tuer. Au lieu de quoi, l'un d'eux a tenté d'enlever Izi. C'est bizarre, non? dit Manos.

– Ils l'ont identifiée comme une femelle. Pour eux, elle ne représentait sans doute pas une menace, expliqua Sélagos.

– Ils prenaient quand même un gros risque en tentant de l'enlever.

– Ils sont très curieux, se contenta de répliquer Sélagos.

Une fois la blessure de Barren soignée, le groupe entra dans la forêt, puis établit le campement un peu

plus loin, dans un endroit dégagé. Sous le couvert des grands arbres, ils montèrent deux tentes ramenées de Transporteur, puis allumèrent un feu.

Peu à peu, les cris des animaux nocturnes remplacèrent ceux des bêtes diurnes. Assis autour du feu, alors qu'ils mangeaient des aliments trouvés dans les sacs d'expédition, la tension commença enfin à se relâcher ; mais tous n'avaient pas l'esprit tranquille pour autant.

- Nous devrions établir un tour de garde pour la nuit, proposa Sando.
- Tant que le feu est allumé, nous ne risquons rien. Les prédateurs ne s'approcheront pas. En restant à l'extérieur des tentes, il y a plus à craindre des insectes, indiqua Sélagos.
- Tu crois ça ? Même après ce qui est arrivé sur Transporteur ? demanda Izi.
- Je connais bien ce secteur. Je vous avais prévenus pour l'autre site. Mais ici, ça n'a rien à voir.

Pas tout à fait convaincus, Sando et Izi se regardèrent.

- Faites comme vous voulez, poursuivit Sélagos. Vous risquez plus à passer la nuit à l'extérieur des tentes. Demain, nous devrions atteindre le camp sans trop de mal. On pourra enfin se reposer en toute sécurité.

- Ce ne sera pas de refus ! lança Barren.

Comme l'avait prévu Sélagos, la nuit se déroula dans le calme. Les cris des oiseaux nocturnes et les rugissements des grands prédateurs les tirèrent à quelques reprises du sommeil, mais sans qu'il y ait de réelles menaces. Découragé par les moustiques, Sando renonça à son projet de vigile.

15.

Le lendemain, sous un ciel plus couvert, le groupe se remit en route, ralenti par la blessure de Barren. lequel marchait avec difficulté à l'aide d'une béquille artisanale que Manos lui avait confectionnée la veille. Ce dernier, qui avait trouvé un deuxième appareil de localisation en faisant l'inventaire des sacs d'expédition, remarqua que le chemin emprunté par Sélagos n'était pas le plus court. Il le rejoignit donc pour en discuter avec lui.

- Ne vaudrait-il pas mieux d'aller plus vers l'est pour couper en ligne droite vers le camp ?
- Regarde cette rivière qui nous coupe la route, fit remarquer Sélagos.
- Nous aurons le même problème en continuant tout droit, signifia Manos.
- À cet endroit, il y a un pont, expliqua Sélagos en pointant l'écran du doigt.
- Un pont ? s'étonna Manos.
- Oui. Nous l'avons érigé lors de ma deuxième expédition. Nos recherches nous avaient menés jusque sur ce haut plateau, au sud-ouest.
- Quelles recherches ?
- Celles sur l'environnement local et ses habitants... des recherches normales qu'on entreprend dans ce type d'expédition, quoi.
- C'est tout de même à une soixantaine de kilomètres du camp, fit remarquer Manos.
- Si nous voulons observer une certaine biodiversité, on ne peut se restreindre à l'environnement immédiat du camp, répliqua Sélagos.

Même si cette réponse présentait une certaine logique, Manos sentait que son interlocuteur lui cachait quelque chose. Sélagos paraissait mal à l'aise et toute son expression indiquait qu'il était inutile d'insister. Sûrement que la présence des deux frères expliquait cette réserve, finit par penser le scientifique. Après avoir sondé son compagnon du regard, il lui dit :

- Je comprends.

L'autre sembla soulagé. Sans qu'aucune autre parole ne soit échangée, chacun avait révélé à l'autre son intention de reprendre cette discussion, à l'abri des témoins.

Trois heures plus tard, le pont apparut. En fait, si Sélagos ne le leur avait pas indiqué, personne ne l'aurait vu. A partir d'un arbre qui se scindait en deux et qui, à un mètre du sol, prenait la forme d'un V, trois câbles métalliques d'un brun terne traversaient la rivière d'une trentaine de mètres. Ils étaient reliés de l'autre côté à deux autres câbles pratiquement invisibles, tant ils se camouflaient dans l'environnement. Ces derniers étaient tendus entre deux arbres parallèles à la rivière et distancés de plus de cinq mètres. En fait, les trois câbles surplombant le cour d'eau étaient ancrés dans l'arbre de manière à répéter la forme de V. Le câble qui se trouvait à la base, quant à lui, était relié aux deux autres installés un mètre plus haut, également à un mètre de distance l'un de l'autre.

Un par un, les onze membres du groupe traversèrent de l'autre côté, hypnotisés par le courant rapide qui charriait l'eau sous leurs pieds.

- Encore quatre petites heures et nous serons au camp, les encouragea Sélagos.

Tous épuisés par les péripéties de la veille, personne ne démontra son enthousiasme.

- Arrêtons-nous pour manger quelque chose, proposa-t-il.

Cette fois, ses compagnons manifestèrent leur approbation. Après plus de trois heures de marche, le repas était bienvenu.

16.

Comme l'avait promis Sélagos, quatre heures plus tard, le camp apparaissait, au pied d'une falaise d'une centaine de mètres, face à la grande rivière où s'était posé Colonia.

Des cubes blancs de cinq mètres par cinq étaient dispersés entre les grands arbres qui bordaient une plage de graviers fins. Parfois regroupés par deux ou par trois, prenant parfois la forme d'un L ou d'un trait, les modules de deux mètres et demi de haut étaient rassemblés ou seuls, selon les dénivellations du terrain et les obstacles. Une trentaine de ces modules étaient ainsi dispersés dans le sous-bois, en plus des caisses contenant de l'équipement. Au centre du camp, trois poêles préfabriqués rejetaient une fumée dense. Quelqu'un poussa un cri en apercevant les nouveaux arrivants :

– Eh ! C'est Sando et Noce.

La clameur se propagea de groupe en groupe et la foule se rassembla pour les accueillir.

– Tout va bien, ici ? demanda Sando en faisant une accolade à ses lieutenants.

– Tout va bien. On a même du poisson pour souper, répondit l'un d'eux.

– Pourquoi n'êtes-vous pas revenus avec Transporteur ? interrogea un membre d'équipage qui était resté avec les colons.

– Transporteur a été attaqué. Il est hors service pour le moment, l'informa Sélagos.

– Quoi ?

Un murmure parcourut l'assemblée, pendant que les hommes placés à l'avant étaient suspendus aux lèvres de Sélagos.

– Un groupe de créatures humanoïdes a réussi à pénétrer dans le vaisseau à la fin de la nuit. Ils ont pratiquement tué tous les membres de l'équipage et causé de lourds dégâts dans la salle de contrôle. Couzy, Barren, Colinu et moi leur avons échappé en nous réfugiant dans le sas.

– Mais comment est-ce possible ? Vous aviez pourtant des pistolets paralysants, sans compter que le vaisseau est étanche.

– Ils ont surpris quelqu'un qui sortait aux petites heures du matin et se sont servis de son corps pour garder la toile ouverte. Ensuite, ils ont envahi le vaisseau et bombardé de pierres tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. Ils étaient plus d'une centaine, peut-être même deux cents. La plupart d'entre nous dormaient. Tout s'est passé très vite, raconta Sélagos.

– Merde ! Est-ce que Transporteur est réparable ?

À cette question, Sélagos se tourna vers Manos pour l'inviter à répondre.

– C'est trop tôt pour le dire. Chose certaine, cela risque d'être très long.

– Qu'allons-nous faire ?

– Nous déménagerons là-bas avec tout l'équipement qui pourra nous être utile. Pendant que Manos et son groupe répareront Transporteur, nous nous assurerons de leur sécurité et ferons un peu de ménage dans les environs, répondit Sando.

– Quand partirons-nous ? s'enquit l'un de ses lieutenants.

– Dans trois ou quatre jours, rien ne presse. Ces créatures ne peuvent plus monter à bord de Colonia ou Transporteur. L'important est d'être bien préparé. Il n'est pas question qu'elles fassent d'autres victimes parmi nous.

– Je ne comprends pas pourquoi ils ont poussé l'audace jusqu'à vous attaquer sur le vaisseau. Ils n'avaient jamais osé s'en approcher, auparavant, signifia un membre de l'équipage.

– Lorsque Transporteur s'est posé, certains des leurs ont été brûlés vifs. Ils ont mis trop de temps à réaliser le danger...

Le compagnon de Sélagos, un des treize restants parmi les dix-neuf ayant fait le voyage en compagnie des vingt-trois, baissa la tête et la secoua en signe de négation, visiblement accablé par ces mauvaises nouvelles.

– Nous sommes piégés, ici ! lança un autre équipier de Transporteur.

– Pour un bon bout de temps, en tout cas, confirma Sélagos.

Après un silence, Sando se tourna vers ses compagnons de voyage pour leur ordonner :

– Vous allez nous remettre vos armes.

- Pourquoi ? s'indigna Sélagos.
- Parce que je l'ai décidé, rétorqua Sando.
- Pendant que nous sommes encore ici, j'ai l'intention de poursuivre la mission scientifique pour laquelle nous sommes venus. J'ai donc besoin d'armes pour assurer notre sécurité, argua Sélagos.
- Si tu y tiens, je vais même te fournir une escorte... comme vous avez eu la gentillesse de le faire pour moi à Birsat. Sauf qu'ici, c'est moi qui commande. Et je t'ai dit de nous remettre vos armes.

Frustrés, Sélagos et ses compagnons obtempérèrent, sachant qu'il était inutile de discuter. Seule Izi garda sa dague, mais Sando ne s'en formalisa pas. Quant aux membres d'équipage restés au camp, aucun n'était armé. Visiblement, les colons avaient reçu l'ordre de prendre le contrôle du camp avant le retour des deux frères.

- Vous allez nous traiter comme vos prisonniers, alors ? questionna Manos.
- Tout de suite les grands mots ! ironisa Sando. Avez-vous les mains attachées ? Est-ce que vous êtes enfermés quelque part ? Tout ce que je vous demande, comme je le demande à chaque homme ici présent, c'est de respecter mon autorité. Soyez coopératifs et tout ira bien. Chacune de mes décisions sera prise dans l'intérêt de tous... Celui de mon groupe, comme dans celui du vôtre.
- Sauf que la première décision que tu as prise a coûté la vie à une cinquantaine d'entre nous, en plus de clouer au sol les deux vaisseaux que nous possédions, fit remarquer Sélagos.
- Faux, le contredit Sando. La première décision que j'ai prise va permettre aux colons de s'abriter dans Colonia, qui est beaucoup plus confortable et sécuritaire que ce camp improvisé. Deuxièmement, c'est vous qui avez prouvé votre incapacité à faire face au danger. À bord d'un abri beaucoup plus sécuritaire que ce camp, bien armés, vous avez réussi à vous faire presque exterminer le premier jour de votre arrivée. Hier encore, Sélagos, tu voulais épargner ces créatures, malgré le danger qu'elles représentent. Qui voudrait d'un chef comme toi ? Avec des idées pareilles, je ne laisserais pas la vie de tes propres hommes entre tes mains.

Une rumeur d'approbation fit écho à ces dernières paroles. Même les membres d'équipage de Colonia et Transporteur ne trouvèrent rien à redire. Humilié et amer, Sélagos finit par répondre :

- Si tu crois ça, alors je resterai ici avec ceux qui le veulent bien. Ça te fera un souci de moins.
- Non, tu n'as pas compris. À mes yeux, la vie de chaque homme est précieuse, y compris la tienne. Il n'est pas question de laisser quelqu'un derrière. Ce qui a causé votre perte est l'insouciance d'un seul homme. C'est donc dire que la vigilance d'un seul autre peut nous sauver tous.

Visiblement, Sélagos ne faisait pas le poids devant l'habile politicien qu'était Sando. Même Manos se surprit à penser qu'il serait plus en sécurité avec les deux frères qu'avec son compagnon. Mais il s'en voulut aussitôt pour sa lâcheté.

La foule se dispersa peu à peu, chacun rejoignant son groupe. On assigna un module inoccupé aux nouveaux arrivants pour qu'ils puissent y déposer leurs bagages. Les cubes étaient munis d'une porte en façade et d'un dôme sur le toit. Sur un des coté étaient installées cinq couchettes dans le sens de la longueur et cinq autres, fixées un mètre plus haut. De l'autre côté, encore cinq lits reposaient au sol. Au-dessus de chacun, un grand filet servait de porte-bagage. Il y avait aussi un banc rétractable, lequel pouvait servir quand ces couchettes n'étaient pas occupées.

Le souper fut pris en vitesse, car un orage grondait. Aux premières gouttes de pluie, tout le monde avait rejoint les abris. Manos et Izi retrouvèrent leurs compagnons de voyage, mis à part Sando et Noce qui avaient rejoint leur état-major et Sélagos qui avait disparu.

– Les choses prennent une drôle de tournure, confessa Iratane. Si seulement Transporteur n'était pas en si mauvais état.

– Mais il l'est, répliqua Manos. Tu crois toujours qu'il est préférable de demeurer dans ce camp ?

– Je n'ai jamais dit ça. Il aurait été préférable que Transporteur atterrisse ici et que Colonia reste en orbite. Mais si Transporteur n'est pas réparable, nous risquons de croupir ici deux ou trois ans, sinon plus.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Les femmes devaient suivre dans un peu plus d'un an et demi !

– Transporteur devait envoyer un signal à partir de l'espace, au moment du retour, pour confirmer le succès de la mission. Si ce signal n'arrive pas, ils n'enverront jamais le second vaisseau. Ils vont attendre le retour de Transporteur pour prendre une décision. Quand ils réaliseront qu'il risque de ne pas revenir, ils enverront un plus petit vaisseau avec une équipe de secours pour comprendre ce qui s'est passé et récupérer les survivants... s'il y en a.

– Tu as raison, convint Manos. Ils ne prendront pas le risque d'envoyer les femmes. Nous sommes donc bloqués ici pour trois ans.

– C'est ce que je pense, soupira Iratane.

– Vous n'avez qu'à envoyer le message à partir de Colonia pour expliquer la situation, dit Izi.

– Les antennes des vaisseaux ne sont pas assez puissantes pour envoyer un message à partir de la Terre. Encore moins à l'intérieur de son atmosphère, indiqua Manos.

– Pour répondre à ta question au sujet de notre établissement, je crois que Sando a raison, dit Iratane. En trois ans, les choses peuvent évoluer de plusieurs façons. Même si les créatures autour de Colonia sont agressives, nous serons plus en sécurité à bord du vaisseau. Rien ne nous dit qu'elles n'atteindront pas le camp durant notre séjour. Ces boîtes ne sont pas faites pour résister à une attaque en règle. En plus, il suffirait qu'ils nous assiègent pour nous affamer. Colonia et Transporteur possèdent tout l'équipement nécessaire pour assurer notre survie durant plusieurs années.

– Nous ne serons jamais en sécurité à l'extérieur des vaisseaux, fit remarquer Manos.

– Cette tribu doit compter quatre ou cinq cents individus, tout ou plus, et les mâles en âge de se battre sont peut-être au nombre de deux cents. Crois-moi... Sando ne mettra pas longtemps à prendre le contrôle du territoire.

– En les exterminant, supposa un de leurs compagnons.

– Malheureusement... convint Iratane. Notre survie en dépend.

– Peut-être vont-ils quitter le territoire en réalisant qu'ils ne font pas le poids ? dit Izi.

La pluie qui jusque-là tombait doucement se mit à tomber avec force et à résonner bruyamment sur le revêtement du toit. Un éclair chassa la pénombre du crépuscule, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. Les murs vibrèrent sous les assauts du vent. Habités aux monstrueuses tempêtes sévissant sur leur planète, les Ibrissiens échangèrent des regards inquiets.

– Tu sais qui a conçu ces abris ? demanda Iratane à Manos.

– Non, répondit Manos avant de se rappeler qu'à leur arrivée, des hommes s'affairaient encore à installer des tiges d'ancrage dans le sol pour y attacher les modules.

Le lendemain, un soleil radieux les tira du sommeil. Manos saisit la toile transparente par le bas et la fit remonter vers le haut, puis fit de même avec la moustiquaire qu'il referma derrière lui et Izi. Déjà, des colons distribuaient des déjeuners s'apparentant au gruau.

Après s'être restauré, le couple partit à la recherche de Sélagos. Après une dizaine de minutes, près de la rivière, ils repèrent ce dernier, entouré par une quinzaine de ses compagnons. Le groupe cessa de discuter

à leur approche, de sorte qu'ils eurent l'impression d'interrompre quelque chose.

- Bonjour, leur lança Sélagos. Bien dormis ?
- Plutôt, répondit Manos. Et toi-même ?
- Pas mal, fit Sélagos, qui paraissait tendu et fatigué.
- Tu comptes toujours faire quelques expéditions avant le retour vers Colonia ? s'enquit Manos.
- Je ne sais pas. Nous en discussions, justement.

Manos remarqua qu'il régnait un certain malaise au sein du groupe. Ne voulant pas les embarrasser davantage, il dit :

- Si c'est le cas, j'aimerais bien que nous puissions vous accompagner... Si ça ne vous gêne pas, évidemment. En attendant, est-ce qu'il y a quelque chose que je puisse faire pour être utile ?
- Non, merci. Rien pour le moment, répondit Sélagos.
- Très bien, nous allons visiter un peu les environs, alors...

Sur ces mots, Manos leur tourna le dos pour remonter la rivière, le long de la berge. Au bout d'un court moment, Sélagos lui lança :

- Manos ! Va dans l'autre sens. Après la pointe de la falaise, il y a une chute et un lagon parfait pour la baignade. Après cette baie, il y a une autre pointe, derrière laquelle il y a un grand lac. C'est magnifique ! C'est à environ quatre kilomètres d'ici. Vous ne risquez aucune mauvaise surprise dans ce coin.
- Merci, répondit Manos en changeant de direction.

Au bout d'une centaine de mètres, Izi chuchota à Manos :

- J'ai l'impression qu'il complote quelque chose.
- Peut-être. Sélagos n'a pas apprécié la façon dont l'a traité Sando, je suppose.
- Qu'est-ce que tu crois qu'il mijote ?
- Je ne sais pas. Je ne vois pas comment Sélagos reprendrait l'avantage sur les colons. Parmi les deux équipages, il ne reste à peine qu'une trentaine de membres encore en vie. En plus, il ne s'agit pas de reprendre le contrôle pour quelques jours. Il y en a pour des années ! Ça deviendra vite invivable. Comme Sando ne semble pas vouloir se comporter en tyran, je ne vois pas en quoi cela améliorerait la situation. En plus, ce sont les colons qui ont reçu la formation pour survivre sur cette planète... Leur groupe est donc parfaitement bien organisé.
- Sélagos veut peut-être échapper à Sando pour demeurer dans ce camp après le départ des colons... se risqua à supposer Izi.
- Je ne crois pas. Sando va vider le camp de tout ce qui est utile. Sans outils, sans armes et sans médicaments, je ne vois pas comment l'équipage pourrait survivre pendant des années.
- Espérons qu'il ne fasse pas de bêtises...

18.

Une fois à l'extérieur du sous-bois où était installé le camp, la falaise surplombant la rivière au sud prenait toute son ampleur. Le roc d'un brun cuivré, au pied duquel s'amoncelaient pierres et gravier, s'élançait presque à la verticale pour atteindre une centaine de mètres par endroit. Cette barrière naturelle s'enfonçait à l'ouest dans la forêt, puis tournait vers le sud en longeant la grande rivière face au camp. À cet endroit, la berge était constituée de gravier et de sable.

Au-dessus de la falaise, les grands arbres de la forêt trônaient, laissant deviner un large plateau. Manos et Izi arrivèrent à un point où l'espace entre l'eau et la falaise ne faisait qu'une cinquantaine de mètres. Avançant vers la première pointe décrite par Sélagos, le paysage n'était pas sans leur rappeler la falaise du mont Éru qu'ils avaient dû escalader pour sortir du marais. Le soleil qui s'était levé de l'autre côté de la rivière était déjà chaud.

Manos prit la main de sa compagne et posa les yeux sur elle. Elle avait changé, depuis le jour où ils s'étaient connus. Il se rappela sa longue chevelure emprisonnée dans des anneaux, tout comme son cou ; cette camisole et cette culotte qui lui laissaient les bras et les jambes nus ; cette allure sauvage et déterminée qui lui donnait des airs de prédateur...

Maintenant, elle avait les cheveux courts, et une combinaison qui ne laissait voir que sa tête et ses mains. Plus aucun bijou, si ce n'est sa dague dont le manche était ciselé et orné de pierres. Sa peau paraissait plus foncée sous le soleil terrestre, mais son côté racé demeurait, comme si elle possédait une puissance latente, propre aux animaux qui dominent leur environnement.

- Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle.
- La femme que j'aime.
- Continue de le répéter. Je vais finir par te croire, sourit-elle en lui pressant la main.
- Tu es de mauvaise foi, Izi Ko.
- Peut-être un peu, j'avoue.

De l'autre côté de la première pointe apparut une chute étroite d'environ soixante-dix mètres de haut qui fendait le flanc rocheux. La rivière formait un croissant en direction d'un lagon, qui reposait à son pied. Près d'une vingtaine d'hommes se lavaient dans cette eau cristalline, teintée de vert.

- Un bon bain nous fera du bien, indiqua Izi.

Reconnaissant quelques hommes de l'entourage de Sando, elle les salua après les avoir rejoints. Puis elle se déshabilla, ne gardant que sa petite culotte, avant de se laisser glisser dans l'eau. Plus ou moins à l'aise, Manos l'imita, sous le regard des baigneurs curieux et amusés de voir le couple leur tenir compagnie.

Izi nagea sous l'eau en faisant de grands mouvements de brasse, pendant que le regard des hommes était rivé à ce corps de femme qu'ils épiaient avec envie. Témoin de la scène, Manos n'était pas très rassuré par la tension sexuelle que provoquait sa compagne.

- Elle est bonne ! s'exclama cette dernière après avoir émergé de l'eau.

Puis, s'adressant au plus gradé du groupe qu'elle semblait bien connaître, elle ajouta :

- Alka, c'est un savon que tu as dans la main ?

L'homme tenait effectivement un objet ayant la forme d'un savon, mais avec l'apparence de l'acier inoxydable.

- Oui, répondit-il
- Passe-le-moi et cesse de me regarder comme si j'étais ton prochain repas.
- Je ne te regarde pas comme...

Alka n'eut pas le loisir de finir sa réponse, que les rires fusèrent tout autour de lui ; mais les hommes avaient bien compris que le message ne s'adressait pas uniquement à leur chef.

«Décidément, se dit Manos, Izi savait y faire avec ces hommes.» En une phrase, elle arrivait à changer la dynamique et imposer le respect, tout en ménageant leur susceptibilité. Elle sourit à Alka, histoire de lui faire comprendre qu'elle était davantage flattée qu'irritée, mais que son attitude aurait pu la mettre en danger.

- Je suis désolée se repentit Alka, je ne voulais pas t'embarrasser.

En faisant la conversation comme si elle avait été un homme de plus parmi le groupe, elle passa le savon à Manos qui se lava à son tour. Les autres les questionnèrent sur leurs aventures précédant leur arrivée au camp et la conversation se poursuivit ainsi une trentaine de minutes, jusqu'à ce qu'Alka décrète qu'il était temps de rentrer. Izi et Manos purent donc reprendre leur chemin vers la deuxième pointe.

- Tu les mets toujours aussi facilement dans ta poche ? interrogea Manos.
- Tu devrais savoir que je sais m'y prendre avec les hommes, s'amusa Izi.
- Ce n'est quand même pas des enfants de cœur, fit remarquer Manos.
- Non, mais j'ai appris très jeune comment me comporter avec eux. Je n'ai rien à craindre de la plupart de ces hommes et les autres savent très bien que s'ils s'en prennent à moi, mes frères le leur feraient payer très cher.

- Même ici ?
- Encore plus ici. Il y avait des centaines de milliers d'hommes sur Érunane. Là-bas, quelqu'un qui s'en serait pris à moi avait une petite chance de passer incognito, mais ici, au sein d'un groupe de trois cents hommes, Sando ne mettrait pas une journée avant de trouver le coupable.

- N'empêche, je n'ai pas aimé la façon dont ils te regardaient, signifia Manos.
- Tu es jaloux ? le taquina Izi.
- Non, Izi, j'ai juste eu peur ! Tu aurais dû voir leurs regards quand tu avais le dos tourné.
- Je n'aurais peut-être pas dû me déshabiller en leur présence, avança Izi, après avoir compris que Manos parlait sérieusement.

- Ici, tu n'es plus seulement la *petite vierge*. Tu es la seule femme de cette planète et ces hommes ne sont pas prêts d'en revoir une autre. Ne crois pas que la menace de tes frères puisse garantir ta sécurité.

- Tu as raison. Je serai plus prudente, à l'avenir.

Quand Manos fut calmé, Izi, qui avait repris sa main, le fixait avec un sourire narquois sur les lèvres. Se sentant observé, il tourna la tête et la regarda, un peu agacé par ce sourire.

- Quoi ? demanda-t-il.

C'était visiblement la question qu'elle attendait, puisqu'elle répliqua moqueusement :

- Est-ce que je pourrais encore me déshabiller devant toi ?

Manos hésita, le temps de formuler sa réponse, puis dit :

- Disons que ce serait un risque acceptable.
- Quel risque ?
- Je risque de te faire tout ce que ces hommes rêvent de te faire, mais je te promets de ne pas te tuer après.

- Mes frères pourraient t'écorcher, pour ça.

- Je sais, mais si tu te déshabilles encore, je ne suis pas sûr de pouvoir résister.

- Que vous êtes faibles, vous, les hommes !

- Ce sont des femmes qui nous ont faits. Je crois qu'elles l'ont fait exprès, se défendit Manos.

- Quelles salopes ! lâcha Izi, faussement indignée.

- C'est toi qui l'as dit.

Izi éclata de rire et prit Manos par la taille.

19.

Ils arrivèrent au bout de la deuxième pointe, derrière laquelle la falaise reculait d'environ cinq cents mètres et descendait à soixante mètres du sol. Une bande de forêts tropicales faisait la transition entre la plage de sable d'une vingtaine de mètres et cette falaise. Enfin, un grand lac d'eau douce se perdait à l'horizon, au sud et à l'est.

- C'est magnifique, lança Izi. Comme la plage du lac dans le marais, mais en dix fois mieux.
- C'est vrai, convint Manos. On se croirait au paradis.
- Faisons sécher nos vêtements. J'étais encore toute dégoulinante quand je me suis rhabillée au lagon.

Ils firent sécher leurs vêtements encore humides sur le tronc d'un grand palmier couché sur la plage, à l'ombre de ses congénères restés debout. Ceci fait, ils s'appuyèrent le dos contre l'arbre, assis dans le sable. Une brise agréable les caressait, chassant l'humidité de leur peau. Izi blottit sa tête au creux de l'épaule de son compagnon et dit :

- Ici, je me sens chez moi. Tu pourrais nous construire une maison ?
- J'aimerais bien.
- On pourrait y avoir des enfants.
- J'aimerais bien aussi.

Izi, qui s'était tournée à demi, passa les bras autour du cou de Manos. Elle l'embrassa sur la bouche, puis répéta ce geste sur son cou et son visage. Après quoi, elle grimpa sur lui, en se tenant de côté. Manos la prit dans ses bras comme un bébé, son flanc à elle sur son torse à lui. Il enroula les bras autour de son corps et lui rendit ses baisers. Le souffle un peu court, elle éloigna son visage du sien et le regarda avec intensité.

- Fais-moi l'amour, Manos.
- Tu es sérieuse ? Mais si tu tombes enceinte...
- Arrête. On ne sait même pas si on sera encore vivants l'année prochaine. Fais-moi l'amour... maintenant. J'en ai envie... J'en ai besoin... Prends-moi.

Manos l'embrassa à pleine bouche, et fit courir ses mains sur son corps de plus en plus avide. Tremblant de désir, il l'étendit ensuite sur le sol. Il l'enfourcha en tenant sa tête entre ses mains, et l'embrassa avec fougue. Izi cambrait le dos, tout en appuyant son ventre contre les testicules de Manos. Celui-ci l'embrassa dans le cou, puis recula pour lui embrasser les seins et lui mordiller les mamelons. Son sexe, tendu à l'extrême, glissa sur son ventre jusqu'au sexe humide d'Izi, qui l'enroulait à présent par la taille à l'aide de ses jambes. Elle sentit le bout de son pénis glisser le long de sa fente, jusqu'à son vagin. Le serrant de toutes ses forces, elle fit glisser son gland contre son hymen, le sang bouillant, le souffle rauque, le corps tendu comme un arc. Soudain, un cri retentit, les faisant tous deux sursauter :

- Manos ! Izi ! Où êtes-vous ?

Très vite, Manos sauta sur ses pieds et attrapa sa culotte et son pantalon, imité par Izi. S'avancé ensuite sur la plage, Manos aperçut Sélagos qui venait de passer la pointe et marchait vers eux. Il était seul. Cachant leur embarras et leur frustration, ils firent un signe de la main au nouvel arrivant. Sélagos devina qu'il avait interrompu quelque chose, car il dit :

- Désolé si je vous dérange, mais je dois vous parler.
- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Manos, intrigué.

Sélagos semblait hésitant. D'un signe de tête, il indiqua le grand palmier couché au sol :

- Allons nous assoir, c'est un peu compliqué.

Manos et Izi se retrouvèrent le dos contre le tronc, tandis que Sélagos s'assit en tailleur en face d'eux.

- Je ne te connais pas vraiment, Izi, mais ce que j'ai à vous dire ne doit pas parvenir aux oreilles de tes frères. Est-ce que je peux te considérer comme une des nôtres ?

- Si je suis restée en vie, c'est peut-être parce que je suis toujours restée neutre. Quand j'étais sur l'île, je n'ai jamais pris part aux complots de mes frères, pas plus qu'à ceux de leurs opposants. Et je n'ai pas l'intention de faire autrement ici. Si tu mijotes quelque chose, Sélagos, ne compte pas sur ma participation. Par

contre, si tu nous confies tes intentions, ce n'est pas moi qui vais te trahir.

– Je n'ai pas l'intention de m'en prendre à tes frères, si c'est ce que tu crois. Mais je n'ai pas l'intention de les suivre non plus. Je sais ce qu'ils feront quand ils auront rejoint Colonia et je ne veux pas y participer, ni même en être témoin.

– Que crois-tu qu'ils feront ? questionna Manos.

– Ils vont tuer toutes les créatures représentant un danger pour eux et réduire les autres à l'état d'esclavage, soupira Sélagos, visiblement écoeuré.

– En faire des esclaves ? s'étonna Manos. Tu crois vraiment qu'ils pourront faire de ces animaux sauvages leurs esclaves ?

– Ce ne sont pas des animaux, Manos. Ce sont pratiquement des êtres humains. Côté évolution, ils sont peut-être à des millions d'années de nous, mais à la base, ils sont très semblables à nous ; autant sur le plan de la constitution, que sur celui du comportement social.

– Et j'imagine que tu as convaincu tous les membres d'équipage de se joindre à toi ? crut deviner Manos.

– Non. Il reste trente et une personnes de notre groupe, incluant vous deux. Il y en a vingt-deux qui sont prêtes à me suivre. Les autres ont décidé de rester avec les colons.

– Je ne veux pas faire le rabat-joie, Sélagos, mais Sando va embarquer tout ce qui peut être utile dans ce camp. Même si tu arrives à lui échapper et qu'ils quittent définitivement les parages, un groupe de vingt personnes démunies aura beaucoup de mal à survivre ici, fit remarquer Manos.

– Ce n'est pas ici que nous prévoyons nous installer.

– Où alors ? s'étonna le scientifique.

– Jurez-moi que, quoi qu'il arrive, vous ne parlerez jamais de cet endroit aux colons, exigea Sélagos après une nouvelle hésitation.

– Je te le jure, répondit Manos, aussitôt imité par Izi.

Sélagos leva la tête en direction de la falaise, puis enchaîna :

– Là-bas, en haut de cette falaise, il y a un camp et de l'équipement pouvant suffire à une trentaine de personnes.

– Vous aviez déjà un camp, là-haut ? Pourquoi ? chercha à savoir Manos.

– C'est là que s'effectue le gros de nos recherches. Il y a une autre tribu d'humanoïdes qui vit sur ce plateau, et nous entretenons des rapports pacifiques avec eux. Il est possible de cohabiter et leurs connaissances du milieu pourraient représenter un avantage pour notre survie. Nous avons sensiblement le même régime alimentaire... Alors ce qui est bon pour eux, devrait l'être pour nous.

– S'ils sont semblables à ceux qui nous ont attaqués, qu'est-ce qui nous garantit qu'ils n'auront pas envie de s'en prendre un jour à nous ? demanda Izi.

– Rien. Mais ça fait plus de quinze ans que nous les visitons. Ils se sont toujours montrés curieux et amicaux. Probablement parce qu'ils sont seuls sur ce territoire et qu'ils n'ont jamais eu à le défendre.

– Tu es sûr que ce camp est suffisant pour assurer notre survie pendant des années ? voulut s'assurer Manos.

– Sûr.

– L'expédition de secours, qui arrivera tôt ou tard, ne risque pas de nous manquer si nous ne sommes pas avec les colons ?

– Non, ce site est connu. Ils ne repartiront pas sans l'avoir visité.

– Est-ce qu'il y a quelque chose que nous devrions savoir sur cet endroit et que tu ne nous as pas encore dit ? demanda encore Manos.

Sélagos releva la tête en direction de la falaise et garda le silence un moment.

– Il y a bien quelque chose, finit-il par avouer, mais vous devrez venir avec nous pour le découvrir. Si vous choisissez de demeurer avec Sando, pas question que je vous le dise.

– C'est de notre vie qu'il s'agit, Sélagos, s'offusqua Manos. Au point où nous en sommes, tu ne peux pas nous cacher de l'information !

– Nous allons t'accompagner, trancha Izi sans laisser la chance à Sélagos de répliquer.

– Izi ! Nous ne pouvons pas nous engager sans savoir de quoi il retourne exactement ! argua Manos.

– Fais-moi confiance, je sais de quoi il s'agit, et je comprends la réticence de Sélagos. Tu lui

demandes d'expliquer l'inexplicable... Tu comprendras une fois sur place.

- Comment peux-tu être au courant ? demanda Manos.
- Tu l'es probablement toi-même. Peut-être que j'ai simplement gardé de meilleurs souvenirs de mes rêves que toi.

Manos était perplexe, et constata qu'il n'était pas le seul. Sélagos affichait la même expression que lui. Izi prit la main de son amant et lui expliqua :

- Manos, je ne veux pas suivre mes frères. Ce serait comme si je retournais sur l'île. Sélagos a raison. Ils vont massacrer les habitants de cette planète et je n'ai pas envie d'assister à ça.
- Ces créatures ont quand même massacré l'équipage de Transporteur, rappela Manos sur un ton indiquant clairement qu'il avait déjà abdiqué.
- C'est nous qui avons commencé cette guerre en brûlant les leurs au moment de l'atterrissage, plaيدا Izi. J'ai passé trente-six ans, sur l'île, à voir la peur et la haine dans les yeux de mes semblables... c'est assez.

Que dire après cela ? Manos se tut, pressant la main de cette femme qu'il chérissait. Encore une fois, il n'aurait pas de réponse. Son esprit pragmatique privé de toute considération, il devait se fier à son instinct qui lui disait que sa place était avec Izi. De toute façon, son cœur ne tolérerait pas d'être séparé de la *petite vierge*, si petite et si grande à la fois.

- Quel est le plan ? finit-il par demander.
- Sando fait garder le camp par quatre hommes, de nuit comme de jour. Si nous arrivons à déjouer les deux qui sont installés près de la piste qui nous a amenés à la rivière, nous pourrions gagner le pont et leur couper l'accès en le détruisant.
- Il faut à peine quatre heures pour arriver au pont et Sando n'aura pas de mal à trouver un autre moyen de passer. Tôt ou tard, ils vont nous rattraper.
- À deux heures, de l'autre côté de ce pont, il y a une échelle permettant de grimper sur le plateau. Sans elle, il est presque impossible d'y monter, sans compter qu'une grande partie du trajet passe par une petite rivière où ils vont perdre notre trace.
- Tu oublies qu'ils possèdent du matériel d'escalade, s'entêta Manos.
- Peut-être, mais pas nous. Ils ne pourront s'imaginer que nous nous exposerons en escaladant la falaise quand il y a toute une jungle pour nous cacher.
- D'accord, mais s'il prenait à Sando l'envie de torturer les membres d'équipage restés avec lui pour connaître l'emplacement du camp ?
- Ceux qui n'ont pas voulu se joindre à nous ne connaissent pas l'existence de ce camp. Ils croient, comme tu l'as cru, que nous reviendrons au camp principal après le départ des colons.
- Pourquoi ne pas leur avoir dit ?
- C'était trop risqué.
- Pourquoi nous l'avoir dit à nous, alors ?

Sélagos prit un moment avant de répondre, puis dit :

- Maëllus avait prédit que quelque chose du genre surviendrait. Il avait demandé à me rencontrer en privé à Orduc pour me dire qu'il avait la prémonition que nous serions coincés sur Terre pour une assez longue période. Il a mentionné que si cela devait arriver, j'aurais besoin de toi et que toi, tu aurais besoin d'Izi.

Manos resta songeur, réalisant à quel point son oncle l'avait laissé dans l'ignorance.

- Tu étais au courant ? demanda-t-il à Izi.
- Non, il ne m'a jamais parlé de ça.
- Il n'en a même pas parlé à mon père, son ami le plus fidèle, précisa Sélagos. Je crois que la seule autre personne qu'il a mise dans la confiance est Ulcé.
- Il t'en a parlé ? s'enquit Manos.
- Non. Ulcé n'est pas très bavard, mais il semblait préparé à tout ce qui arrive. C'est une impression...
- Tu étais devenue très proche de lui, ces derniers temps, ça m'étonne qu'il ne t'ait rien dit, insista Manos auprès d'Izi.

Devant l'hésitation de sa compagne, il ajouta, à la fois irrité et triste :

– Après tout ce que nous avons vécu, Izi, si toi tu ne me fais pas confiance, à qui est-ce que moi je peux faire confiance ?

– Ne dis pas ça, Manos. J'ai confiance en toi, le rassura Izi après avoir posé une main sur son épaule. Plus que jamais je ne l'aurais cru possible. Excuse-moi. Je vais te dire tout ce que je sais, mais il y a un secret qui ne m'appartient pas. Ce n'est pas seulement à cause de mes rêves que je sais ce qui s'est passé, ici. Maëllus m'a fait des confidences. Je ne peux pas tout te dire, mais bientôt tu comprendras. C'est à mon tour de te demander de me faire confiance. Je ne t'ai pas menti en te disant que Maëllus ne m'avait pas parlé de sa prémonition. Mais lorsque je l'ai quitté à Birsat, quand nous nous sommes fait nos adieux, je lui ai demandé, comme toi, s'il y avait quelque chose que je devais savoir avant de faire ce voyage. Il ne m'a pas répondu, mais j'ai capté sa pensée malgré lui.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda Manos en voyant l'émotion qui avait contraint Izi à s'arrêter.

– Je ne reviendrai jamais sur Ibris.

– Jamais ? Mais ils vont envoyer des secours... Nous ne serons pas coincés ici pour le reste de notre vie !

– Je ne sais pas, Manos. Bien sûr, ils enverront des secours, mais qui peut dire ce qui va arriver ? Tu en a discuté avec Iratane... Il nous faudra attendre trois ans avant d'espérer qu'un autre vaisseau se pose sur Terre. Bien des choses peuvent se passer en trois ans.

Réalisant toute l'ampleur de ce qui leur arrivait, Manos se rappela les statistiques. En principe, les femmes devaient rejoindre les colons moins de deux ans après leur arrivée, alors qu'à peine soixante-dix pour cent d'entre eux seraient encore en vie. Déjà, plusieurs se plaignaient de maux de ventre, de tête et de diarrhée. Heureusement, Izi et lui n'étaient pas affectés. Du moins, jusqu'à présent. Combien de temps survivraient-ils au milieu d'indigènes aux comportements imprévisibles ?

– Ça va aller ? interrogea Izi.

– Pourquoi Maëllus tenait à ce qu'on fasse ce voyage, s'il avait prévu qu'il tournerait à la catastrophe ?

– Ce n'est pas une catastrophe, indiqua Sélagos. Nous sommes en vie et comme les colons, nous pouvons survivre pendant plusieurs années, ici... Trois, dix, vingt ans, s'il le faut. Ce n'est pas le temps de s'apitoyer sur notre sort. Regarde comme tout est beau autour de nous... Nous ne sommes pas coincés en enfer, Manos.

– Accaïs, le deuxième prophète, disait que le diable avait demandé à Dieu de lui créer un monde rempli de richesses, car il lui serait beaucoup plus facile de perdre un homme avec la convoitise que la misère, rappela Manos.

– Il ne nous manquait plus qu'un prêcheur et maintenant, nous l'avons ! Alléluia ! lança Sélagos. C'est une blague, se sentit-il obligé d'expliquer en voyant la mine sérieuse de Manos et d'Izi.

20.

Le jour même, Sélagos demanda à Sando de lui fournir une escorte pour réaliser une expédition scientifique. Ce dernier accepta, mais limita à trois le nombre de personnes pouvant se joindre à lui. L'autre prit alors tout son matériel de recherche, ainsi que des haches, des pelles et des machettes.

Devant les réticences de Sando, il proposa que tout ce qui pouvait constituer des armes potentielles soit transporté par ses hommes. C'est ainsi qu'escorté par six colons armés, le trio marcha jusqu'au pont, qu'ils traversèrent. Une fois de l'autre côté, sous l'œil intéressé des gardiens, les scientifiques coupèrent des plantes, creusèrent la terre et analysèrent des échantillons végétaux et minéraux.

Après quelques heures, Sélagos proposa de laisser le matériel dans un filet accroché à l'arbre où s'ancrait le pont, puisqu'il comptait revenir le lendemain. Voyant que les gardes hésitaient, il ajouta que s'ils avaient envie de porter l'équipement durant tout le trajet du retour, ils n'avaient qu'à le faire. Mais comme le chemin qui les ramenait à Colonia passait par ici, il devenait ridicule de ramener au camp un poids qu'ils devraient transporter dès le lendemain au même endroit. La logique de cet argument finit par convaincre ses interlocuteurs.

De retour pour le repas du soir, Sélagos informa Sando de son intention d'aller poursuivre ses recherches le lendemain, mais cette fois, de l'autre côté du pont.

- Pourquoi si loin ? demanda Sando.
- Tout ce qu'il y a à proximité a déjà été répertorié. De l'autre côté de la rivière, le changement d'altitude permet de découvrir une flore et une géologie différentes.
- Bon, va pour demain. Mais après demain, comme nous devons nous préparer à quitter le camp, tout le monde restera ici.
- Je comprends, consentit Sélagos.

21.

L'évasion était prévue cette nuit-là. Deux heures avant l'aurore, ils avaient convenu de sortir un à un de leurs modules respectifs. Simulant un besoin naturel, ils se cacheraient dans la végétation où ils formeraient trois groupes. Heureusement, les colons ne partageaient pas de modules avec les membres d'équipages.

Les gardes se trouvaient sur des plateformes installées dans les arbres à environ sept mètres du sol, et se relayaient toutes les trois heures. Le plan de Sélagos consistait à profiter du changement de garde pour mettre hors d'état les gardiens des deux postes situés à l'ouest. Les deux autres, près de la rivière, ne présentaient aucun risque important, vu leur distance du sentier.

Manos, Izi, Iratane et Ulcé étaient sortis plus tôt pour tendre un piège à l'un des gardiens. Pendant ce temps, Sélagos et trois hommes costaux les attendaient près de l'autre poste de garde, pour parer à toute éventualité. Le ciel était clair, mais heureusement, la lune était loin de son plein.

Ulcé avait remarqué que les remplaçants arrivaient à tâtons dans la nuit, puis interpellaient leurs compagnons postés dans l'arbre. Ces derniers les identifiaient à l'aide d'une lampe de poche, puis les éclairaient pendant qu'ils grimpaient jusqu'à la plateforme. Ils s'échangeaient alors la lampe et l'autre retournait à son module pour la nuit.

Le groupe d'Izi s'approcha silencieusement du garde, en empruntant un chemin minutieusement étudié durant la journée. Laisant ses camarades derrière un arbre, la jeune femme s'avança près d'un bouquet de plantes, aussi grandes qu'elle. Elle laissa échapper un merde discret, mais suffisamment audible pour qu'il parvienne aux oreilles du gardien.

– Qui est là? demanda ce dernier.

Au même moment, il alluma sa lampe pour balayer le sol où se trouvait Izi. Il l'aperçut de dos, courbée vers le sol et explorant les herbes à ses pieds.

– Qui est là? répéta-t-il.

Cette fois, Izi se redressa pour se tourner vers lui, une main en visière pour se protéger de la lumière.

– C'est moi, Izi.

– Qu'est-ce que tu fais là?

– Je cherche ma dague. Elle a dû tomber quand je faisais mes besoins.

– Laisse tomber, tu la chercheras demain.

– Pas question. Éclaire-moi, plutôt.

Tant bien que mal, le garde éclaira le sol, pendant qu'Izi retournait les plantes et fouillait les lieux. Au bout de quelques minutes, le garde, qui s'impatienta, finit par lancer :

– Tu ne trouveras rien. Reviens donc plutôt quand le soleil sera levé.

– Je ne repars pas sans ma dague. Elle ne peut pas être bien loin... Viens m'aider avec ta lampe. D'où tu es, ça ne fait que créer des ombrages.

– J'ai ordre de ne pas quitter mon poste.

– Arrête, tu es à trente mètres de moi. Avec ta lampe, ça prendra une minute.

Voyant qu'il n'arrivait pas à se décider, Izi ajouta :

– Allez! Bouge-toi, sinon je vais dire à Sando que tu t'es amusé à me lorgner le cul au lieu de m'aider.

– Eh merde! râla l'autre en mettant la lampe à sa ceinture pour attraper la corde.

Deux minutes plus tard, il était à côté de la *petite vierge* et éclairait les herbes à ses pieds. Après quelques secondes, il repéra la dague sous une fougère. Naturellement, il se pencha pour la ramasser. Mais avant même qu'il ait le temps d'achever son geste, Ulcé le frappa derrière la nuque. L'homme s'affaissa au sol, inconscient. Ceci fait, Ulcé lui fit une piqûre anesthésiante, préparée par Sélagos.

Pendant que Manos s'empara de la lampe pour ensuite grimper dans le poste de garde, Ulcé prit le pistolet paralysant que portait sa victime et retourna se cacher avec Izi et Iratane, en entraînant le corps inerte avec eux. Trente minutes plus tard, la relève de garde se présenta. Le voyant arriver, Manos éclaira l'homme.

– Rien à signaler? demanda celui-ci.

Ulcé, qui s'était glissé derrière lui, le paralysa avant que Manos ouvre la bouche, puis partit en direction de l'autre poste. Iratane fit une injection au second garde, puis avec Manos, alla cacher le corps avec le premier. Ulcé rejoignit le groupe de Sélagos au moment où le gardien de la deuxième plateforme descendait au sol.

- Vous avez réussi ? interrogea Sélagos.
- Tout s'est déroulé comme prévu. Et vous ?
- Le gardien a remarqué la lueur de la lampe qui provenait de votre côté, mais comme il n'a rien entendu, il s'est contenté d'étirer le cou dans votre direction.
- Attendons cinq minutes que l'autre disparaisse, et ensuite, on s'occupera du nouveau garde.

Une fois le temps écoulé, Sélagos, qui était descendu vers le camp à travers bois, remonta par le sentier menant au poste de surveillance. Quand il fut tout près, le garde se leva de son siège improvisé et pointa la lampe dans sa direction.

- Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il.
- J'arrive pas à dormir. À croire que les deux types à côté de moi font une compétition de ronflements.

Ulcé, qui s'était rapproché au pied de l'arbre par le côté, envoya une décharge paralysante au garde qui s'affaissa aussitôt sur la plateforme. Quelques minutes plus tard, il fut transporté auprès de ses confrères.

Sélagos donna le signal au premier groupe d'avancer dans le sentier conduisant au pont. Une par une, les vingt-quatre personnes quittèrent le camp sans attirer l'attention.

Une fois dans la forêt, Sélagos, qui avait pu récupérer une lampe de poche, l'alluma.

- Vous allez me suivre en file indienne, commanda-t-il. Nous avons une bonne heure avant le lever du jour. D'ici-là, l'important est d'éviter les blessures. Ça ne sert à rien de se précipiter et de gaspiller notre énergie. Quand on y verra plus clair, ce sera le temps d'augmenter le rythme. Le temps qu'ils s'organisent pour se lancer à nos trousses nous permettra de prendre suffisamment d'avance pour atteindre le pont et le détruire.

Personne ne passa le moindre commentaire. Tous étaient impatients de se mettre en route pour s'éloigner le plus loin possible du campement. La longue marche s'amorça à la lueur sautillante des deux lampes de poche qu'ils possédaient.

L'aube apparut, faisant naître la lueur du jour au moment même où les oiseaux matinaux se mirent à chanter. Une lumière pauvre, grisâtre, permettait de distinguer les formes environnantes, sans en révéler les couleurs. Une brume flottait à quelques mètres du sol, restreignant la visibilité à une dizaine de mètres.

Un colon qui se soulageait près d'un arbre aperçut quelque chose qui brillait faiblement au sol. Il s'avança vers l'objet, puis découvrit un tube de verre dans un cylindre de chrome : une seringue. En la ramassant, il fut pris d'une intuition. Il s'avança donc jusqu'à la plateforme qu'occupait un garde et la trouva déserte.

– Y a quelqu'un ? héla-t-il.

Aucune réponse ne vint. Toujours guidé par son intuition, il marcha jusqu'au premier module habité par l'équipage des vaisseaux, mais un film de condensation l'empêchait de bien voir à l'intérieur. Il ouvrit la toile et la moustiquaire, pour vite se rendre compte que les lieux étaient vides. Personne ! Plus un seul bagage !

Tournant les talons, il se précipita vers le module qu'occupaient les deux frères et leurs lieutenants, puis frappa contre la paroi en leur criant à travers la moustiquaire :

- Réveillez-vous ! Les membres d'équipage ont disparu.
- Qu'est-ce que tu racontes ? bâilla Noce.
- L'équipage a mis les voiles, ils sont partis !

Cette fois, tout le groupe se réveilla.

– Quoi ? s'écria Sando.
 – L'équipage est parti. Un de leur module est vide. Je suis sûr que c'est pareil pour les deux autres.

Sando se leva de sa couchette et enfila ses vêtements, très vite imité par ses compagnons. S'adressant à deux de ses lieutenants, il lança :

– Faites le tour du camp et réveillez tout le monde.

Après quoi, il fonça avec sa suite vers les modules des équipiers. Lorsqu'il inspecta le premier module, il fut surpris d'en trouver sept. Se tournant vers le colon qui avait sonné l'alerte, il demanda :

– Qu'est-ce que tu as inventé ?
 – Je te jure, Sando ! Il n'y a plus personne dans celui-là, rétorqua l'homme en tendant le bras vers un module.

– Vous trois, surveillez-les. Qu'ils ne sortent pas du module.

Les cinq autres suivirent leur chef au pas de course jusqu'au prochain module, qui était bel et bien vide. À demi hébétés, les hommes sortaient en masse des habitations, tout en enfilant bottes et vêtements.

– Vous autres, allez vite au bassin pour voir s'ils sont là ! ordonna Sando à un premier groupe.

Puis, se tournant vers un autre groupe, il leur ordonna de faire de même, mais en remontant la rivière dans l'autre sens. Tout en transmettant ses ordres, il trotta en direction du troisième module. Vide ! Se retournant, il gueula à l'intention des hommes partis vers la rivière :

– Courez ! Si vous ne les trouvez pas aux endroits habituels, envoyez quelqu'un m'en informer. Les autres, continuez pour voir s'ils n'ont pas laissé de traces.

Les traits déformés par la colère, Sando retourna à l'intérieur du module où sept membres de l'équipage étaient demeurés.

– Où est-ce qu'ils sont ? cria-t-il.

La peur s'empara définitivement des hommes ayant choisi de rester derrière.

– Ils ne nous ont pas dit où ils comptaient aller, répondit l'un d'eux. Ils ne voulaient pas vous suivre. Mais nous, on n'était pas d'accord.

– Pourquoi tu ne m'as pas prévenu ? cria encore Sando en attrapant son interlocuteur par le collet.

L'autre resta tétanisé, incapable de répondre. Un de ses camarades, faisant preuve de plus de courage,

le fit à sa place :

– Quel genre d’hommes serions-nous si nous avions trahi nos propres équipiers ? Nous avons décidé de rester avec toi... Ça devrait te suffire. Tu as besoin de nous pour profiter des technologies à bord des vaisseaux.

Sando prit une grande inspiration afin de se ressaisir. Ce n’était pas le moment de se laisser aveugler par la colère. Chacun de ces hommes serait indispensable quand les vaisseaux deviendraient leur camp de base.

– Vous avez sûrement une idée de la direction qu’ils ont prise. Nous avons besoin de vous, c’est vrai, mais nous avons tous besoin d’eux. Vous croyez pouvoir réparer Transporteur sans Manos ?

Les sept équipiers baissèrent la tête. La réponse était claire. Si la question était importante pour les colons, elle l’était davantage pour eux. C’était comme si Sando venait de leur faire réaliser qu’en laissant partir Manos, ils avaient perdu toute chance de remettre Transporteur en état. Un troisième répondit :

– Nous ne savons pas où ils comptaient aller, je te le jure. Mais ils ont souvent parlé d’un pont.

Sando comprit toute de suite les intentions de Sélagos : traverser le pont et le détruire. Après, ils auraient le temps d’effacer leurs traces et leur échapper.

– Noce, retrouve-moi au plus vite le matériel qui a servi à traverser la rivière et ramène tous les fusils anesthésiants que nous possédons, ordonna-t-il.

Il confia la garde des équipiers à quelques hommes, puis en choisit une quarantaine d’autres pour l’accompagner. Connaissant parfaitement chaque membre de son clan, il choisit les plus en formes, ceux qu’il savait capables de conserver un rythme soutenu pendant des heures.

Sélagos avait récupéré deux des six fusils paralysants disponibles. Les colons possédaient un grand nombre de procs pour assurer la protection de leur établissement, mais Sando tenait à récupérer les fuyards vivants. L’alerte avait été sonnée à peine quinze minutes plus tôt et déjà, tous étaient prêts à se lancer aux trousses de ceux qui tentaient de leur échapper.

23.

Au début, bien que rapide, leur progression du groupe était freinée par le brouillard. Ils pouvaient faire trois cents mètres en jouissant d'une bonne visibilité, puis franchir les trois cents suivants dans une purée de pois. Le sentier n'étant pas une piste bien définie, ils étaient contraints d'examiner le sol et les traces laissées sur la végétation environnante pour s'assurer de ne pas le quitter.

Deux colons ayant souvent prouvé leurs aptitudes à suivre une piste ouvraient la marche. Malgré leur expérience, ils devaient s'immobiliser souvent pour détecter les indices laissés par le passage du groupe qui les avait précédés.

- Grouillez-vous ! les invectiva Noce.
- Tais-toi, ils savent ce qu'ils ont à faire, l'arrêta Sando.

Bien que lui-même rongé par l'impatience, Sando savait que les pisteurs étaient parfaitement conscients de l'urgence de la situation.

Une heure plus tard, le soleil avait chassé le brouillard matinal. Les colons purent donc progresser au pas de course, sur un sol encombré où se succédaient collines et dénivellations. Heureusement, la végétation était lâche sous le couvert des arbres géants, mais le terrain était tout de même difficile.

Sando, Noce et les guides ne portaient ni arme ni bagage. Les autres, qui portaient fusils, procs et équipements, commençaient à éprouver du mal à suivre le rythme. Au cours de cette course où il leur fallait souvent sauter par-dessus les obstacles, les sangles des armes et des sacs de voyage glissaient de leurs épaules, ce qui les obligeait constamment à réajuster leur fardeau.

Le groupe, compact au départ, commença à s'effiloche. Les plus forts soutenaient le rythme des quatre hommes lestes qui ouvraient le chemin, mais les autres se faisaient tout simplement distancer, incapables de suivre plus longtemps la cadence.

Sando prévoyait atteindre le pont dans moins d'une heure. Grâce au gardien ayant effectué la relève à quatre heures du matin, ils savaient que Sélagos et ses hommes avaient un peu plus d'une heure d'avance sur eux et que durant cette heure, ils avaient dû progresser en pleine nuit. Sauf que Sélagos connaissait ce sentier beaucoup mieux qu'eux et qu'il était tout aussi pressé de rejoindre le pont.

Sando avait du mal à suivre ses guides. Plus petit qu'eux et malgré son excellente condition physique, la course à pied n'était pas son fort. Aussi, avait-il besoin de toute sa détermination pour ne pas ralentir. Il n'était pas sûr de rejoindre Sélagos avant que celui-ci parvienne au pont. Même s'il avait eu la présence d'esprit d'amener ce qu'il fallait pour leur permettre de le traverser, advenant sa démolition, il n'aurait aucune idée de la direction prise par les fuyards une fois rendus de l'autre côté. Il faudrait alors remonter la piste, ce qui pourrait s'avérer très difficile, selon le terrain emprunté. C'est cette éventualité qui le poussait à se surpasser, à oublier son cœur et ses poumons, rendus à la limite de leur capacité.

Il ne restait plus qu'une douzaine d'hommes derrière eux, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Ce serait une question de minutes avant que la majorité du groupe ne les rejoigne.

Au même moment, Sélagos et ses compagnons se trouvaient à mi-distance entre le pont et ses poursuivants. Ils savaient qu'à l'heure actuelle, Sando était à leur trousses, mais n'avaient aucune idée de la distance qui les séparait de ce dernier. Dans le scénario le plus optimiste, l'alerte avait été donnée vers les six heures trente et dans le pire des cas, quelques minutes après leur fuite. Qu'importe la situation, ils devaient s'efforcer d'atteindre le pont au plus vite.

La moyenne d'âge des colons dépassait à peine trente ans, alors que celle de son groupe frisait la cinquantaine. Le bassin dans lequel les colons avaient été recrutés était si vaste, qu'il apparaissait évident que les trois cents hommes sélectionnés possédaient tous une forme exceptionnelle, pour ne pas dire athlétique. L'Équipage, lui, bien qu'assujéti aux exigences élevées nécessaires à une telle expédition, était d'abord recruté en fonction de leurs connaissances techniques et scientifiques.

Il y avait déjà un moment que plus de la moitié d'entre eux n'arrivait plus à soutenir un pas de course. Ils couraient pesamment sur une centaine de mètres, puis peinaient à reprendre leur souffle en marchant les deux cents suivants. Il n'y avait rien qui pouvait être fait ou dit pour les motiver davantage, mais bientôt, les choses allaient changer.

Ils étaient à peine à deux kilomètres du pont et venaient de franchir une partie du sentier plutôt droite et dégagée, quand Ulcé, qui fermait la marche, sonna l'alerte. À environ six cents mètres derrière eux, au travers des arbres, il venait d'apercevoir les premiers colons.

- Foncez ! Ils sont derrière nous ! cria-t-il.

Comme s'ils avaient reçu un coup de fouet, tous bondirent vers l'avant. Sélagos, qui était à leur tête, leur cria :

– Nous sommes tout près. Courez !

Quand Sando les aperçut devant eux, il tenta d'augmenter sa vitesse, mais en fut incapable. Cela faisait deux heures qu'il joggait à la limite de ses capacités. C'est tout juste s'il arrivait à conserver le rythme qu'il s'était imposé et ses compagnons étaient dans le même état. Ils avaient vu leurs proies s'ébranler d'un seul mouvement, comme un troupeau d'antilopes sous l'assaut d'un prédateur. Ils n'étaient pas en terrain découvert, de sorte que le groupe de Sélagos apparaissait et disparaissait devant lui, au gré du paysage qui se transformait. Par contre, ceux-ci n'arrivaient pas à agrandir le fossé qui les séparait de lui. Pas plus qu'eux-mêmes n'arrivaient à le combler.

Sachant que le pont était tout près, Sélagos, lui, n'hésitait pas à fouetter ses troupes.

– Il ne faut surtout pas lâcher ! Nous devons maintenir notre avance jusqu'au pont, sinon nous n'arriverons pas tous à le traverser.

Trois petites minutes plus tard, la rivière apparaissait devant eux. Ulcé se retourna, posa un genou au sol et braqua son fusil anesthésiant en direction des colons. Au bout de quelques secondes, lorsque les premiers apparurent, il en abattit deux. Noce, tout juste derrière eux, se prit les pieds dans les corps et s'étala, pendant que Sando se jeta sur le côté lorsqu'il aperçut l'arme pointée dans leur direction. Après quoi, Ulcé se releva et courut jusqu'à un arbre pour se mettre à l'abri.

– Abattez-moi ce connard au plus vite ! ordonna Sando aux colons qui portaient un fusil anesthésiant.

La balle s'écrasa contre le tronc, faisant une tache humide de la grosseur d'une orange.

– Où sont les autres fusils ? demanda Sando.

– Avec les retardataires, répondit l'un des hommes.

Déjà, des petits groupes de deux ou trois colons les rejoignaient au pas de course. Tous avaient un proc, mais aucun d'eux n'était en possession d'un des trois fusils restants.

– Foncez-lui dessus ! Il faut le débusquer. Le pont doit être tout près. Ne lui tirez pas dessus. Irga va s'en occuper avec le fusil.

Voyant une demi-douzaine d'hommes foncer dans sa direction, Ulcé en abattit deux autres et profita de la confusion pour se ruer vers le pont, en s'assurant qu'il y ait toujours un arbre entre lui et le tireur.

– Fonçons ! ordonna Sando.

Les poursuivants comptaient à présent plus d'une vingtaine d'hommes. Le temps qu'ils réagissent, Ulcé s'était déjà fondu dans la nature. Quand il arriva au pont, les derniers membres d'équipage achevaient de le traverser. Il passa donc la sangle du fusil à son épaule et sauta sur le fil de fer. Il traversa si rapidement, qu'il bouscula son prédécesseur qui arrivait en fin de parcours.

La majorité du groupe était passée de l'autre côté du tronc pour se mettre à l'abri derrière l'immense arbre qui servait d'ancrage au pont. Manos et un jeune homme se trouvaient de chaque côté des câbles, une hache à la main. Ulcé sauta par-dessus le fil de métal servant de main courante et attrapa par le corps son compagnon encore empêtré dans le pont. Le jetant sur son épaule, il se précipita derrière l'arbre.

Pendant que Manos et son acolyte abattaient leur hache sur les câbles, un des colons sauta sur le pont, bien décidé à le traverser. Derrière lui, le gros de la troupe arrivait au galop. Izi, qui se tenait près de Manos, épaula le deuxième fusil qu'elle possédait et abattit l'homme qui avait atteint le centre de la rivière. Ce dernier tomba dans les flots tumultueux, avant d'être immédiatement emporté par le puissant courant. Maintenant couchée au sol, la jeune femme tira sur le porteur de fusils, qui de l'autre côté, venait d'abattre celui qui tentait de sectionner le câble.

Manos avait déjà tranché le premier câble et achevait de sectionner celui qui se trouvait au sol. Sous les tirs d'Izi et d'Ulcé, les colons s'étaient projetés au sol. Manos s'élança pour sectionner le dernier câble, indifférent à toute l'activité qui se déroulait de chaque côté de la rivière. Dos à ses opposants, il était déterminé à couper le dernier lien subsistant entre lui et Sando.

C'est à ce moment que le miracle se produisit, ou le malheur. Izi avait appris à vivre depuis longtemps

avec les caprices de son don. De façon spontanée, sans effort et sans préméditation, elle saisissait la pensée d'un tiers, sans savoir pourquoi celle-là plutôt qu'une autre. Et ces pensées étaient aussi claires que si elles provenaient de son propre esprit. Mais cette fois, ce fut différent ; il ne s'agissait pas d'une simple pensée, mais d'une vision.

Elle était dans la tête d'un colon, de l'autre côté. Sentant son cœur à lui cogner contre sa poitrine, elle pouvait voir, à travers ses yeux, le dos de Manos, son bras levé, et la hache qui brillait sous le soleil... Et cette pensée qu'il fallait l'abattre avant qu'il ne tranche le dernier câble. Comme un chat venant de se faire surprendre, elle bondit, se projeta derrière Manos et le saisit par les épaules. La flèche de proc traversa son dos, son cœur, son sein, et fit un trou d'une profondeur de cinq centimètres dans le dos de Manos, tout juste derrière son cœur.

La hache s'abattit avec force, et le câble se rompit. Le pont céda dans un grand bruit de fouet, tomba dans la rivière et se rabattit sur la berge opposée. Au même moment, Manos sentit une piqûre, un corps projeté contre le sien et, tournant la tête, vit Izi s'écrouler à ses pieds. Tout en regardant la pointe ensanglantée qui sortait de sa combinaison, il tenta de comprendre ce qui venait de se passer. Il entendit rager Sando, qui s'était relevé. Puis il ressentit toute la charge émotive de chacun des mots que ce dernier hurla : la rage, la colère, la peine, le désespoir.

– Tu as tué ma sœur !

En fait, il avait plus braillé que crié. Il planta sa dague dans la clavicule de l'homme à demi-relevé qui tentait de se protéger de son autre main. Manos tomba à genoux, releva le haut du corps de sa compagne, et passa les doigts sur le trou laissé dans son dos.

– Izi ! Non !

Il eut un moment de pure détresse, au cours duquel plus rien n'avait de sens. Sélagos s'approcha, et vit la flèche qui avait traversé le cœur. Izi sourit à Manos, ouvrit la bouche comme pour lui dire quelque chose de réconfortant, mais rien ne sortit, pas un souffle ne franchit ses lèvres. Ses yeux restèrent accrochés au ciel et ses pupilles se dilatèrent. Manos se mit à pleurer sans retenue. À genoux, il serra le corps contre lui, en se balançant d'avant en arrière.

De l'autre côté, les colons s'étaient relevés, touchés par la douleur de Manos, celle de leur chef, et leur propre douleur. Les compagnons du scientifique s'étaient rapprochés. Plus personne ne pensait à fuir ou à poursuivre. Le temps s'était arrêté, le temps qu'une légende quitte ce monde pour entrer dans celui des esprits.

24.

Cela dura ainsi deux, trois, quatre minutes. Sélagos posa une main sur l'épaule de Manos, qui se raidit et se mit à hurler, faisant frissonner ses camarades. Le visage couvert de larmes, les lèvres tremblantes, il dit à Sélagos :

- Fais quelque chose !
- Je ne peux plus rien faire, Manos. La flèche lui a transpercé le cœur. Elle est morte.

Manos se retourna, serra à nouveau Izi contre lui et recommença à se balancer.

- Il faut partir, continua Sélagos.

Mais Manos ne réagit pas.

Ulcé prit Sélagos par le bras, le tira vers l'arrière, puis envoya une décharge paralysante à Manos.

- Emmenez-le, dit-il à ses compagnons, encore sous le choc. Ils vont bientôt se réveiller, de l'autre côté. Nous n'avons plus de temps à perdre.

Il souleva Manos, dont la détresse n'avait pas quitté le visage, et l'amena derrière l'arbre, laissant Izi au sol. Ses compagnons le suivirent, hésitants. Une fois à l'abri, il dit à Sélagos :

- Amenez Manos. Laisse-moi un guide. Nous vous rejoindrons plus tard.
- Je peux te laisser un tracé de la route sur mon appareil de localisation.
- Surtout pas, je ne veux rien qui puisse leur servir à remonter jusqu'à vous.

L'un des vingt-trois s'approcha d'eux, un homme qui devait avoir une douzaine d'années de plus que Sélagos, puis dit :

- Il a raison. Pars devant, je vais rester avec lui. Une fois qu'ils se seront ressaisis, ils vont tenter de traverser la rivière. S'il n'y a personne pour les en empêcher, ils vont nous rattraper avant que nous ayons l'occasion d'effacer nos traces.

- Qu'est-ce qu'on fait avec le corps d'Izi ? hésita encore Sélagos en baissant la tête. Si on le laisse ici, Manos voudra revenir le chercher.

- Je m'occupe d'Izi et je m'occuperai de Manos, répondit Ulcé. Donne-lui quelque chose pour le garder dans les vapes jusqu'au camp s'il le faut, mais amène-le là-bas.

- Et qu'est-ce que je vais faire de lui si tu ne reviens pas ? interrogea Sélagos. Dans l'état où il est, il n'écouterait personne.

- Le temps qu'il trouve comment revenir ici, tout sera réglé. Allez... assez perdu de temps. Regarde derrière ton épaule, il y a plus de trente hommes qui vont bientôt traverser de ce côté.

Sélagos se retourna et étira le cou. Pendant que des colons surveillaient, trois autres sortaient de la corde de leurs sacs posés au sol.

- Grouille-toi ! lança Ulcé, sur un ton presque menaçant.
- Allons-y, fit Sélagos.

Ils chargèrent le matériel et utilisèrent le filet pour transporter Manos. Ulcé et son guide suivirent leurs compagnons un moment. Durant le trajet, alors que le groupe s'enfonçait dans la jungle, Ulcé marchait à reculons avec le fusil dans les mains, pour surveiller les colons qu'il pouvait apercevoir au gré des arbres et des plantes. Il vit au moins deux hommes possédant des fusils paralysants regarder dans leur direction, mais aucun ne tenta de l'atteindre.

Les deux frères étaient occupés à installer le grappin sur un proc et les autres colons qui les voyaient disparaître avaient perdu tout instinct d'initiative, tant ils étaient assommés par la mort d'Izi. Lorsqu'Ulcé eut la certitude de ne plus être vu, il posa la main sur l'épaule de son guide pour le faire s'arrêter.

- Nous allons retourner là-bas, en nous assurant de ne pas être vus.

Même s'ils n'avaient pas encore parcouru trois cents mètres, la végétation les avait fait complètement disparaître de la vue de leurs poursuivants.

Rampant au sol en se servant du couvert végétal, Ulcé et son guide arrivèrent au pied de l'arbre où

gisait Izi. Quelques secondes plus tard, le grappin passait au-dessus de leur tête, là où l'arbre se divisait en deux énormes branches, à un peu plus de deux mètres du sol. À peine le grappin métallique avait-il touché terre, que plusieurs bras puissants le ramenaient contre l'arbre, labourant le sol et arrachant quelques arbustes sur son passage.

Profitant des fougères courant sur une racine à gauche de l'arbre, Ulcé se posta à l'affût. De l'autre côté, les colons attachaient la corde à un arbre solide, sur la berge opposée. Certains y étaient grimpés pour sonder du regard la jungle où s'était enfui l'équipage. Ulcé attendit qu'un premier homme s'installe sur la corde.

Muni du harnais, l'homme en question installa la roulette, puis la relia à la longe fixée à son équipement. Noce lui mit l'autre bout de la corde entre les mains, pendant que Sando semblait lui expliquer ce qu'il devait faire une fois arrivé de l'autre côté. Profitant du fait que les deux frères lui faisaient dos, Ulcé épaula son fusil et visa la nuque de Sando. Il appuya ensuite sur la détente et atteignit sa cible, qui s'effondra au sol.

Lorsque Noce tourna la tête en direction du corps, l'air de se demander ce qui venait d'arriver, un deuxième projectile l'envoya rejoindre son aîné. Les colons venaient à peine de réaliser qu'il devait y avoir un tireur embusqué sur l'autre berge, qu'Ulcé bondit comme s'il était éjecté du sol. Machette à la main, il sectionna la corde, attrapa Izi par un bras et se précipita à l'abri, derrière le tronc de l'arbre. Personne n'eut le temps de réagir.

Quand un colon possédant l'un des fusils anesthésiants eut l'idée d'épauler son arme, Ulcé avait déjà disparu. En raison du bruit causé par la rivière, une rumeur à peine audible s'éleva sur l'autre rive, puis une voix se distingua.

- Dispersez-vous le long de la berge avec vos fusils. Ne le laissez pas s'enfuir !

Visiblement, quelqu'un avait repris le commandement des colons.

Pendant ce temps, Ulcé tira les deux mètres de corde reliée au grappin vers lui, pour y attacher le corps d'Izi par les poignets.

- Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda son guide, choqué par son manque d'égard envers la dépouille.

- Izi peut encore servir à quelque chose.

- À quoi ?

- À ébranler leur confiance. À leur mettre dans la tête qu'ils ont attiré le malheur sur eux.

Okani, qui était à la fois son guide et le plus vieux membre de l'équipage, ouvrit la bouche, mais rien n'en sortit ; il était trop abasourdi pour répliquer la moindre chose.

De l'autre côté de la rivière, les colons virent apparaître des pieds entre les deux énormes branches de l'arbre. Ensuite des jambes, puis un corps glissant lentement, comme si l'arbre accouchait de lui. Le dos fortement arqué frottant contre l'écorce suivit, ainsi que la poitrine transpercée d'une flèche, le menton et la tête. Glissant toujours avec une lenteur étudiée, le cadavre d'Izi apparaissait à la verticale. La descente terminée, sa tête vint se rabattre sur sa poitrine, tandis que ses bras, passés au-dessus d'elle et retenus par la corde fixée au grappin, étaient distendus, comme disloqués.

Aussitôt, les hommes de Sando cessèrent leur vigilance. Le spectacle était tout simplement trop poignant pour regarder autre chose. Le lieutenant, qui avait repris l'autorité, croassa plus qu'il ne prononça :

- Seigneur...

Tout le monde semblait d'accord avec lui, car rien d'autre ne fut dit.

Ulcé et son guide eurent tôt fait de rejoindre leur groupe. Voyant l'air abattu de Okani, Sélagos demanda :

- Tout s'est bien passé ?

- À merveille, le rassura Ulcé, avant de demander : est-ce qu'il y a un autre grappin au camp ?

- Non, il y en a dans Transporteur, mais pas dans le camp, répondit Sélagos.

- Parfait. Gardons quand même le rythme. Ces gars-là sont pleins de ressources.

Cela dit, Ulcé remplaça l'un des quatre hommes qui transportaient le filet dans lequel Manos était toujours inconscient. Puis le colosse sourit à ses compagnons. Un sourire qui ne rassura personne. Okani, lui, ne souriait pas.

Après deux heures de marche, ils sortirent de la jungle pour longer une rivière au pied de la falaise. Le sol rocailleux était parsemé de rigoles et de ruisseaux. À partir de cet endroit, il serait très difficile pour les colons de suivre leur trace. Les deux frères devaient être sur pied depuis un moment, mais sans leur grappin, Sélagos doutait qu'ils aient réussi à traverser.

Après une demi-heure de marche supplémentaire, ils traversèrent la rivière là où c'était possible de le faire. Sélagos s'arrêta derrière de grosses pierres. Non seulement y seraient-ils à l'abri, mais il pourrait, par la même occasion, voir arriver les poursuivants de loin. Tout le monde avait besoin de manger et souffler un peu. Il fit une deuxième piqûre anesthésiante à Manos, se sentant incapable de l'affronter avant d'avoir atteint le camp, et ce, même si Ulcé avait dit qu'il s'en chargerait. Outre le fait de l'avoir endormi à son insu, il s'en voulait d'avoir cédé à la volonté d'Ulcé en abandonnant le corps d'Izi ; surtout après avoir vu la tête que faisait Okani.

Ce dernier n'avait d'ailleurs pas prononcé un mot depuis qu'il les avait rejoints, et ce n'était pas son habitude. Tôt au tard, il faudrait demander ce qui s'était passé pour que leur aîné se ferme comme une huître. Mais pour cela aussi, Sélagos n'avait pas l'énergie. C'était lui le responsable de la mort d'Izi. Sans son plan d'évasion, rien de tout cela ne serait arrivé. Plus il y pensait, plus il se maudissait. Comment avait-il pu être aussi inconscient ? Croire qu'ils s'en sortiraient tous sans dommage !

Cette vieille fripouille de Maëllus l'avait bien manipulé. Il se souvenait encore de la nuit où le vieil homme était venu le voir à une heure tardive, pour ne pas dire incongrue, à son appartement. Il était accompagné d'Ulcé, comme d'habitude, mais ce dernier était resté à l'extérieur. Il s'était assis dans un fauteuil avant même d'y avoir été invité et lui avait demandé de s'asseoir, comme s'il se trouvait chez lui et non l'inverse. Mais le vieux avait réussi à capter son attention, sans se formaliser de l'air peu avenant de son hôte.

- J'ai une révélation à te faire, Sélagos.
- Ah, oui ? questionna ce dernier sans cacher son irritation.
- C'est sérieux.

Ça devait l'être, car Maëllus avait laissé de côté le petit sourire ironique qu'il traînait partout avec lui.

- Je t'écoute, avait répondu Sélagos d'un ton radouci et, il faut bien l'avouer, intrigué.
- J'ai eu une prémonition. Je crois que ton prochain séjour sur Terre risque de se prolonger plus longtemps que prévu.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je ne peux pas t'expliquer exactement. C'est comme si vous n'aviez plus la possibilité de repartir... Peut-être un problème avec le vaisseau, ou quelque chose du genre. Mais pas une catastrophe, rassure-toi.
- Cela reviendrait à être piégé sur Terre pour quelques années...
- Probablement.
- Pourquoi viens-tu me raconter ça ?
- Pour que tu te prépares à cette éventualité. Aussi, parce que tu es probablement la seule personne qui ne renoncerait pas à ce voyage, même en le sachant. J'ai raison ?
- Oui, tu as raison, avoua Sélagos.
- Alors, je vais te dire ceci. Si ma prémonition se concrétise, tu auras besoin de Manos, le temps que ce séjour se prolonge. Et lui, aura besoin d'Izi.
- Pourquoi ?
- Pour survivre Sélagos, pour survivre.
- Que dois-je faire ?
- Accorde-leur ta confiance, c'est tout. Tu ne les connais pas vraiment, mais tu auras besoin d'eux, crois-moi.
- Tu en as parlé à mon père ?
- Non. À personne. Ni à ton père, ni à Izi, ni à Manos. Tu es le seul au courant et ça doit rester ainsi.
- Je comprends.

Maintenant que cette prémonition s'était concrétisée, Sélagos prenait conscience du poids de chaque mot. «Pas une catastrophe, rassure-toi.» Sur les quatre-vingt-deux membres d'équipage à bord de Colonia et

Transporteur, cinquante étaient morts. Si Maëllus avait eu une vision exacte des événements, il n'avait pas la même définition que lui du mot «catastrophe».

Et cette phrase: «Tu auras besoin de Manos, le temps que ce séjour se prolonge. Et lui, aura besoin d'Izi.» Effectivement, Manos devait la vie à Izi. Si Maëllus savait ce qui allait se passer, c'est donc dire qu'il avait sacrifié sa fille. C'était troublant, plus que troublant, même, pour la suite des choses. Il ne lui avait rien dit quant au rôle d'Ulcé. Mais si quelqu'un devait en savoir plus que lui, c'était bien ce dernier. Sauf que tirer des informations du protégé de Maëllus, c'était comme tenter de soutirer de l'eau d'une pierre.

Quinze minutes plus tard, ils étaient de nouveau en route. Il fallut une petite heure avant d'atteindre l'endroit où les précédentes expéditions avaient installé une échelle, dans une gorge où la falaise passait de quatre-vingts mètres à quarante. Cette échelle, faite de câbles d'acier, avait été peinte comme le roc, de sorte que si on ne connaissait pas son emplacement, elle était quasi invisible. Une corde fut attachée aux coins du filet pour hisser Manos sur le plateau, puis les bagages furent ensuite montés de la même façon.

Sélagos remonta ensuite l'échelle pour s'assurer que les colons ne la découvrent pas. Il regarda le lit de la rivière, en bas, visible sur plusieurs kilomètres, et la jungle sans fin qui la bordait. Aucune trace des colons. «Tant mieux», pensa-t-il. Puis, se tournant face au sentier suivant le ruisseau sur le haut plateau, il se demandait si les choses avaient changé. Il était excité, mais ce qui dominait, c'était l'angoisse et le doute, comme chaque fois qu'il visitait ce lieu.

26.

Manos sentit des petites mains lui caresser les cheveux, une peau douce frôlée sa joue, puis son nez, un peu nauséeux. Il ouvrit les yeux et vit une paire de seins devant son visage. Il ne savait pas si c'était un rêve ou la réalité, s'il avait rêvé la mort d'Izi alors qu'elle était assise sur lui en s'amusant à glisser ses doigts dans ses cheveux.

Peu à peu, ses sens revenaient. Il était allongé, le dos contre un tronc d'arbre. Devant lui, il y avait une grande étendue d'eau. Sans s'en rendre compte, il posa une main sur la hanche de la fille assise à califourchon sur lui. Il tourna la tête et vit un module semblable à ceux qui se trouvaient au camp des colons. Il ne reconnaissait pas la rivière en face et la falaise avait disparu. Il aperçut ensuite des hommes portant les combinaisons des membres de l'équipage, puis d'autres créatures, plus massives et poilues, qui les accompagnaient.

Il prit la femme sous les aisselles pour l'éloigner de lui et lui demanda :

– Izi, où sommes-nous ?

Mais lorsqu'il vit le visage de son interlocutrice, il la repoussa en échappant un cri de surprise. La fille roula sur le dos et s'accroupit à deux mètres de lui, tout aussi surprise. Elle le regarda avec une expression craintive et curieuse à la fois. Ce n'était pas Izi. Elle avait sa stature, mais son ossature était plus forte, sa peau était cuivrée et non grisâtre, ses cheveux étaient noirs et raides plutôt que châains et crépus.

Derrière elle, Manos vit un homme se détacher du groupe et reconnut Sélagos qui se dirigeait vers lui. Arrivé à sa hauteur, celui-ci mit un genou à terre et posa sur lui son regard de médecin.

– Ça va ? demanda-t-il d'une voie douce.

– Où sommes-nous ? Où est Izi ?

– Izi est morte, Manos. Tu ne t'en souviens pas ?

– Je... je croyais avoir fait un cauchemar. Seigneur, je suis encore en train de rêver !

– Non, Manos, tu ne rêves pas. Tu as passé six heures sous anesthésie. C'est normal que tu sois un peu confus. Raconte-moi ce dont tu te souviens.

Manos raconta les événements de l'avant-midi, jusqu'à la mort d'Izi, mais lui-même ne semblait croire ce qu'il racontait.

– C'est exactement ce qui s'est passé, Manos. Ensuite, Ulcé t'a paralysé et nous t'avons transporté jusqu'ici, alors que tu étais sous sédatif.

– Où est son corps ? demanda Manos. Je veux la voir.

– Il est resté là-bas. Ulcé devait s'en occuper, mais les colons s'apprêtaient à traverser. Il n'a donc pas pu la ramener avec lui. Je suis désolé, Manos.

– Où sommes-nous ?

– À camp d'Oba. Ça veut dire : «viens», dans leur langue.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Sélagos pivota pour s'appuyer le dos contre le tronc, à côté de Manos, puis soupira. Face au soleil couchant, il commença son récit :

– Il y a quinze ans, nous nous sommes posés là où se trouve le camp des colons. Je suis ensuite parti avec cinq autres camarades pour explorer le territoire. Ce jour-là, nous avons traversé la rivière et surpris trois créatures qui cueillaient des fruits dans un arbre. Elles nous ont aperçus et nous ont examinés à distance, comme nous le faisons nous-mêmes. Elles étaient identiques aux créatures du premier site, à la différence qu'elles n'étaient pas agressives. Alors, on les a suivies, mais en gardant nos distances. Elles nous ont conduits jusqu'au pied de la falaise, à un endroit moins élevé, où des lianes permettaient de monter sur le plateau.

Après quoi, elles se sont mises à grimper. On s'est arrêté à cent cinquante mètres de leur groupe, pour éviter qu'elles se sentent menacées. À un moment, une des lianes a cédé et l'une d'elles est tombée au sol. Elle s'était fracturée une jambe. Elle a tenté de se relever, mais visiblement, la douleur était trop forte. Ses compagnons commençaient à s'énerver et l'encourageaient à faire des efforts, mais sans oser descendre pour l'aider.

Comme j'étais le médecin du groupe, j'ai demandé à mes compagnons de ne pas bouger, et je me suis avancé lentement vers elle. Évidemment, elle était terrorisée et les cris de ses congénères, qui se trouvaient une vingtaine de mètres plus haut, n'avaient rien pour la rassurer. Je me suis accroupi près d'elle, j'ai pris ma gourde et fait couler l'eau dans ma bouche. Puis, je la lui ai tendue pour qu'elle fasse de même. J'ai alors

anesthésié sa jambe et réduit sa fracture.

Ensuite, nous l'avons hissée en haut de la falaise à l'aide de notre matériel d'escalade. Nous avons fait un brancard, toujours sous le regard de ses deux compagnes, qui sont restées à distance, mais sans se sauver. Quand elles nous ont vus prendre le brancard, elles ont compris nos intentions et ont repris leur route. Nous les avons suivies jusqu'ici et quand nous avons posé le brancard, il y avait près d'une centaine de créatures en face de nous. Comme la nuit allait bientôt tomber, nous sommes revenus sur nos pas avant de nous installer pour la nuit, à cinq cents mètres de leur caverne.

Le lendemain, elles avaient déposé des fruits sur de grandes feuilles, près de nous. Les enfants se sont approchés en premier, puis les adultes. C'est ainsi que tout a commencé.

Dix-sept de nos camarades nous ont rejoints avec le matériel de recherche et des tentes, puis nous avons passé les trois semaines que devait durer l'expédition parmi eux.

Sélagos se tut, l'air absorbé par ces souvenirs qui refaisaient surface.

– Pourquoi tous ces mystères ? demanda Manos. C'était pourtant une expérience fantastique qui méritait d'être connue.

– Attends, laisse-moi finir. Un jour, j'étais un peu en retrait du camp et je m'étais adossé à un arbre pour me reposer. C'était la fin de la deuxième semaine. Une femelle s'est approchée de moi et commença à me renifler. Puis, crois-le ou non, elle a retiré le haut de ma combinaison et a commencé à se frotter les fesses contre mon torse. Je ne peux pas t'expliquer ce qui s'est alors passé dans ma tête, je ne me l'explique pas moi-même... Je ne suis pas un pervers, Manos, mais son odeur m'a transformé en animal en rut. C'était comme si je devenais l'un de ces animaux. Je me suis accouplé avec elle et... je ne suis pas le seul à qui c'est arrivé.

– Combien ? demanda Manos, incrédule.

– À tous, au vingt-trois.

Manos resta sans voix.

– Tu comprends, maintenant, pourquoi nous n'en avons pas parlé. Il y avait des hommes et deux femmes restées sur le vaisseau. Ils étaient malades et n'ont pas survécu. Nous avons tous tellement honte que nous n'avons pas parlé des rapprochements que nous avons faits avec la tribu. Mais tout cela ne s'est sans doute pas passé pour rien, comme dirait ton oncle. Que des hommes succombent à la tentation de vivre des relations qui s'apparentent presque à de la bestialité est une chose, mais que ces bêtes conçoivent des enfants avec eux, cela en est une autre.

– Quoi !!! s'étonna Manos.

– Quand nous sommes revenus, trois ans plus tard, il y avait des enfants trop différents de leur mère et trop semblables à nous pour ne pas être les nôtres. Nous ne sommes pas semblables, Manos, mais nous sommes de la même espèce. Regarde-la. C'est peut-être ma fille qui se tient devant toi. Le chaînon entre nous et eux...

Manos se tourna vers la fille qui s'était assise sur ses mollets, genoux posés au sol, et qui n'avait jamais cessé de l'observer depuis qu'il l'avait repoussée. Sa peau cuivrée était presque aussi lisse que celle des Ibrissiens. Ses traits, bien que moins raffinés, n'avaient plus grand-chose du côté animal de sa génitrice. Son expression était incontestablement humaine et dans ses grands yeux bruns, se lisait toute l'innocence du monde... avant que le diable ne la vole.

– Et tu as tout raconté à ton père, qui en a ensuite parlé à Maëllus ? supposa Manos.

– Non, c'est Maëllus qui est venu me trouver. Il avait eu la vision de ce qui s'était passé. C'est là qu'a commencé son obsession pour Colonia. J'avais mes réserves et mon père aussi. Nous savions que ce qui nous était arrivé se reproduirait avec les colons. Pourquoi ne pas laisser aller les choses ? Pourquoi faire cette expérience avec les pires individus de notre société ? lui avais-je demandé. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ?

– Non.

– Il m'a dit : «Aucun homme libre d'Ibris n'accepterait de se prêter à une telle expérience. Et quand vous reviendrez, après Colonia, il y aura d'autres enfants. Dans le contexte où ces paternités viendront des hommes à la moralité douteuse ayant passé plus d'un an sur Terre, il sera facile de révéler aux Ibrissiens le miracle qui a eu lieu sur cette planète, et cela libérera les vingt-trois de leur fardeau.» Quand je lui ai répondu que j'avais l'impression de faire un pacte avec le diable, il m'a dit : «Tu sais, Sélagos, même le diable a droit à une deuxième chance.»

Épilogue

Un jour, Umar, un fidèle compagnon de Mahomet, parla de foi et de doute avec ce dernier. Mahomet lui dit :

«Dieu ne révèle jamais toute la vérité d'un coup. Il la transmet plutôt à la manière d'une fleur, en disséminant ses graines à tous les vents. Un millier de situations surgissent au cours d'une vie et pour chacune d'entre elles, il existe une vérité.»

Umar comprit que, pour chaque instant, existe une révélation. Ce qui est vrai un instant donné, n'est pas toujours vrai, l'instant d'après.

Moïse, Jésus, Mahomet, tous ceux qui ont inspiré les grands mouvements religieux encore présents à notre époque étaient tous des antithèses au conformisme. Au contraire, c'était de grands révolutionnaires.

Pourtant, tous ceux qui se targuent de parler aujourd'hui en leur nom, refusent même le principe d'évolution et se complaisent à nous conformer dans des rites et une pensée moyenâgeuse, comme si tout avait été dit, tout avait été appris et compris. S'il n'y a qu'un seul Dieu, quelle importance le nom qu'on lui donne et la manière dont on le prie ? Il serait peut-être temps de se taire et d'écouter, cesser d'imiter et comprendre.

LEXIQUE

ALIMENTS :

- aléya : n.f., feuilles rouges, raisins bruns à la chair bleue, goût de fromage.
- baleg : n.m., poule brune tachetée de jaune.
- chilaz : n.m., boisson au goût de fruits, brûlant et sucré.
- dotica : n.m., fève jaune pansue, au goût de mangue.
- groom : n.m., semblable au riz, riche en amidon.
- houla : n.m., alcool de fruits, semblable au vin.
- parmir : n.m., cognac.
- rade : n.f., alcool de couleur rouille.
- verron : n.m., petit ver.

CHOSSES :

- célestine : n.f., maladie infantile, immunonucléole, qui crée beaucoup de fatigue.
- Colonia : n.m., immense vaisseau spatial.
- Kiria : surnommée la petite lune, se manifeste aux trois jours.
- proc : n.f., arbalète qui s'actionne avec le pied.
- scorcis : n.m., virus dévastateur, s'attaque au système sanguin.
- Spenda : lune paraissant plus grosse à l'œil, car rapprochée.
- Transporteur : n.m., vaisseau secondaire.

EXPRESSIONS :

- houm : bras tendus, mains oscillantes, pour manifester une victoire.
- jigga : cri pour faire avancer les platos.

FAUNE :

- algua : n.f., raie bleu foncé, 40 x 50 mètres.
- alocine : n.f., araignée dont le venin attaque le système nerveux.
- baleg : n.m., poule brune tachetée de jaune.
- chétras : n.m., cheval kangourou, rapide et moins puissant que le platos.
- coulaye royal : n.f., anguille orangée de quinze mètres avec une gueule de crocodile.
- danos : n.m., hyène babouin, avec une carrure puissante, de grands doigts et des crocs démesurés.

- gastok : n.m., petit mammifère dégageant une forte odeur de déjection.
- litrope : n.m., lézard orangé, sans dent.
- morloye : n.m., semblable au chien, avec un nez carré, une truffe de cerf et une fourrure argentée.
- myrtsil : n.m., prédateur marin.
- obril, n.f., grand oiseau au plumage bleu.
- ovipe : n.f., guêpe, insecte diurne.
- platos : n.m., a la taille d'un hippopotame et une mâchoire semblable au crocodile.
- prolite : n.m., oiseau mouche jaune, vivant caché dans les fleurs.
- quick : n.m., insecte carnivore, semblable aux sauterelles noires.
- tirbot : n.m., castor alligator bourgogne, avec une énorme mâchoire et une queue plate.
- tognol(s) : n.m., huître.
- ubolo : n.f., amphibien à la peau dure, de la taille d'un porcelet.

FLORE :

- baléo : n.m., arbre aux petites feuilles vert foncé, huileux, et aux puissantes racines.
- clatus : n.m., tronc tortueux, sans feuille, mousse verte.
- épité : n.f., arbre en forme de stalagmite, avec des aiguilles bleu foncé.
- eucacis : n.f., buisson inflammable.
- dotica : n.m., fève jaune pansue, au goût de mangue.
- radinos : n.m., arbre de faible diamètre avec une écorce lisse, rappelant des bois du cerf.

LIEUX :

- Alaï : continent du haut où vit une tribu ancienne, personnages à la peau claire.
- Birsat : ville aérospatiale au nord de Taroune.
- camp d'Oba : village expérimental sur le plateau.
- Dune : ville jumelle de Taroune, sise au bord de mer, au pied du mont Sit.
- Érunane : île des prisonniers, des condamnés à perpétuité.
- Fengg : continent central où vit une tribu ancienne, personnages à la peau foncée.
- Ibris : planète où vivent les personnages de l'histoire.
- lac Urus : situé dans le marais ; il faut faire une offrande pour le traverser.
- mont Éru : plus haute montagne de Érunane.
- mont Sit : lieu de pèlerinage sur Ibris.
- Obisa : complexe situé dans la ville d'Orduc.
- Orduc : capitale de la recherche médicale, à trois cents kilomètres de Taroune.

- Serazi : poste minier, à l'est du marais.
- Taroune : ville jumelle de Dune, au pied du mont Sit.
- Tesk : prison servant de transition entre Ibris et Érunane.

PERSONNAGES :

- Accaïs : deuxième prophète.
- Açorès Maloï Demato : directrice au département de recherche, copine de Sando.
- Agos : officier de Zébul.
- Akouriase : fillette sur le balcon.
- Alka : haut gradé, membre du clan de Sando sur Terre.
- Alos : garde du monde libre, tour du port d'Érunane.
- Assane : soldat de la mine 73.
- Bale : chef et gardien de la mine 73.
- Barig : prisonnier dans le vaisseau.
- Barren : ingénieur, mécanicien de Transporteur.
- Basto : guide de Noce.
- Benios : garde de l'avant-poste dans le marais, homme de Koll.
- Botag : criminel et joaillier célèbre sur Ibris.
- Brèma : complice de Issaël, gestion de Érunane.
- Bunta : ingénieure, amie de Manos.
- Colina : membre survivant sur Transporteur.
- Conseil civil : gère l'économie et le développement sur Ibris.
- Conseil religieux : a la responsabilité morale et spirituelle du peuple Ibrissien. Est également responsable de la justice.
- Couzy : membre survivant sur Transporteur.
- Dimi : fillette sur le balcon
- Dina : gardienne de prison.
- Domilas : directeur général des installations portuaires, chef du port.
- Dona : femme de Maëllus, tante de Manos.
- Émos : ancien dictateur sur Érunane.
- Féri : général de Zébul, protecteur d'Izi.
- Fila Gart Oleg : garde du corps et messenger sur Érunane.
- Hale : prisonnier dans le vaisseau.

- Honile : fils de Zébul, demi-frère d'Izi.
- Ibrissiens : habitants de la planète Ibris.
- Iratane : capitaine de Colonia.
- Irga : tireur appartenant au groupe de Sando.
- Isomatu : premier prophète, guérisseur.
- Issaël Ko Aggis : amante de Maëllus, mère d'Izi, et femme de Zébul.
- Itak : la chef du Conseil religieux d'Ibris, supérieure de Maëllus.
- Izi Ko : personnage principal, fille d'Issaël et Maëllus, appelée la *petite vierge*.
- Juju Képa Tigis : complice d'Issaël, à qui elle ressemble beaucoup.
- Katu Fi Tet : géographe et messenger sur Érunane.
- Kétin : technicien et guide.
- Koll Rana Dimi : chef des rebelles sur Érunane.
- ida Bal Papu : rencontre Manos au palais de justice.
- Lougg : fils de Zébul, demi-frère et ami d'Izi.
- Maëllus Gallos Tiksa : personnage principal, prophète, chef religieux et politique pendant quarante ans.
- Maëre : vieux lieutenant de Zébul.
- Mandhé : docteur à la prison de Tesk.
- Manos Alaïs Tiksa : personnage principal, neveu de Maëllus, ingénieur.
- Manumi : fillette sur le balcon.
- Méod Ile Touk : rebelle sur Érunane.
- Mina Beromi Node : guide d'Izi sur Ibris.
- Noce : fils de Zébul, demi-frère d'Izi et complice de Sando.
- Okani : scientifique, doyen, guide d'Ulcé sur Terre.
- Ophilla : criminel évadé, habitant le marais.
- Orina : prisonnier dans le vaisseau.
- Orus : gardien de Koll.
- Ouma : homme primitif, à la fin du règne des Homo heidelbergensis.
- Pani Ragg Dole : fiancé de Açorès.
- Panomi Bo Ulig : gardien de la mine 167.
- Pigam : docteur sur Ibris.
- Pipa : fillette sur le balcon.

- Polus Ode Fine : directeur du centre de recherche, membre du Conseil religieux, médecin et grand ami de Maëllus.
- Posi Fa Mako : médecin, diplomate et messenger sur Érunane.
- Praline : fillette rencontrée par Izi au port, atteinte de la célestine.
- Prolan : gardien de Koll, premier poste de garde dans le marais.
- Quipe : gardien de la mine 167, homme de Koll.
- Rallius : lieutenant de Koll.
- Ran : gardien de la mine 167.
- Sando Achis Ko : fils préféré de Zébul, demi-frère d'Izi.
- Sélagos : fils de Polus, scientifique et médecin.
- Silce : chef du Conseil civil de Ibris.
- Souke : guide, homme de Koll.
- Sovi Alon Mug : réceptionniste aux archives médicales.
- Sowi : soldat de Bale.
- Ulcé Domi Pavel : ancien criminel, secrétaire et garde du corps de Maëllus.
- Ulig : artisan ayant fabriqué les dagues.
- Solag : fillette sur le balcon.
- Sylva : architecte de génie qui dessina le palais voilà 1700 ans.
- Valate : gardien de Koll.
- Véga Achis Ko : fils de Zébul, demi-frère d'Izi, surnommé Dampar.
- Zale : complice d'Issaël.
- Zébul Achis Kan : criminel et chef de Érunane.

